

PROGRESSION POUR L'ÉTUDE DU FRANÇAIS

Coup de main
aux collégiens

Robert Saé
UGTM Éducation





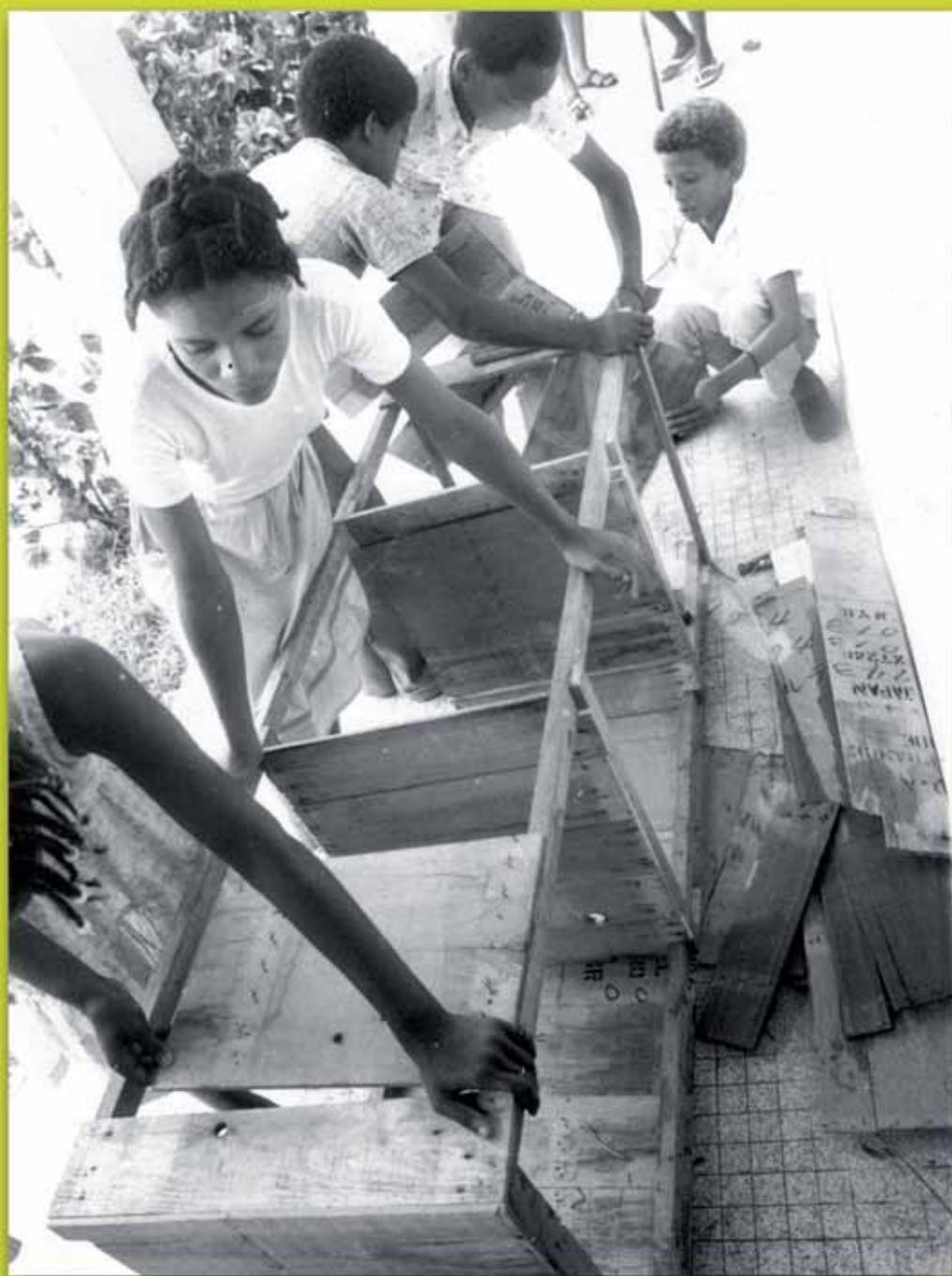
Ce travail n'est absolument pas proposé comme une référence. Mon intention est de partager, au terme d'une carrière d'enseignant, un recueil présentant les activités qui m'ont paru favoriser la transmission des savoirs, du savoir-faire et, surtout, du savoir-être.

Je dédie cet ouvrage à mes élèves, aux collègues, aux parents, aux membres de l'administration qui, tout au long de mon parcours, m'ont beaucoup apporté.

Robert SAE

*Je tiens à remercier particulièrement Jean-Guy Cauvert, Alain Debarbon et Isambert Duriveau qui m'ont permis d'utiliser leurs œuvres.
Photo couverture : Jean-Guy Cauvert*

LIVRET N°1: NIVEAU SIXIÈME



PREVENIR LES RISQUES

Jou malè pa ni pran gad

L'ACCIDENT DE GEORGES



(In magazine de la MAIF)

Quand Roger nous apprit que Georges avait fait un accident, l'émotion gagna toute la classe. C'est à grand-peine que le professeur parvint à nous calmer. Même pendant la leçon, la conversation continua un bon moment.

La salle paraissait vide sans ce garçon vif, «téméraire» qui reste rarement plus de cinq minutes sans rire, parler, ou se fâcher. Georges est plutôt maigre et court. Il a toujours le front luisant de sueur, la chemise déboutonnée et les cheveux en broussailles.

- Comment cela s'est-il passé, questionna le professeur ?

Moi monsieur, répondit Roger, se dressant comme un ressort. Hier, en revenant de l'école, Georges a rencontré son cousin. Celui-ci lui a prêté sa moto et Georges est parti en direction de Four-à-chaux. Il essayait de dépasser un camion quand une voiture qui venait en face l'a heurté de plein fouet !»

Une petite discussion s'engagea. On parlait de prudence et de prévention routière. Mais, je ne suivais plus car une image me hantait l'esprit. J'avais l'impression de voir la foule se pressant sur les lieux, un vélomoteur écrasé et des brancardiers installant un corps dans une ambulance.

A cinq heures, Roger et moi sommes allés voir Georges à l'hôpital. Il était dans le dernier pavillon en face du bloc opératoire. Une forte odeur d'éther flottait dans les vastes salles aux murs blancs. Je ne me sentais pas à l'aise et j'étais pressé de retrouver notre ami.

Georges était méconnaissable : une jambe dans le plâtre, un sérum lui coulant dans le bras, la tête presque complètement bandée et le visage enflé. Il ne pouvait pas parler et, selon le docteur, il devrait rester au moins un mois à l'hôpital.

Nous sommes restés là pendant une heure, presque sans parler, puis nous sommes partis. Ce n'est qu'à ce moment là que nous avons commencé à réfléchir vraiment aux dangers de la route.

R.S.

COMPREHENSION DU TEXTE :

- 1) Quand a eu lieu l'accident ?
- 2) Où a eu lieu l'accident ?
- 3) A qui appartenait la moto conduite par Georges ?
- 4) Quelles sont les causes de l'accident ?
- 5) Explique les expressions : «Les cheveux en broussailles» et «Une image me hantait l'esprit».

VOCABULAIRE :

Cherche dans le dictionnaire la définition des mots suivants : brancardier ; pavillon ; méconnaissable ;
(Méthodologie : usage du dictionnaire)

- b) Relève, dans le texte, tous les mots qui se rapportent à la médecine.

GRAMMAIRE :

EXERCICES STRUCTURAUX (Série N°1)

Les adjectifs possessifs
Les auxiliaires ETRE et AVOIR

Michel est mon ami. Il a une grosse moto. Sa moto est rouge. Il conduit comme un fou. Un jour, il se retrouvera à l'hôpital.

Transforme suivant le modèle :

(Exercices réalisés à l'oral, puis à l'écrit)

1- Il a une moto rouge.
Sa moto est rouge.

J'ai une bonne note.
Elle a une robe plissée.
Ils ont des tabliers gris.
Ils ont un tablier gris.
Vous avez de belles plantes.
Nous avons des chaises pliantes.
Il a un grand jardin.
Tu as des cheveux courts.

2- Même exercice avec les verbes à l'imparfait

3- Même exercice avec les verbes au futur

4- Même exercice avec les verbes au passé composé

5- Même exercice en variant les temps



Tableaux

(A réaliser et à apprendre)

Les auxiliaires conjugués aux temps simples
Les adjectifs possessifs

ORTHOGRAPHE

Évitons les confusions :

Mon ; m'ont ; mont ; son, sont ; mes, mais, met ;

Exercices à trous

Dictée des phrases transformées.

RECHERCHES ET ENQUÊTES

La prévention routière.
(Synthèse collective)

EXPRESSION ÉCRITE :

Rédaction de phrases à partir des panneaux de signalisation.

L'EMBOUTEILLAGE

Jacques Charpentreau

Feu vert Feu vert Feu vert !
Le chemin est ouvert !
Tortues blanches, tortues grises, tortues noires ;
Tortues têtues Tintamarre !
Les autos crachotent,
Toussotent, cahotent
Quatre centimètres
Puis toutes s'arrêtent.

Feu rouge Feu rouge Feu rouge !
Pas une ne bouge !
Tortues jaunes, tortues beiges, tortues noires.
Tortues têtues Tintamarre !
Hoquentent, s'entêtent,
Quatre millimètres,
Pare-chocs à pare-chocs
Les voitures stoppent.

Blanches, grises, vertes, bleues,
Tortues à la queue leu leu,
Jaunes, rouges, beiges, noires,
Tortues têtues Tintamarre !
Bloquées dans vos carapaces
Regardez-moi bien ; je passe !

La ville enchantée. 1976.



IL Y A LE FEU CHEZ MOI

Je m'approchai de la tablette qui supportait le téléphone et composai le numéro 17.

«Allo ? dis-je. - Allo ? me répondit-on.

- Il y a le feu chez moi.

- Quelle adresse ?»

J'indiquai la latitude, la longitude et l'altitude de l'appartement. «Bon, me répondit-on. Je vous passe vos pompiers.

- Merci», dis-je.

J'obtins rapidement la communication nouvelle et je me félicitais de ce que les services postaux fonctionnassent si remarquablement, lorsqu'une voix enjouée m'interpella.

«Allo ?

- Allo ? dis-je. Les pompiers ?

- Un des pompiers, me répondit-on.

- Il y a le feu chez moi, dis-je.

- Vous avez de la chance, me répondit le pompier. Voulez-vous prendre un rendez-vous ?

- Vous ne pouvez pas venir tout de suite ? demandai-je.

- Impossible, Monsieur, dit-il. Nous sommes surchargés en ce moment, il y a des incendies partout. Après-demain à trois heures, c'est tout ce que je peux faire pour vous.

- D'accord, dis-je. Merci. A après-demain.

- Au revoir, Monsieur, dit-il. Laissez pas s'éteindre votre feu.»

Boris Vian, «Les lorettes fourrées», L'herbe rouge.

COMPREHENSION DU TEXTE

- 1) Qu'y a-t-il de surprenant dans les réponses du Pompier ?
- 2) Comment réagit la personne qui les appelle ?
- 3) Que signifie l'expression «une voix enjouée» Prolongement sur d'autres qualificatifs : grave, aiguë, faible, forte, douce, dure, perçante, hésitante, chevrotante. Application à l'oral.
- 4) Dans quelle intention l'auteur écrit-il ce texte ?

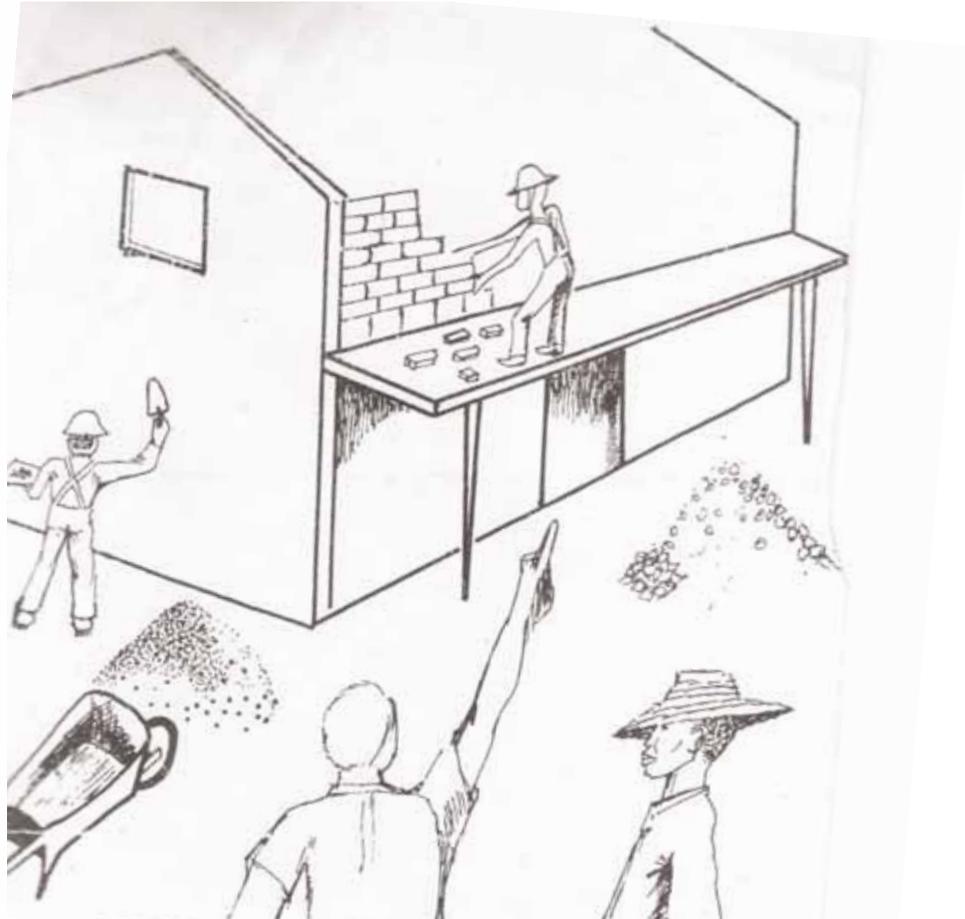
VOCABULAIRE :

Cherche la définition des mots suivants : Latitude ; longitude ; altitude ;
Qu'est-ce qu'un champ lexical ?
Application : Le champ lexical du feu

GRAMMAIRE :

EXERCICES STRUCTURAUX (SERIE 2)

Forme active et forme passive



C'est la future école du quartier. Les bâtiments sont construits par l'entreprise BATIMOD. Mon oncle est maçon. Il a été embauché par le chef du personnel.

Transforme suivant le modèle :

1- Le boucher abat le bœuf. Le bœuf est abattu par le boucher.

Le joueur marque un but.
Ma mère invite les voisins.
Pierre conduit le camion.
Le garagiste répare les voitures.
François arrose le jardin.
Son entreprise construit une villa.

2- Même exercice avec les verbes à l'imparfait

3- Même exercice avec les verbes au futur.

4- Même exercice avec les verbes au passé composé.

5- Même exercice en variant les temps.

Tableaux :

(A réaliser et à étudier)

Un verbe de chaque groupe conjugué au présent de l'indicatif, à la forme active et à la forme passive.

ORTHOGRAPHE :

Évitons les confusions :

(Travail sur les terminaisons)

Il est parti ; ils sont partis ; il partit.

Il a couru, il courut ; il est venu ; ils sont venus.

Exercices à trous

DICTÉE :

L'incendie de Castries

Le vingt-neuf juin mil neuf cent quarante-huit fut un jour sombre pour Castries. Ce soir-là, presque toute la ville fut la proie d'un immense brasier.

L'incendie prit naissance dans une petite boutique de tailleur. Le vent qui soufflait très fort aida à propager les flammes. Il y avait quelques cabarets près de la boutique et, quand le feu atteignit les réserves de rhum, il se propagea encore plus vite...

Il brûlait de plus en plus de maisons et rasait tout sur son passage. Et pendant ce temps-là, les gens charriaient toutes sortes d'effets arrachés aux maisons en flammes.

Source : «L'incendie de Castries».

Lectures bilingues graduées

Agence de Coopération Culturelle et technique.

RECHERCHES ET ENQUÊTE :

Les organismes chargés de la sécurité

(Synthèse collective)

EXPRESSION ÉCRITE :

Élaboration d'un mini guide préventif à partir de dessins.

ACTIVITÉ ARTISTIQUE:

Mise en scène du texte : «Il y a le feu chez moi.»



(Après le passage du cyclone Hugo en Guadeloupe)

LE CYCLONE

La baie du Galion était de plus en plus agitée. Les gommiers qui étaient sortis avaient beaucoup de peine à rentrer. Le ciel s'était encore assombri. Les palmes des cocotiers se tordaient dans tous les sens ; parfois l'une d'elles était emportée par le Vent. (...) Les enfants traversèrent le plateau du Fort qui sépare l'école du village. Ils dominaient la baie. Le vent balayait le plateau par rafales courtes et violentes ; il emportait dans sa course des tourbillons de poussière et des feuilles arrachées aux arbres. Les nuages fuyaient, échevelés. La houle était plus forte et plus grande que ce matin ; l'appontement pour le chargement des sacs de sucre était presque entièrement recouvert par les vagues. José rentra vite chez lui.

José avait retrouvé chez lui toute la famille réunie dans la grande salle. Son père avait calfeutré toutes les ouvertures. Sa mère avait préparé sur la table, pour la nuit prochaine, des bougies et des allumettes.

Là-bas, derrière le morne, un ronflement sourd grandissait de minute en minute. Personne ne bougeait dans la maison silencieuse. Les visages anxieux disaient l'inquiétude et la tristesse. José regardait dehors par la fente d'une claquette. Tout le monde attendait avec angoisse. Mais l'attente ne fut pas longue.

Sur le morne qui dominait la baie, José vit les cocotiers se tordre vers le sol et se plier jusqu'à terre ; quelques uns ne se relevèrent pas, ils avaient été déracinés. Des palmes volaient haut dans le ciel. Des vagues énormes secouaient la baie. Plusieurs gommiers cassèrent leurs amarres et disparurent, emportés dans des tourbillons. Dans le village, c'était un fracas terrifiant de tôles, de bidons, de planches, de tuiles qui foudroyaient et rebondissaient d'obstacle en obstacle. José ne les voyait pas, mais les devinait autour et au-dessus de sa maison.

Dans ce tumulte assourdissant, José distingua soudain un grand craquement derrière sa maison, puis une chute sourde : le grand manguier sous lequel il avait coutume de jouer venait de s'abattre, dressant vers le ciel ses grandes racines.

Une atmosphère étouffante régnait dans la maison : personne ne parlait, personne ne bougeait. Chacun pensait : «Pourvu que la maison tienne ! » On entendait des chocs sur la toiture, des coups répétés contre les murs. Puis, d'un coup, au milieu d'un fracas qui semblait plus grand encore que tout le tumulte environnant, au milieu d'une pluie de tuiles sur la table, sur le carrelage, partout. José, terrifié, aperçut le ciel noir et reçut à la figure un soufflet d'air qui le coucha par terre : la toiture de la maison était emportée dans les airs. Sous le choc, José s'était évanoui. Quand il reprit connaissance, le calme était revenu. Bientôt un grand silence, une grande tranquillité succédèrent au tumulte. Dehors, on reconnaissait à peine le village. Tout était bouleversé. Le cyclone s'était éloigné. Derrière lui, des ruines s'accumulaient ;

Avec son grand-père, José traversa le village et partit à la campagne dans la direction des champs de cannes et de bananiers couchés par le cyclone. Partout, sur le chemin, José et son grand-père marchaient sur des tôles, des tuiles cassées, des planches brisées, des débris de toutes sortes. Tous les arbres étaient dépouillés de leurs feuilles ; la plupart avaient été arrachés. Presque toutes les maisons étaient à demi effondrées ; les plus légères étaient parfois complètement renversées. Les fils des lignes téléphoniques et des lignes électriques étaient coupés et pendaient sur le sol... C'était une grande catastrophe. Dans l'entassement des débris, des femmes essayaient de retrouver quelques ustensiles de cuisine, quelques meubles légers encore utilisables. Les hommes transportaient des tôles, des planches, dégageaient le chemin des arbres abattus...

José, poursuivant sa promenade avec grand-père, arriva bientôt près des champs cultivés sur les pentes du morne... Les cannes quoique entièrement couchées par terre, pourraient encore être coupées quand le carême commencerait, à la fin du mois de janvier. Mais les champs de bananiers, eux, offraient un spectacle pitoyable. Pas un seul bananier n'était resté debout.

A l'extrémité du grand chemin, grand-père rencontra le propriétaire du champ. C'était un de ses amis.

- Quelle grande misère ! dit grand-père à Monsieur Hector.

- Oui, une grande misère ! Tous les régimes sont perdus... Maintenant, il faudra arracher les pieds, labourer pour mettre de nouveaux plants. Toute la récolte de l'année est perdue. Il y a dix ans qu'une telle catastrophe n'était pas arrivée. Et je ne suis plus tout jeune !

José, tout triste, redescendit au village. Son grand-père ne parlait pas et lui même n'avait pas envie de parler.

(Extrait de *Hibiscus et Colibri*)

COMPREHENSION DU TEXTE :

1) Relève les mots et expressions qui traduisent :

- les bruits liés au cyclone,
- les dégâts,
- les sentiments des personnages.

2) Quelles précautions le père de José avait-il prises avant le cyclone ?

VOCABULAIRE :

a) Recherche la définition des mots suivants :

Assombri ; appontement, calfeutrer ; anxieux ; pitoyable ;

b) Le champ lexical du temps et de la météo

GRAMMAIRE :

Elision et liaison

EXERCICES STRUCTURAUX (SERIE N° 3)

Différentes formes de phrases (1)



«Bonjour Madame ! Est-ce bien ici qu'habite Monsieur Hubert ?

- Monsieur Hubert ? Je ne le connais pas. Mais, je ne suis pas du quartier.

Renseignez-vous plutôt à la boutique.

- Merci, Madame. Au revoir.»

Transforme suivant le modèle :

1) *Je crois à cette histoire. Je ne crois pas à cette histoire.*

Il reçoit de ses nouvelles.
Nous savons où il habite.
Vous pouvez y aller.
Tu suis le sentier.

2) Il travaille le matin.
Il ne travaille plus le matin.
Elle habite ici.
Ils en veulent.
Nous pouvons courir.
Elle sait parler.

3) J'aime le chocolat.
Je n'aime guère le chocolat.
Cela est facile.
Ce récit est intéressant.
Cette route est fréquentée.

4) On peut entrer et sortir.
On ne peut ni entrer ni sortir.
Pierre donne son cahier et son livre.
Tu aimes la viande et le poisson.
Claude a porté les clous et le marteau.

ORTHOGRAPHE :

Évitons les confusions
On ; on n' ; ont ; n'ont ;
On imagine ; on n'imagine pas
Exercices à trous

DICTÉE :

Une pluie terrible

Hier, une trombe d'eau s'est abattue sur la Martinique. Cette pluie inattendue a provoqué des dégâts épouvantables. Un torrent d'eau boueuse a envahi les champs, les rues et les maisons, entraînant sur son passage des cases, des voitures, des animaux et toutes sortes d'objets. Un peu partout, il y a eu des éboulements. Certains élèves ont été évacués par camion. Près de notre école, ceux qui essayaient de marcher étaient emportés par l'eau ; on a dû leur tendre des cordes en guise de rampe. Ne pouvant rentrer chez elles, quelques personnes ont été hébergées à la mairie et à l'école. Cette catastrophe a causé beaucoup d'inquiétude et de tristesse.

RECHERCHES ET ENQUÊTE :

Les consignes de prévention contre les risques majeurs. (Synthèse collective)

EXPRESSION ÉCRITE :

Vous êtes journaliste. Vous écrivez un article dans lequel vous rendez compte d'une catastrophe à laquelle vous avez assisté.

(Donner tous les éléments nécessaires à la compréhension du récit.)

Les «5 W» anglais : Whère ? When ? Who ? What ? Why ? (Où ? Quand ? Qui ? Quoi ? Comment ?)

LES GRAND VENTS

Florette Morand

Sont venus les grands vents
Les grands vents de la mer
Les grands vents déchaînés
Evadés de l'enfer.
Sont venus fous de rage
Ecumant
Affamés. Ils sont venus bavant confetti de feuillage
Arraché par leur meute aux forêts outragées
Ils sont venus grondant, hurlant
Et flagellant le front de ce pays (...)
Ils ont assassiné les arbres sur la route.
Ainsi que des gisants, les troncs amoncelés
Ne laissent plus passer l'espoir.
Sur leurs traces saignaient bananiers abattus
Champs détruits, canne à sucre
Morts sur le ventre de la terre.
Et les débris virevoltaient
Avec ce qui fut les toitures
Des demeures décapitées (...)
Sont partis les grands vents déchaînés vers la mer
Ils sont partis en laissant leur effluve de fauves
Larmes, ruines et deuil.



ETRE SOLIDAIRE

AN LANMEN LAVE LOT, DE LANMEN LAVE FIDJI

COUP DE MAIN CHEZ MONSIEUR HUBERT

Il était à peine huit heures, nous nous rendions chez Monsieur Hubert pour lui donner un coup de main. Mon père réfléchissait tout haut : «Eh oui ! Les enfants grandissent, il était temps qu'il se décide à «jeter» une chambre supplémentaire derrière sa maison.»

Dès huit heures, tous ceux qui s'étaient proposés pour aider M. Hubert étaient là. Chacun a mangé son casse-croûte et soudain, d'un air faussement sévère, mon père s'est écrié : «Allons, debout ! Nous ne sommes pas ici pour nous amuser ! ». Aussitôt, le frère de Monsieur Hubert, un homme très dynamique que tout le monde appelle «Parrain», a pris la direction des opérations. Il a réparti le travail :

«Vous deux, vous finirez les étriers et préparerez l'armature des poteaux; Toi Charles, tu viendras avec moi faire le coffrage ; les autres commenceront à composer le béton... Un pour cinq ! Cette première partie du travail a été réalisée assez vite, puis Parrain a réorganisé les équipes.

Maintenant, trois hommes sont chargés de battre le béton, madame Hubert et Parrain le transportent. Mon père qui est un bon maçon aide Monsieur Hubert à l'étaler. Moi, je suis chargé de mouiller le béton et de servir à boire à tout le monde, car le soleil tape dur !

Parfois, parmi les respirations fortes, les cris d'encouragement, les conseils de chacun, une blague inattendue déclenche un rire général. Mais les visages reprennent bien vite l'air sérieux que provoque l'effort. Pour se donner de l'ardeur, quelques uns chantent :

«Dépi bon matin man ka travaï 0-isso«Dépi bon matin man ka roulé 0-isso»

Comme mon travail m'en laisse le temps, je me mets à observer tout le monde. J'admire les muscles épais roulant sous la belle peau noire et brillante de sueur des hommes. Je regarde cette femme qui manie la pelle et pousse la brouette avec autant d'aisance que les hommes. Ah ! Si j'avais leur force.

A l'écart, les pieds dans la sciure, un charpentier prépare les pièces de bois qu'on installera plus tard pour supporter les tôles. Je m'approche de lui. Quelle grâce et quelle précision dans ses gestes ! Il faut voir comme il vérifie fréquemment son travail avec un «niveau» et une équerre. De temps en temps, il prend le crayon qui repose sur son oreille pour faire une petite marque que lui seul pourra retrouver. Près de lui, on peut voir un rabot, une scie et de nombreux outils dont il connaît les moindres secrets. J'aimerais être charpentier !

«De l'eau ! De l'eau !» s'écrient en chœur ceux qui font le béton, me tirant de mes rêves. Réalisant qu'il n'en reste plus, je bondis vers les fûts, mes deux seaux à la main.

«Bande de paresseux ! Vous ne faites rien depuis ce matin ! Laissez tomber ; je ferai tout seul après !» crie soudain Monsieur Hubert. Tout le monde éclate de rire car on sait bien que cela signifie : «Merci ! Vous avez travaillé dur !»

On est fier de voir l'importance du travail réalisé en si peu de temps.

«Vraiment l'union fait la force !» conclut mon père.

COMPREHENSION DU TEXTE :

- 1) Pourquoi Monsieur Hubert construit-il une chambre supplémentaire ?
- 2) Pourquoi traite-t-il ses amis de « paresseux » ?
- 3) Que signifient les expressions « prendre la direction des opérations » et « battre son plein » ?

VOCABULAIRE :

a) *Cherche la définition des mots suivants :*

Supplémentaire ; armature ; aisance ; déclencher ; dynamique ;

b) Le vocabulaire des consignes en mathématiques

GRAMMAIRE :

EXERCICES STRUCTURAUX (SERIE N°4)

Les différentes formes de phrase (2)

« Combien coûtent les tomates ?

- Deux euros le kilo, madame.
- Elles sont trop chères ! Je n'en veux pas.
- Attendez ! Je vous les laisse à 1 euro cinquante.
- D'accord. Donnez m'en deux kilos.»

Transforme suivant le modèle :

Ont-ils acheté des légumes ?

Ils ont acheté les légumes.

Ils n'ont pas acheté les légumes.

Prendrons-nous cette décision ?

Paul est-il venu ?

Est-ce la pleine lune aujourd'hui ?

Ai-je fermé le gaz ?

Partiront-ils ensemble ?

As-tu nettoyé la cuisine ?

Est-ce la pleine lune aujourd'hui ?

Partiront-ils ensemble ?



ORTHOGRAPHE

Evitons les confusions

Ce ; se ; Ces ; ses ; c'est ; s'est ; sais ; sait

Exercices à trous

DICTEE :

A l'usine

L'ouvrier face à sa perceuse, surveille la mèche qui s'enfonce en grinçant dans le métal. Il demeure attentif malgré le vacarme que font toutes les machines-outils. Quelle volonté ! Il travaille là, du matin au soir, dans ce hall où les moteurs bourdonnent sans arrêt, les poulies tournent et les courroies claquent. Quel métier harassant ! Mais il est là, comme un maillon de la chaîne et il accomplit consciencieusement sa tâche. Oui, elle est noble cette main calleuse d'ouvrier à laquelle nous devons tant.

RECHERCHES ET ENQUETES :

Préparation de la rédaction

(En fonction du choix de la personne qui sera décrite)

EXPRESSION ECRITE :

Vous avez observé une personne en plein travail. Décrivez la.
(Mise en évidence des paragraphes)

POESIE :

LA MURAILLE

Nicolas Guillén

Pour ériger cette muraille
Viennent à moi toutes les mains,
Viennent les nègres aux mains noires,
Viennent les blancs aux blanches mains,
Oui,
Pour ériger cette muraille
Allant de la plage à la cime,
Allant de la cime à la plage,
Là-bas, là-bas, sur l'horizon.

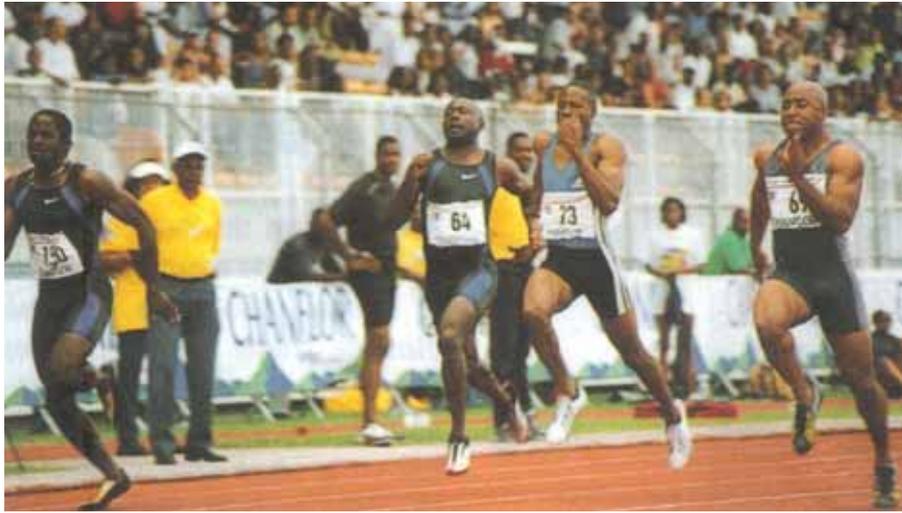
- Toc ! Toc !
- Qui est là ?
- C'est une rose et un œillet.
- Ouvre la muraille !

- Toc ! Toc !
- Qui est là ?
- C'est le sabre du colonel.
- Ferme la muraille !

- Toc ! Toc !
- Qui est là ?
- C'est la colombe et le laurier.
- Ouvre la muraille !

- Toc ! Toc !
- Qui est là ?
- C'est le scorpion, le mille-pattes.
- Ferme la muraille !

Au cœur de l'ami,
Ouvre la muraille ;
Au poison, au poignard,
Ferme la muraille (...)



(In Portes Ouvertes, Revue du Conseil Général)

RESPECTER LES REGLES

SA KI PA BON POU ZWA, PA BON POU KANNA

UNE BONNE LECON

Les barrières qui devaient contenir la foule sur le trottoir ont été renversées. On ne voit plus la ligne d'arrivée. Femmes, enfants, jeunes, vieux se bousculent.

Qui remportera cette épreuve ? Chacun veut être le premier à le savoir. On ne pense même pas à laisser un couloir pour les cyclistes ; on ne pense même pas aux risques d'accidents !... Cette course est la plus importante de la saison.

Ecoutez ces clameurs, ces discussions passionnées !

Des supporters vantent leur favori et dénigrent les autres coureurs.

Certains ont parié des sommes assez élevées. On dit même que deux commerçants qui soutiennent chacun l'un des principaux adversaires, ont parié cinq mille francs !... Voici la caravane publicitaire : les enfants se disputent les casquettes, les tracts et les ballons qui sont lancés vers la foule.

Un homme enlève le récepteur qui était collé à son oreille et s'exclame :

«Ils vont arriver !»

Il n'a pas achevé ces mots, qu'on entend déjà un concert de Klaxons. Les voitures des officiels et les premières motos apparaissent. Les toits des maisons, les mornes environnants, les arbres, s'agitent. Péniblement, le service d'ordre essaie de repousser la foule hurlante au-delà de la ligne d'arrivée. Un «WOUE !» général explose. Le premier cycliste arrive. On reconnaît le maillot vert de Gilbert. Il gagnera dans sa commune !

Mais... que fait-il ?... On dirait qu'il ralentit.

- «Allez !... Allez !... Allez !»

Une grande stupeur gagne la foule. Voilà Auguste, le rival le plus acharné de Gilbert qui surgit déjà au bout de la rue !

«Allez Gilbert, secoue-toi !» crie-t-on de partout.

Alors, on voit quelque chose d'extraordinaire. Quand Auguste arrive à la hauteur de Gilbert, les deux hommes se serrent la main et repartent, du même train, côte à côte, vers la ligne d'arrivée. Une satisfaction profonde illumine leur visage.

Que s'était-il passé ? Alors que les cyclistes étaient à dix kilomètres de la ligne d'arrivée, se livrant une lutte acharnée, le manager de Gilbert était venu lui apprendre qu'un supporter fanatique avait jeté Auguste pour le retarder. Voilà pourquoi Gilbert avait décidé de donner une bonne leçon à tous.

COMPREHENSION DU TEXTE :

- 1) Quel incident s'est produit à 10 Km de la ligne d'arrivée ?
- 2) Relève les mots et expressions qui dépeignent le comportement des spectateurs.
- 3) Comment comprends-tu le titre du texte ?

VOCABULAIRE

a) Cherche la définition des mots suivants :

Compétition ; épreuve ; étape ; parcours ; rescapé ; dénigrer ;

b) Le champ lexical du sport

GRAMMAIRE :

EXERCICES STRUCTURAUX (SERIE N°5)

Utilisation des pronoms EN et Y

«*Bonjour Madame, je voudrais un billet pour le vol 240.*

- *Tout de suite Monsieur. Avez-vous des bagages ?*

- *Non. Je n'en ai pas.*

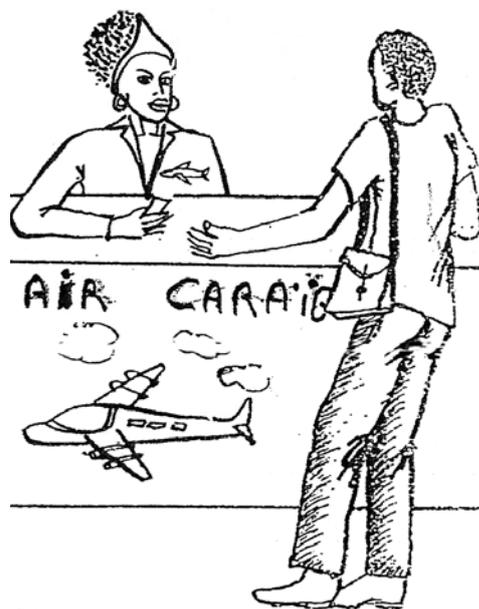
- *Voici votre billet. Mais allez immédiatement au contrôle de police car l'embarquement a lieu dans cinq minutes.*

- *A quelle heure arriverons-nous à la Dominique ?*

- *Vous y serez dans une demi-heure.*

- *Merci Madame et au revoir.*

- *Bon voyage Monsieur.»*



Transforme suivant le modèle :

a) Je n'ai pas de monnaie. Je n'en ai pas.

Il n'a pas de ticket.

Tu ne parles pas de cela.

Nous ne voulons pas de ces fruits.

Elle ne demande pas de livre.

Vous ne devinerez jamais la raison de sa colère.

b) Ils sont allés au bourg.

Ils y sont allés.

Vous étiez bien reçus dans ce foyer.

Elle est employée dans cette entreprise.

Nous construirons le garage sur ce terrain.

Tu arriveras au Lamentin à six heures.

Je mettrai le gâteau dans le four midi.

c) Tu en parleras.

En parleras-tu ?

Tu n'en parleras pas.

Vous en mangerez.

J'en voudrai.

Elle y arrivera.

Nous y allons.

Tableau

(A réaliser et à apprendre)

Les verbes FAIRE et BOIRE au présent et à l'imparfait de l'indicatif

ORTHOGRAPHE :

Évitons les confusions

S'y ; si ; N'y ; ni ;

S'en ; sans

Exercices à trous

DICTÉE :

Un champion éthiopien

C'est un géant. Un géant de un mètre soixante. Mais sur les pistes d'athlétisme, Haïlé Gébrésélassié se transforme en ogre, chausse ses bottes de sept lieues et avale les kilomètres avec un appétit insatiable. Depuis sept ans, il aligne les victoires sur 5000 et 10.000 mètres et il collectionne les records du monde : quinze au total ! «Gébré» est un héros dans son Éthiopie natale.

Source : Jean-luc Ferré. Okapi N°678.

RECHERCHES ET ENQUÊTE :

Les différentes disciplines sportives et nos champions (Synthèse collective)

EXPRESSION ÉCRITE :

Vous avez assisté ou participé à une rencontre sportive : racontez.

(Apprendre à distinguer le narrateur)

ACTIVITÉ ARTISTIQUE :

Mise en scène d'un sketch.

Un commentateur sportif «mélange tout» en rendant compte d'une rencontre sportive.



GARDER LES PIEDS SUR TERRE

PA KONNET MOVE

LE REVE DE PATRICK

Quelques jours avant, Patrick avait compté ses économies et s'était dit : «Que vais-je acheter avec tout cet argent ? Il y a tant de choses qui me plaisent ! Avec le vélo de course, je pourrais devenir champion... surtout avec le maillot rouge et vert qui l'accompagne !... Non ! La superbe guitare qu'on voit sur le journal... il y a longtemps que j'en rêve ! Mercredi j'irai en ville et je choisirai». Aujourd'hui justement c'est mercredi. Patrick est en ville écoutons le ! Les rues sont aussi animées que le jour où j'étais venu acheter mes livres avec ma mère. Les enfants se bousculent devant les vitrines pleines de jouets. Après avoir flâné un moment, j'entre dans un supermarché. Des guirlandes aux reflets argentés, des boules lumineuses se balancent au plafond. Les rayons d'alimentation sont assiégés par les adultes. De longues queues se pressent à chaque caisse et les paniers regorgent de jambons, de bouteilles de liqueurs, etc. Mais cela ne m'attire pas. Pour l'instant, il faut que j'aille acheter mon cadeau. Et puis, comme toutes les années, maman saura se débrouiller, le moment venu, pour calmer notre gourmandise.

Sur les étagères, il n'y a pas assez de place pour les jouets ; des ballons de toutes couleurs et de toutes tailles, des poupées, des jeux, des jeux ! Soudain, voilà que tout le magasin disparaît de ma vue. Voilà «ma» guitare...

Elle est vernie, brillante !... Après l'avoir longuement admirée, je me décide : Oui ! Je la prends ! Je m'assure que mon porte-monnaie est bien dans ma poche et je pense enfin à regarder le prix. Deux cent trente cinq francs ! En une seconde, tous mes rêves s'évanouissent... Je ne pourrai pas acheter «ma» guitare. Mes yeux se portent alors anxieusement sur toutes les autres étiquettes du rayon : cent francs ! Quatre cent trente deux francs !... Et la bicyclette, six cent cinquante neuf francs ! Il y avait des jouets pour tous les goûts mais non pour toutes les bourses. Plein d'amertume, je me résigne à acheter un ballon de football qui coûte soixante-trois francs, juste ce que contient mon porte-monnaie !

R.S.

COMPREHENSION DU TEXTE :

- 1) Quel âge Patrick peut-il avoir ? Justifie ta réponse.
- 2) Relève les mots et expressions qui permettent d'imaginer l'intérieur du supermarché. (Exploitation : la monnaie et la valeur des choses)

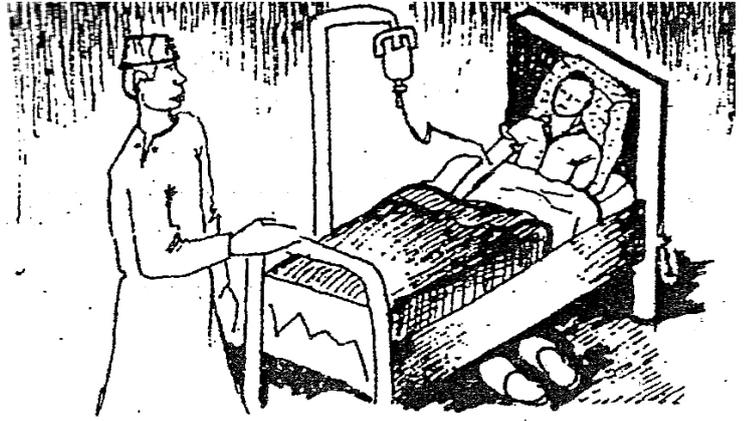
VOCABULAIRE

- a) Cherche la définition des mots suivants :
Flâner ; assiéger ; regorger ; anxieusement ; amertume ;
- b) Champ lexical des fêtes

GRAMMAIRE :

EXERCICES STRUCTURAUX

Les pronoms



La maladie de Paul s'est aggravée.
On a dû l'amener à l'hôpital.

Il souffre beaucoup. Le chirurgien a repoussé l'opération ; il pense qu'il ne la supportera pas.

Transforme suivant le modèle :

a) Il dit la vérité.
Il la dit.

Elle porte la valise.
Nous lisons le livre.
Vous cueillez les mangues.
Tu endors le bébé.
Vous étendez le linge.
J'attends le car.
Il éteint la lumière.

b) Il me dit la vérité.
Il me la dit.
Ils nous donnent le poisson.
Tu lui dis les numéros.
Vous nous servez le poisson.
Nous leur racontons notre aventure.

c) Elle me parle de ses ennuis.
Elle m'en parle.

Tu nous parles de ton père.
Vous lui parlerez de cette histoire.
Nous leur parlions de notre travail.

d) Pierre prête ses disques à ses amis.
Pierre les leur prête.

Pierre prête son sac à Gérard.
Pierre prête sa bicyclette à Odile.
Pierre prête son vélo à ses amis.
Pierre prête ses DVD à Gérard.

Tableau :

(A réaliser et à apprendre)

Les différents pronoms

ORTHOGRAPHE :

Évitons les confusions

La ; l'a ; ma ; m'a ;

Exercices à trous

RECHERCHES ET ENQUETE :

Le budget familial
(Synthèse collective)

EXPRESSION ECRITE :

Rédaction du rapport

POESIE :

NOEL

Florette Morand

En agitant son pagne
L'odeur du «fleuri-noël»
Assourdit la campagne
De son étrange appel.

La nature est en fête
Le soleil se fait doux
Et l'alizé s'entête
A siffler des airs fous.

Enfant de Guadeloupe
Voici venir la Noël.
Sur les cannes, des houppes
Poudrent le front du ciel.

De l'ombre des cabanes
Couleur de vanillon
Aux confins des savanes
Révez de réveillon !

Au cœur de vos corbeilles,
Ramenez des hameaux
Les groseilles vermeilles
Saignant sur les rameaux.

Cueillez le pois d'Angole
Balisant les jardins
Où l'igname créole
Enfouit ses brodequins.

Tous les peuples du monde
Joyeux chantent Noël
Et soyez de la ronde
Aux vents de l'archipel.

FAIRE VIVRE LES TRADITIONS

SA KI TA-W SE TA-W



UN TREMPAGE

Que se passe-t-il chez Monsieur Mathurin ? Depuis quelques jours il parcourt le quartier accompagné de son fils Amédé ; il passe chez ses amis. Que leur raconte-t-il ? Ah ! Mais voilà, il se rend chez ces mêmes personnes qui lui avaient donné un coup de main pour la coupe de ses cannes la semaine dernière. Il y avait beaucoup de gens ce jour là ! Mon père, qu'il a déjà vu, va certainement me renseigner. D'ailleurs, le voilà qui m'appelle de son jardin. «Frédéric oh ! Veux-tu m'accompagner chez Monsieur Mathurin dimanche ?

Il va nous préparer un trempage. Tous ceux qui l'ont aidé à récolter ses cannes seront là.

- Ah ! Bien sûr papa»

J'apprécie particulièrement cette invitation, non seulement pour le trempage qui est un plat succulent, mais surtout pour le plaisir d'être en compagnie des paysans du quartier à un moment où jeunes et vieux mangent et discutent dans la joie.

Mais pourvu qu'on ne mette pas trop de piment dans la sauce !

C'est déjà dimanche, il y a grand monde chez Monsieur Mathurin. A l'ombre d'un manguier, une grande table en lattes de bambou est installée. Elle est recouverte de feuilles vertes de bananiers soigneusement lavées et essuyées. Madame Mathurin et ses deux filles s'affairent à la cuisine d'où nous parvient une délicieuse odeur de «chatrou» qui roussit. Inutile de dire que tout le monde a déjà l'eau à la bouche ! Monsieur Mathurin, aidé de mon père, étale maintenant le pain mouillé et pressé sur les feuilles de bananier. Ses filles garnissent la table de piments rouge et d'avocats.



Voici Madame Mathurin avec la marmite de sauce fumante ! Elle arrose le pain de cette sauce épaisse à l'aide d'une louche et répartit équitablement les morceaux de «chatrous» pendant que ses filles tranchent les avocats.

«Installez-vous !» claironne Monsieur Mathurin. Aussitôt, d'un même mouvement, tout le monde prend place. Chacun fait un petit lot avec la main, mélangeant l'avocat et le piment avec tout le reste. Et l'on discute ; et l'on rit. Tout le monde est de bonne humeur.

«Mon chèn Matiren, sé koupé dwèt !» lance M. Rigobert. Monsieur Victor semble, lui aussi, satisfait, Mais il pense à autre chose : «Gadé manniè nou la jodi-a, sé kon sa nou pou toujou fè, an plézi kon an la penn !» Tous approuvent cette idée : Il faut toujours être unis et solidaires dans la joie comme dans la peine.

F. Modestine

COMPREHENSION DU TEXTE :

- 1) Pourquoi Monsieur Mathurin a-t-il invité ses amis ?
- 2) Relève les phrases qui montrent la solidarité existant entre les personnages du texte.
- 3) Que signifient les expressions «répartir équitablement» et «avoir l'eau à la bouche»?

VOCABULAIRE

a) Cherche la définition des mots suivants :

S'affairer ; roussir ; bouillir ; cuire ; frire ;

b) Le champ lexical de l'alimentation

GRAMMAIRE :

La nature et la fonction des mots (Sensibilisation)

Les verbes à l'imparfait et au passé simple de l'indicatif

ORTHOGRAPHE :

Évitons les confusions

Ais ; ait ; aient ; (Je travaillais ; elle travaillait, elles travaillaient)

Us ; ut ; is ; it ; (je courus ; il courut ; je sortis ; il sortit)

Exercices à trous



DICTÉE :

Un coin de marché

Des quartiers de bœufs, des cabris entiers, des moitiés de porcs sont suspendus à des crochets. Derrière son étal, armé d'un gros couteau, le boucher détaille la viande. Un filet ! Du bifteck ! Des entrecôtes ! réclament les clients. Dans de grandes chaudières cuisent des pois et du riz. Des acras de malanga et des marinades de morue dégouttent leur trop plein d'huile chaude sur une grande feuille de papier d'emballage...

Les vendeuses de soupe, de bouillon, de poisson frit, sont assaillies par le manœuvre, le paysan, par tous ceux qui n'ont pas eu le temps de préparer leur déjeuner ou leur dîner. Tout au fond du marché flotte une odeur de marée. C'est le domaine des poissons...

Source : Simone Germain. Matins caraïbes.

RECHERCHES ET ENQUETE :

Les plats traditionnels de notre pays
(Synthèse collective)

EXPRESSION ECRITE :

Vous écrivez à un correspondant étranger pour lui présenter votre pays et ses traditions.
(Le choix des idées ; l'utilisation du champ lexical)



UN ENNEMI DES SERPENTS

Panser les piqûres de serpents, Chérius tient son art de son grand-père qui avait été esclave. Et le grand-père le lui a passé directement, par-dessus son père qui n'accusait aucun goût pour la médecine. Même quand la personne qui a été piquée vient de très loin, les difficultés n'en sont pas plus grandes : Chérius applique un pansement tel que la bête meurt où qu'elle se trouve.

On sait qu'il est inutile de demander à Chérius quelles herbes, quelles graisses, quels mots il emploie pour guérir, pour attirer le serpent, le charmer, et le prendre ou le tuer. Et il a déjà connu tant de cas tragiques !...

Un jeune homme qui, en cueillant des cocos, avait été piqué par le «bâton souple» caché sous une grappe, au sommet de l'arbre ; de peur, il s'était laissé tomber ; quand on l'eut ramassé, son corps était comme un sac d'ossements.

Et la petite fille qui, en allant faire des commissions, le soir, était montée sur un énorme serpent roulé en torche. Chérius l'avait guérie et il avait pris le serpent. Cette petite fille est maintenant mère de quatre enfants ; mais dès qu'elle commence à raconter cette histoire, toute sa viande se met à danser.

Et le serpent jaune qui, un jour où Néré coupait du bois dans le morne, l'avait culbuté d'un trait à la jambe. Néré fait voir à n'importe quel moment la marque qu'il en garde au mollet et le croc du serpent que Chérius lui avait remis et qu'il porte attaché à son cou par des fibres de bois moudong. Mais Chérius n'a-t-il pas été victime aussi quelquefois ? Ses mains sont estampées de cicatrices et il leur manque un doigt d'une part et deux de l'autre.

Toujours est-il qu'il s'en est toujours tiré.

Alors on a tellement vu Chérius panser des piqûres et détruire des serpents, que maintenant, avec lui, c'est en vain qu'on appellerait la peur.

Joseph Zobel. Les jours immobiles.

COMPREHENSION DU TEXTE :

- 1) D'où Chérius tient-il son art ?
- 2) Relève les exemples de personnes qu'il a soignées.
- 3) Explique les expressions «bâton souple» et «ses mains sont estampées de cicatrices».

VOCABULAIRE

Les homonymes

GRAMMAIRE :

La nature des mots et groupes de mots
Verbes transitifs, verbes intransitifs, verbes attributifs

Tableau :

La nature des mots et groupes de mot

LA NATURE DES MOTS ET DES GROUPES DE MOTS DANS LA LANGUE FRANCAISE

9 SORTES DE MOTS (ou classes de mots)

5 SORTES DE MOTS QUI PEUVENT VARIER

ARTICLE	(Déterminant)*	Le (travail) ; une (place) ; l' (image) ;
NOM		Serge (porte une) valise.
ADJECIF	(Déterminant)* (Qualificatif)	(La) grande (porte s'ouvrit).
PRONOM		Nous (avons décidé d') y (aller).
VERBE		Attendez ! (Le car) arrive.

**Note : Les mots qui, pendant de nombreux siècles, étaient désignés par les noms d'adjectifs possessifs, démonstratifs, numériques, indéfinis, sont aujourd'hui regroupés dans la classe des «déterminants». Nous aurions préféré parler d'adjectifs déterminatifs et réserver le terme de déterminant pour dire la fonction des articles et des adjectifs concernés. Mais nous devons tenir compte de la nomenclature en cours.*

4 SORTES DE MOTS INVARIABLES

ADVERBE	(Mâchez plus) lentement (et puis vous mangez) trop.
PREPOSITION	(Il parle) à (Pierre) dans (le bureau).
CONJONCTION	(Il pleut) mais (je dois sortir) quand (la cloche sonne).
INTERJECTION	Bravo ! (Vous y parvenez !)

LES GROUPES DE MOTS

LOCUTION

Peu à peu, (la salle se remplit). (Le) prêt-à-porter (se vend davantage),

GROUPE NOMINAL

Ce grand jeune homme (fait du football).

GROUPE ADJECTIVAL

(Le malheureux était) vert de peur.

PHRASE SIMPLE

Nous l'inviterons samedi.

PHRASE COMPLEXE

Nous l'inviterons samedi car c'est un bon ami qui vient de la Barbade.

PROPOSITIONS

Nous l'inviterons samedi (1) car c'est un bon ami (2)
Qui vient de la Barbade (3).

ORTHOGRAPHE :

Évitons les confusions

Leur (pronom) ; leur (adjectif)

Exercices à trous



(In plaquette Conseil Régional)

RECHERCHES ET ENQUÊTE :

La faune de notre pays

(Synthèse collective)

EXPRESSION ÉCRITE :

Rédaction du rapport

(Méthodologie : retenir l'essentiel, résumer)

EXPOSITION :

La faune de notre pays



Dessin : A. Dumbaridon

LA CHASSE AUX CRABES

Chaque année, avant Pâques, je regardais avec envie mes camarades partir pour la chasse aux crabes. Trop jeune, hélas, je ne pouvais les accompagner. Ils pensaient que je les gênerais. Cette fois, mon cousin m'a accepté dans son groupe. Inutile de dire comme je suis heureux et impatient ! Mais ce n'est pas si simple : il faut d'abord construire les «ratières».

J'observe attentivement les moindres gestes de Dominique, mon cousin, qui est un maître en la matière. Avant tout, il faut se procurer des «caisses de morue» vides dont les planches ont la largeur idéale. On scie les deux côtés en forme de trapèze, puis la face arrière et la face avant. On assemble le tout et on cloue le plancher en ayant soin de laisser une ouverture pour que le crabe puisse entrer. La partie supérieure du piège, la «tombote», est formée de deux morceaux de planche cloués perpendiculairement. Après quelques essais malheureux, je parviens à faire quinze pièges. Vers six heures, nous nous munissons d'appâts, de canifs, de lampes de poche, de sandwiches et nous partons rejoindre le reste de la bande. Chargés de nos sacs de pièges, nous marchons longtemps dans la mangrove. Halte ! Voilà un endroit propice !

Chacun place ses «ratières». Dominique m'aide car il sait reconnaître quand les trous sont habités. Une fois tous les pièges tendus, nous nous fixons un rendez-vous pour une première levée à neuf heures et nous nous séparons. Pendant tout le temps que dure l'attente, j'imagine le sort de ces nombreux crabes qui seront certainement pris.

Neuf heures ! Nous allons enfin ramasser les crabes et changer les pièges de place. Je bouscule mes amis tant je suis pressé de compter mes prises. Mais... malheur ! Il n'y a ni crabes ni «ratières» ! Une grande déception m'envahit. Tous mes amis sont révoltés. Ah ! Si nous tenions le coupable ! Dominique me console : Tant pis, nous t'aiderons à faire d'autres pièges.» Et chacun m'offre quelques crabes.

R.S.

COMPREHENSION DU TEXTE :

- 1) Pourquoi, auparavant, Dominique n'acceptait-il pas son cousin dans son groupe ?
- 2) De quoi les enfants se munissent-ils en partant poser les pièges ?
- 3) Relève les mots qui expriment les sentiments du narrateur.

VOCABULAIRE :

- a) Cherche la définition des mots suivants :
Propice ; piège ; embuscade ; guet-apens ;
b) Les synonymes

GRAMMAIRE :

La fonction des mots et des groupes de mots dans la phrase simple
Les verbes à l'impératif

LA FONCTION DES MOTS ET DES GROUPES DE MOTS DANS LA LANGUE FRANÇAISE

SUJET

Les belles yoles se berçaient dans la baie.
Dans la baie, se berçaient de belles yoles.

ATTRIBUT

(Remarquez le verbe d'état)
Gérard est patient.

EPITHETE DU NOM

Le puissant tracteur tirait le chariot.

COMPLEMENT D'OBJET DIRECT DU VERBE (C.O.D.)

Il veut des mangues,
que tu viennes.
(Poser la question «qui ?» ou «quoi ?» après le verbe).

COMPLEMENT D'OBJET INDIRECT DU VERBE (C.O.I.)

Vous le direz à vos parents.
(Poser la question «à qui ?», «à quoi ?», «de qui ?», «de
Quoi ?» après le verbe).

COMPLEMENT CIRCONSTANCIEL DU VERBE

Julie va chez sa grand-mère tous les week-ends.
(Poser les questions «où ?», «quand ?» après le verbe.

COMPLEMENT D'AGENT DU VERBE

Les bâtiments sont construits par cette entreprise.
(Poser la question «par qui ?» après le verbe. Remarquez
que celui-ci est à la forme passive.

COMPLEMENT DU NOM

Loïc m'a porté un sac de goyaves.
Attention !
La question «de quoi ?» est posée après le nom.

COMPLEMENT DE L'ADJECTIF

Le malheureux était vert de peur.
Attention ! Cette fois, la question est posée après l'adjectif.

MISE EN APPPOSITION

Suzy, la plus sérieuse de la classe, aide ses amis.

ORTHOGRAPHE :

Évitons les confusions

Le pluriel du nom et le pluriel du verbe

(La porte, les portes ; il porte, ils portent ;)

Exercices à trous

DICTÉE :

En route vers la ville

Après avoir fini de se préparer, les enfants allèrent se poster sur la route pour guetter un taxi se rendant au Marin. C'était samedi, jour de marché et, coup sur coup, deux voitures filèrent devant eux sans ralentir. Enfin, un taxi collectif du Vauclin, qui leur semblait tout à fait bondé, s'arrêta et les enfants se précipitèrent.

Les passagers, de bonne humeur, se poussèrent et tout le monde s'installa de son mieux. Une grosse marchande de légumes, dont les paniers étaient sur le toit, organisa la répartition. Elle fit s'asseoir Pierre près d'elle et commença à le taquiner par des remarques concernant sa belle prestance... Les remarques fusaient d'un passager à l'autre. Le chauffeur était secoué de cascades de rires.

Source : Arlette Rosa-Lameynardie. L'appel des Tambours.



(Photo I. Duriveau)

RECHERCHES ET ENQUÊTE :

Les jouets et jeux traditionnels

(Synthèse collective)

EXPRESSION ÉCRITE :

Rédaction du rapport

(Méthodologie : ordonner les idées)

POESIE

PRIERE D'UN PETIT ENFANT NEGRE

Guy Tirolien

Seigneur
Je suis très fatigué
Je suis né fatigué
Et j'ai beaucoup marché depuis le chant du coq
Et le morne est bien haut qui mène à leur école. Seigneur je ne veux plus aller à leur école,
Faites je vous en prie que je n'y aille plus.
Je veux suivre mon père dans les ravines fraîches
Quand la nuit flotte encore dans le mystère des bois
Où glissent les esprits que l'aube vient chasser
Je veux aller pieds nus par les sentiers brûlés
Qui longent vers midi les mares assoiffées
Je veux dormir ma sieste au pied des lourds manguiers
Je veux me réveiller
Lorsque là bas mugit la sirène des blancs
Et que l'usine
Ancrée sur l'océan des cannes
Vomit dans la campagne son équipage nègre
Seigneur, je ne veux plus aller à leur école
Faites je vous en prie que je n'y aille plus
Ils racontent qu'il faut qu'un petit nègre y aille
Pour qu'il devienne pareil
Aux messieurs de la ville
Aux messieurs comme il faut ;
Mais moi, je ne veux pas,
Devenir comme ils disent
Un monsieur de la ville
Un monsieur comme il faut
Je préfère flâner le long des sucreries
Où sont les sacs repus
Que gonfle un sucre brun
Autant que ma peau brune
Je préfère
Vers l'heure où la lune amoureuse
Parle bas à l'oreille
Des cocotiers penchés
Ecouter ce que dit
Dans la nuit
La voix cassée d'un vieux qui raconte en fumant
Les histoires de Zamba
Et de Compère Lapin
Et bien d'autres choses encore
Qui ne sont pas dans les livres. Les nègres, vous le savez, n'ont que trop travaillé
Pourquoi faut-il de plus
Apprendre dans des livres
Qui nous parlent de choses
Qui ne sont point d'ici ?
Et puis
Elle est vraiment trop triste leur école
Triste comme
Ces messieurs de la ville
Ces messieurs comme il faut
Qui ne savent plus danser le soir au clair de lune
Qui ne savent plus marcher sur la chair de leurs pieds
Qui ne savent plus conter de contes aux veillées. Seigneur, je ne veux plus aller à leur école.

LA PECHE AUX ECREVISSES

Depuis longtemps, Paul, Jacques et moi avons décidé d'aller pêcher des écrevisses pour faire des "acras". Le matin de ce jeudi saint, nous partons très tôt marchant à vive allure, pieds nus sur les cailloux tranchants. Paul porte un panier en bambou et un grand sac pour collecter les prises ; Jacques quant à lui tient un sachet plein de morceaux de manioc et un "câlin" qu'il a patiemment fabriqué la veille avec un sac de jute. Je suis moi-même chargé de prendre, en passant sur l'habitation Bassignac, un énorme nid de "Poul bwa" fixé au pied d'une touffe de bambous.

Pendant cette marche, en dépit de la fraîcheur du matin, nos fronts se perlent de gouttes de sueur. Arrivés près de la rivière, c'est avec joie que nous nous jetons à l'eau... Puis, après quelques "holo" désordonnés, nous sortons de l'eau et organisons la partie de pêche.

Jacques doit pêcher avec son calin dans un grand "bassin", assez profond ; par conséquent, il ne se déplace pas. Il attache son piège à une corde et y met des morceaux de manioc épluché, et de nids de "Poulbwa". Le tout retenu par de petites branches de bambou, ne remontera pas à la surface. L'ensemble du calin est entraîné au fond grâce à deux pierres. Les grosses écrevisses : "zabitan" "grand-bois", "queue-rouge", "grages", attirées par le manioc et les "poulbwa" s'y font prendre. Paul et moi, nous suivons le cours de la rivière de l'aval vers l'amont, pénétrant le plus loin possible dans les bois. Nous passons au peigne fin toutes les cachettes possibles des écrevisses ; tantôt, nous les surprenons dans les cavités sous les grosses pierres. Alors l'un de nous tient le panier à l'entrée des trous, tandis que l'autre lève brusquement la pierre. L'écrevisse fait un bond pour se sauver, mais se retrouve dans le panier.



(In «*Courrier du PRNM*» N°3 décembre 1977)

D'autres fois, d'un geste prompt et ferme de la main, nous les tenons sous les souches des arbres des deux rives. Parfois encore, nous raclons les endroits herbeux où dorment paisiblement les grosses pièces. Il nous arrive même d'assécher les petits ruisseaux, pour ensuite ramasser tout ce qui sautille, tout ce qui bondit.

Ainsi, pataugeant dans l'eau, glissant sur les pierres, parfois au risque de se briser les os, mais attentifs à la moindre cachette susceptible d'augmenter nos prises, nous arrivons à un endroit où la rivière se transforme en un chenal étroit. A partir de là, les écrevisses se font rares et c'est là paraît-il que l'on rencontre les serpents...

Frédéric Modestine

* HOLO : jeu de lutte, dans l'eau.

COMPREHENSION DU TEXTE :

- 1) Quelles sont les différentes méthodes de pêche utilisées ?
- 2) Relève les indications qui précisent où se cachent les écrevisses.
- 3) Explique l'expression «passer au peigne fin».

VOCABULAIRE :

- a) Cherche la définition des mots suivants :
Racler : prompt ; susceptible ; dépit ; aval ; amont ; chenal ;
- b) Les antonymes

GRAMMAIRE :

La phrase et les propositions

La ponctuation

Tableau :

PHRASE ET PROPOSITIONS

A/ REPRESENTATION DE PHRASES SIMPLES

SUJET Yolande	VERBE D'ETAT paraît	ATTRIBUT DU SUJET contente		
SUJET Le maçon	VERBE D'ACTION construit	C.O.D. un mur	C.C.L. autour du jardin	
SUJET Le mur	VERBE A LA FORME PASSIVE est construit	COMP. D'AGENT par le maçon.		

B/ QUELQUES STRUCTURES DE PHRASES COMPLEXES

P. INDEPENDANTE + P. INDEPENDANTE

Claude a de bons résultats et il sera récompensé.

P. PRINCIPALE + P. SUBORDONNEE

Je prends mon parapluie quand il pleut.

P. SUBORDONNEE + P. PRINCIPALE

Quand il pleut, je prends mon parapluie.

P. SUBORDONNEE + P. PRINCIPALE+ P. SUBORDONNEE

Quand il pleut, je prends mon parapluie qui est sur l'armoire

P.PRINCIPALE + P. SUBORDONNEE + P. INDEPENDANTE

J'aime la chanson dont tu m'as parlé, j'en achèterai le CD.

P. PRINCIPALE (1) + P. SUBORDONNEE (1) +

P. PRINCIPALE (2) + P. SUBORDONNEE (2)

J'aime la chanson dont tu m'as parlé et j'en achèterai le CD dès que je pourrai.

ORTHOGRAPHE :

Evitons les confusions

A, à ; Ou, où ;

L'accord du nom et de l'adjectif

Exercices

DICTEE :

Combat de coqs

Au signal de l'arbitre, les coqs sont lâchés. Les deux adversaires se regardent un moment le cou tendu, les plumes hérissées, les ailes frémissantes, les pattes nerveusement crispées. Les deux coqs sont de même taille. L'un a le plumage tout noir avec des reflets bleus ; l'autre a des reflets verts sur ses plumes grises. Les cuisses et les cous sont tout nus.

D'un même élan, les deux coqs se précipitent l'un vers l'autre. Les becs mordent la crête ou la peau du cou. Les éperons frappent la poitrine. Les attaques se succèdent sans repos dans un froissement d'ailes. Les plumes volent. Des gouttes de sang arrosent le sol.

RECHERCHES ET ENQUETE :

Les plantes médicinales dans notre pays.
(Synthèse collective)

EXPRESSION ECRITE :

Rédaction du rapport
(Choisir les titres, les sous -titres, mettre en relief)

POESIE :

VIDE !

Antoine Cupidon

Vidé ! C'est aujourd'hui vidé !
Vidé du carnaval, vidé des tourlourous
Vidé en bas, vidé en haut
Vidé dans la grand-rue, vidé partout. Titine vidé !
A vidé nou ka vidé !

Vidé dans la grand-rue
Grand-rue pleine à craquer
Clarinette, trombone et basse grondante,
Et le chaha épileptique

Cadence, cadence et le refrain,
En long, en large, c'est une marée. Titine vidé !
A vidé nou ka vidé !

Vidé mesdames, vidé messieurs !
Du rouge, du vert, du blanc, du jaune
Du rouge encore et d'autres couleurs
L'arc en ciel est dans la rue
En cocktail dans le vidé
Et déborde sur les trottoirs. Titine vidé !
A vidé nou ka vidé !





TRAVAILLER POUR NOURRIR SA FAMILLE, PRODUIRE POUR SON PAYS

SE SA KI TCHENBE LA TCHE PWEL-LA KI SAV I CHO

CENT SOIXANTE PAS UN DE MOINS

«Cent soixante, pas un de moins ! Ceux qui ne sont pas contents n'ont qu'à rester chez eux !» : voilà ce que nous a dit le gérant.

Madame Jeanne racontait à son mari que désormais, il faudrait transporter plus de régimes pour gagner son salaire journalier.

- Tu n'y arriveras jamais» dit le mari.

- Et pourtant il faut y aller ! Comment pourrions nous vivre sans cela ? reprit Madame Jeanne exaspérée.

- Serge sera bientôt en vacances, il viendra t'aider, proposa le mari. La femme ne répondit pas. Elle se rendait compte qu'elle serait obligée de faire comme d'autres parents : se faire aider par les enfants les jours où ils n'ont pas classe ! Cela l'ennuyait beaucoup. Comment Serge ferait-il pour étudier ses leçons ?... Mais elle pensa aux petits qu'il fallait élever et elle se résigna.

Le samedi suivant Serge accompagnait sa mère au travail. Ce jour-là, dès cinq heures, ils empruntaient le sentier qui mène à l'habitation. Une fois sur place, il a fallu attendre l'arrivée du gérant pour savoir qui il embaucherait. Il arriva vers sept heures et aussitôt désigna un coupeur et six femmes pour transporter les régimes. Madame Jeanne faisait partie de cette équipe.

Sans perdre une minute, les ouvriers s'embarquèrent sur un chariot tiré par un tracteur. Le chauffeur les conduisit dans une pièce éloignée de la bananeraie où le travail commença aussitôt. C'était une véritable lutte. Dès que le coupeur avait installé le régime sur leur tête, les femmes se mettaient à courir entre les bananiers, évitant acrobatiquement les ficelles qui soutenaient ceux-ci. Elles faisaient des prouesses pour ne pas glisser sur la terre mouillée. C'était une course ininterrompue entre le coupeur et le chariot. Pourtant, les régimes atteignaient parfois cinquante kilogrammes.

Serge mit son «tray» sur sa tête et se rangea derrière le coupeur. Celui-ci, compréhensif, lui réservait les plus petits régimes. Serge sentait pourtant son cou entrer entre ses épaules. Il respirait bruyamment et transpirait à grosses gouttes. C'était un calvaire pour arriver près du chariot. De temps en temps, un travailleur lui offrait de l'eau et l'encourageait.

A midi, tout le monde s'arrêta pour manger. Une demi-heure s'était à peine écoulée, que le commandeur exigea que le travail soit repris. Et la course recommença ! Serge ressentait une vive douleur au dos, mais il s'efforçait de continuer comme les autres.

Madame Jeanne parvint aux cent soixante vers cinq heures, mais elle resta aider les derniers. Puis tout le monde se rendit au hangar, car le travail n'était pas fini ! Il fallait charger les cartons de bananes sur les camions qui les emmènent au port. Serge fut surpris de la vitesse avec laquelle, hommes et femmes dépattaient, lavaient et mettaient en cartons les mains de bananes. La nuit tombait déjà tout le monde était pressé de partir. Le travail cessa vers six heures et demie. Tous les ouvriers empruntèrent la «trace» qui mène à la grand-route. Sous le poids de la fatigue, personne ne parlait...

- «Quel esclavage !» S'écria Madame Jeanne rompant le silence.

COMPREHENSION DU TEXTE :

- 1) Pourquoi Madame Jeanne emmène-t-elle son fils l'aider au travail ?
- 2) Est-elle heureuse de cela ? Justifie ta réponse.
- 3) Relève les mots et expressions qui montrent les conditions dans lesquelles s'effectue le transport des régimes de bananes.
- 4) Explique l'expression «C'était un calvaire»

VOCABULAIRE :

- a) Cherche la définition des mots suivants :
Exaspéré ; se résigner ; prouesse ; acrobatiquement ;
- b) Les paronymes

GRAMMAIRE :

Le sujet dans la phrase simple
Repérage du verbe avec lequel il fonctionne

Tableau :

(A réaliser et à étudier)

Le verbe pronominal «SE DIRE» au présent et à l'imparfait de l'indicatif.

ORTHOGRAPHE :

Evitons les confusions
Peu, peut, peux ;
Exercices à trous

DICTEE :

La coupe des cannes

Les travailleurs marchaient bravement sur les plantes géantes, aux feuilles coupantes comme des lames de rasoir. La machette était brandie parallèlement à terre et s'abattait presque au ras du sol, sur les racines aériennes des cannes. La plante tombait d'un seul coup sur les autres, dans une chanson de feuilles froissées, tandis que d'un geste prestre les coupeurs en tranchaient la flèche, ornée d'un panache blanc. Leurs jambes étaient brûlantes, truffées des petits piquants qui couvrent comme d'un duvet le bouquet terminal des cannes.

Source : Jacques-Stephen ALEXIS. Compère Général Soleil.

RECHERCHES ET ENQUETE :

Les productions agricoles dans notre pays.
Paysans et ouvriers agricoles.
(Synthèse collective)

EXPRESSION ECRITE :

Rédaction du rapport
(L'indication du temps)

POESIE :

LE PERE MATHIEU

Jacques Urbain

C'était un vieux
Un très vieux travailleur
Avec son front rude comme sa peine
Avec un regard simple comme son histoire
Avec des épaules lasses comme sa fatigue.
C'était un vieux
Un très vieux travailleur
Avec ses mains dures comme son métier
Avec des yeux clairs comme l'honnêteté.
Et quand il vous disait les mots
Compagnon, travail, salut,
Ces mots étaient plus beaux
Que tous les mots d'amour
Pour qui sait comprendre
La vie d'un vieux
D'un très vieux travailleur.





(Série Star's War, in «*Courrier de l'UNESCO*»)

CROISIÈRE CHEZ LES ARDRYCIENS

A onze heures et demie, je suis arrivé sur le terrain d'atterrissage d'Entéropie. La fusée a beaucoup chauffé à cause du freinage. Je l'ai amarrée sur le pont supérieur d'une lune artificielle (là se trouve le terrain d'atterrissage) et je suis entré à l'intérieur pour remplir les formalités. Il y avait un mouvement invraisemblable dans le couloir en spirale. Les arrivants des endroits les plus reculés de la Galaxie marchaient, ondoyaient et sautaient d'une fenêtre à l'autre. J'ai pris la queue derrière un Algolanin bleu, qui, avec un geste aimable, m'a demandé de ne pas m'approcher trop près de son organe arrière électrique. Derrière moi s'est mis immédiatement un jeune Saturnien en équipement beige. Il portait ses valises avec trois de ses tentacules et s'essuyait le front avec le quatrième. Il faisait vraiment chaud. Quand mon tour fut venu, l'employé, transparent comme un cristal ardrycien, m'examina attentivement, verdit (les Ardryciens expriment leurs impressions en changeant de couleurs ; le vert correspond au sourire) et demanda :

«Vous êtes un vertébré ? - Oui.

- A double respiration ?

- Non. Seulement avec de l'air...

Merci. C'est parfait. Nourriture mixte ?

- Oui.

- Peut-on savoir de quelle planète vous venez ?

- De la Terre.

Alors soyez gentil de passer au guichet suivant.

Je m'y rendis et, après avoir regardé à l'intérieur, je fus convaincu que j'avais devant moi le même employé, ou plutôt une autre partie de lui. Il feuilletait un grand bouquin.

- Ah ! J'y suis, dit-il, la Terre... hum, très bien. Etes-vous venu en touriste ou en commerçant ?

- En touriste.

- Alors, permettez...

Il remplit un formulaire avec une ventouse, et avec l'autre il m'en tendit un autre à signer, en même temps, me disant :

- Le strum (orage particulier à cette planète) commence dans une semaine. Vous serez aimable de ce fait de vous rendre dans la chambre 116, où se trouve notre fabrication de réserves qui s'occupera de vous. Ensuite je vous demanderai de passer dans la chambre 67. C'est une cabine pharmaceutique. Vous recevrez là-bas des pilules Enfruglium que vous devrez prendre toutes les trois heures, pour neutraliser l'action radio- active de notre planète, néfaste à votre organisme. Désirez-vous être lumineux pendant votre séjour sur Entéropie ?

- Non, merci.

- Comme vous voudrez, voici vos papiers.

- Vous êtes un mammifère, n'est-ce pas ?

- Oui.

Alors bonne mammifération !

Ayant salué l'aimable employé, je me rendis, comme il me l'avait conseillé, dans l'atelier des réserves. Dans ce local en forme d'oeuf, il me sembla au premier coup d'oeil qu'il n'y avait personne. Juste quelques appareils électriques au plafond. Une lampe de cristal brillait de ses rayons comme des diamants. Mais il s'avéra que c'était un Àrdrycien, le technicien de service, qui descendit immédiatement du plafond. Je m'assis dans un fauteuil, lui également, et tout en me distrayant de sa conversation, il prit des mesures et déclara :

- Je vous remercie, votre bourgeon sera transmis à tous les couvoirs de la planète. S'il vous arrivait quelque chose durant les trum, vous pouvez être entièrement rassuré... Nous vous ferons immédiatement livrer la doublure.

Je n'ai pas bien compris ce qu'il voulait dire, mais je me suis habitué à être discret depuis le temps que je voyage, car il n'y a rien de plus désagréable pour les habitants d'une quelconque planète que d'expliquer aux étrangers leurs moeurs et leurs habitudes. J'ai fait de nouveau la queue dans le cabinet pharmaceutique. La queue avançait vite. J'ai donc reçu sans trop attendre les pilules que m'a remises, dans une boîte de faïence, une agile Ardrycienne. Il me restait encore une petite formalité de taxe et, mon visa en main, je suis revenu dans la fusée.

Juste derrière la Lune commence la cosmoroute, bien entretenue, avec de grandes affiches publicitaires de chaque côté. Chaque lettre est éloignée de la suivante de plusieurs milliers de kilomètres, mais en allant à une vitesse normale les mots se composent si vite qu'on a l'impression de les lire dans un journal.

A 19 heures, je me suis posé sur le terrain d'aviation de Tentotam. Le soleil bleu venait à peine de se coucher. Tout semblait pris dans les flammes du soleil rouge lequel rayonnait encore haut. Un panorama peu banal. Le patrouilleur de la Galaxie descendit majestueusement à côté de moi. Des scènes touchantes de retrouvailles se déroulaient sous sa queue.

Séparés depuis de longs mois. Les Àrdryciens tombaient dans les bras les uns des autres avec des cris de joie ; après quoi, tous les pères, les mères et leurs enfants, unis dans un tendre embrassement, se dirigèrent vers la sortie sous la forme de boules lumineuses à travers les rayons du soleil. J'ai, moi aussi, emboîté le pas aux familles qui roulaient harmonieusement devant moi. Tout près, derrière le terrain d'aviation, se trouve l'arrêt du glambus dans lequel je suis monté. Ce véhicule rappelle un fromage de gruyère ; les adultes se placent dans les gros trous et la marmaille dans les petits. Dès que je fus monté, le glambus démarra. Entouré de toutes parts par sa pulpe de cristal, je voyais les silhouettes multicolores des passagers qui sympathiquement devenaient transparents. L'aimable conducteur arrêta net le glambus dès que je l'en priai, il m'indiqua de sa ventouse un énorme bâtiment et, pour me saluer, changea chaleureusement son visage de couleur.

Je suis resté immobile un moment, ravi par la vue magnifique que présentait le centre de la ville mangée peu à peu par le crépuscule. Le soleil rouge venait de se coucher. Les Ardryciens n'ont pas adopté un éclairage artificiel, car ils sont lumineux eux-mêmes. L'allée Mrudr, dans laquelle je me trouvais, était pleine du scintillement des passants ; une jeune Ardrycienne, en me dépassant, s'illumina coquettement de rayons dorés sous son abat-jour, mais ayant visiblement reconnu un étranger, elle s'éteignit modestement.

Stanislas Lem

Le bréviaire des robots - Denoël Ed.

COMPREHENSION DU TEXTE

- 1) Comment les Ardryciens expriment-ils leurs sentiments ? Donne un exemple.
- 2) Relève les phrases décrivant les différents personnages.
- 3) Relève les mots inventés par l'auteur. Comment les comprends-tu ?

VOCABULAIRE :

- a) Cherche la définition des mots suivants : galaxie ; neutraliser ; néfaste ; s'avérer ;
- b) Le vocabulaire des consignes en histoire et géographie

GRAMMAIRE :

LA FORMATION DES MOTS

Quelques préfixes, radicaux et suffixes importants

ORTHOGRAPHE :

Évitons les confusions

Tout ; tous, toux ;

Accord du sujet et du verbe

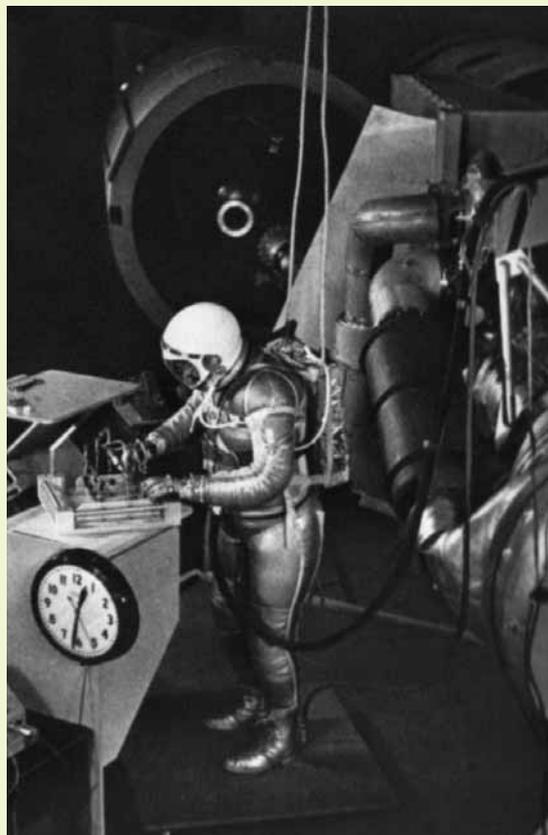
(Le sujet est placé avant le verbe, juste devant lui ou séparé de lui)

Exercices

RECHERCHES ET ENQUÊTE :

La conquête de l'espace

(Synthèse collective)



(In « Histoire de la fusée ; Countland Conly »)

EXPRESSION ÉCRITE :

Votre navette est en panne. Vous êtes obligé(e) de vous poser sur une planète totalement inconnue. Tout y est étrange. Racontez.

(Rechercher l'originalité)



RESPECTER L'ENVIRONNEMENT

SILON MANNYIE OU FE KABANN-OU OU KOUCHE

WOOD'STOWN

«L'emplacement était superbe pour bâtir une ville. Il n'y avait qu'à déblayer les bords du fleuve, en abattant une partie de la forêt, de l'immense forêt vierge enracinée là depuis la naissance du monde. Alors abritée tout autour par des collines, la ville descendait jusqu'aux quais d'un port magnifique, établi dans l'embouchure de la Rivière-Rouge, à quatre milles seulement de la mer. Dès que le gouvernement de Washington eut accordé la concession, charpentiers et bûcherons se mirent à l'œuvre ; mais vous n'avez jamais vu une forêt pareille. Cramponnée au sol de toutes ses lianes, de toutes ses racines, quand on l'abattait par un bout elle repoussait d'un autre, se rajeunissait de ses blessures, et chaque coup de hache faisait sortir des bourgeons verts. Les rues, les places de la ville à peine tracées étaient envahies par la végétation. Les murailles grandissaient moins vite que les arbres, et sitôt élevées, croulaient sous l'effort des racines toujours vivantes.

Pour arriver à bout de cette résistance où s'émoissait le fer des cognées et des haches, on fut obligé de recourir au feu. Jour et nuit une fumée étouffante emplissait l'épaisseur des fourrés, pendant que les grands arbres au-dessus flambaient comme des cierges. La forêt essaya de lutter encore, retardant l'incendie avec des flots de sève et de fraîcheur sans air de ses feuillages pressés. Enfin, l'hiver arriva. La neige s'abattit comme une seconde mort sur les grands terrains pleins de troncs noircis, de racines consumées. Désormais on pouvait bâtir.

Bientôt une ville immense, toute en bois comme Chicago, s'étendit aux bords de la Rivière-Rouge, avec ses larges rues alignées, numérotées, rayonnant autour des places, sa Bourse, ses halles, ses églises, ses écoles, et tout un attirail maritime de hangars, de douanes, de docks, d'entrepôts, de chantiers de construction pour les navires. La ville de bois, Wood'stown — comme on l'appela — fut vite peuplée par les essuyeurs de plâtres des villes neuves. Une activité fiévreuse circula dans tous ses quartiers ; mais sur les collines environnantes, dominant les rues pleines de foule et le port encombré de vaisseaux, une masse sombre et menaçante s'étalait en demi-cercle. C'était la forêt qui regardait. Elle regardait cette ville insolente qui lui avait pris sa place au bord du fleuve, et trois mille arbres gigantesques. Tout Wood'stown était fait avec sa vie à elle. Les hauts mâts qui se balançaient là-bas dans le port, ces toits innombrables abaissés l'un vers l'autre, jusqu'à la dernière cabane du faubourg le plus éloigné, elle avait tout fourni, même les instruments de travail, même les meubles, mesurant seulement ses services à la longueur de ses branches. Aussi quelle rancune terrible elle gardait contre cette ville de pillards !

Tant que l'hiver dura, on ne s'aperçut de rien. Les gens de Wood'stown entendaient parfois un craquement sourd dans leurs toitures, dans leurs meubles. De temps en temps, une muraille se fendait, un comptoir de magasin éclatait en deux bruyamment. Mais le bois neuf est sujet à ces accidents, et personne n'y attachait d'importance. Cependant, aux approches du printemps, — un printemps subit, violent, si riche de sèves qu'on en sentait sous terre comme un bruissement de

sources, — le sol commença à s'agiter, soulevé par des forces invisibles et actives. Dans chaque maison, les meubles, les parois des murs se gonflèrent, et l'on vit sur les planchers de longues boursouflures comme au passage d'âne taupe. Ni portes, ni fenêtres, rien ne marchait plus. — «C'est l'humidité, disaient les habitants. Avec la chaleur, cela passera.»

Tout à coup, au lendemain d'un grand orage venu de la mer qui apportait l'été dans ses éclairs brûlants — et sa pluie tiède, la ville en se réveillant eut un cri de stupeur. Les toits rouges des monuments publics, les clochers des églises, le plancher des maisons et jusqu'au bois des lits, tout était saupoudré d'une teinte verte, mince comme une moisissure, légère comme une dentelle. De près, c'était une quantité de bougeons microscopiques, où l'enroulement des feuilles se voyait déjà. Cette bizarrerie des pluies amusa sans inquiéter ; mais, avant le soir, des bouquets de verdure s'épanouissaient partout sur les meubles, sur les murailles. Les branches poussaient à vue d'œil ; légèrement retenues dans la main, on les sentait grandir et se débattre comme des ailes. Le jour suivant, tous les appartements avaient l'air de serres. Des lianes suivaient les rampes d'escalier. Dans les rues étroites, des branches se joignaient d'un toit à l'autre, mettant au-dessus de la ville bruyante l'ombre des avenues forestières. Cela devenait inquiétant. Pendant que les savants réunis délibéraient sur ce cas de végétation extraordinaire, la foule se pressait dehors pour voir les différents aspects du miracle. Les cris de surprise, la rumeur étonnée de tout ce peuple inactif donnaient de la solennité à cet étrange événement. Soudain quelqu'un cria : «Regardez donc la forêt !» et l'on s'aperçut avec terreur que, depuis deux jours, le demi-cercle verdoyant s'était beaucoup rapproché. La forêt avait l'air de descendre vers la ville. Toute une grand-garde de ronces, de lianes s'allongeait jusqu'aux premières maisons des faubourgs.

Alors Wood'stown commença à comprendre et à avoir peur. Evidemment la forêt venait reconquérir sa place au bord du fleuve ; et ses arbres, abattus, dispersés, transformés, se déprisonnaient pour aller au-devant d'elle. Comment résister à l'invasion ? Avec le feu, on risquait d'embraser la ville entière. Et que pouvaient les haches contre cette sève sans cesse renaissante, ces racines monstrueuses attaquant le sol en dessous, ces milliers de graines volantes qui germaient en se brisant et faisaient pousser un arbre partout où elles tombaient ?

Pourtant, tout le monde se mit bravement à l'œuvre avec des faux, des herses, des cognées ; et l'on fit un immense abattis de feuillages. Mais en vain. D'heure en heure la confusion des forêts vierges, où l'entrelacement des lianes joint entre elles des pousses gigantesques, envahissait les rues de Wood'stown. Déjà les insectes, les reptiles faisaient irruption. Il y avait des nids dans tous les coins, et de grands coups d'ailes, et des masses de petits becs jaseurs. En une nuit, les greniers de la ville furent épuisés par toutes les couvées écloses. Puis, comme une ironie au milieu de ce désastre, des papillons de toutes grandeurs, de toutes couleurs volaient sur les grappes fleuries, et les abeilles prévoyantes qui cherchent des abris sûrs, du creux de ces arbres si vite poussés installaient leurs rayons de miel comme une preuve de durée. Vaguement, dans la houle bruyante des feuillages, on entendait les coups sourds des cognées et des haches ; mais le quatrième jour tout travail fut reconnu impossible. L'herbe montait trop haute, trop épaisse. Des lianes grimpantes s'accrochaient aux bras des bûcherons, garrotaient leurs mouvements. D'ailleurs, les maisons étaient devenues inhabitables ; les meubles, chargés de feuilles, avaient perdu leurs formes. Les plafonds s'effondraient, percés par la lance des yuccas, la longue épine des acajoux ; et à la place des toitures s'étalait le dôme immense des catalpas. C'est fini. Il fallait fuir.

A travers le réseau de plantes et de branches qui se resserraient de plus en plus, les gens de Wood'stown épouvantés se précipitèrent vers le fleuve, emportant le plus qu'ils pouvaient de richesses, d'objets précieux. Mais que de peine pour gagner le bord de l'eau ! Il n'y avait plus de quais. Rien que des roseaux gigantesques. Les chantiers maritimes, où s'abritaient les bois de construction, avaient fait place à des forêts de sapins ; et dans le port tout en fleurs, les navires neufs semblaient des îlots de verdure. Heureusement qu'il se trouvait là quelques frégates blindées sur lesquelles la foule se réfugia et d'où elle put voir la vieille forêt joindre victorieusement la forêt nouvelle. Peu à peu les arbres confondirent leurs cimes, et sous le ciel bleu plein de soleil, l'énorme masse

de feuillage s'étendit du bord du fleuve à l'horizon lointain. Plus trace de ville, ni de toits, ni de murs. De temps en temps un bruit sourd d'éroulement, dernier écho de la ruine, ou le coup de hache d'un bûcheron enragé, retentissait sous la profondeur du feuillage. Plus rien que le silence vibrant, bruissant, bourdonnant, des nuées de papillons blancs tournoyant sur la rivière déserte, et là-bas, vers la haute mer, un navire qui s'enfuyait, trois grands arbres verts dressés au milieu de ses voiles, emportant les derniers émigrés de ce qui fut Wood'stown...»

Alphonse Daudet, *Wood'stown*, nouvelle publiée en 1873

COMPREHENSION DU TEXTE :

- 1) Relève les différents moyens utilisés par les habitants pour lutter contre l'avancée de la forêt.
- 2) Qu'emportent les gens en s'enfuyant ?
- 3) Où les habitants se réfugient-ils ?
- 4) Quelle leçon peut-on tirer de ce récit ?

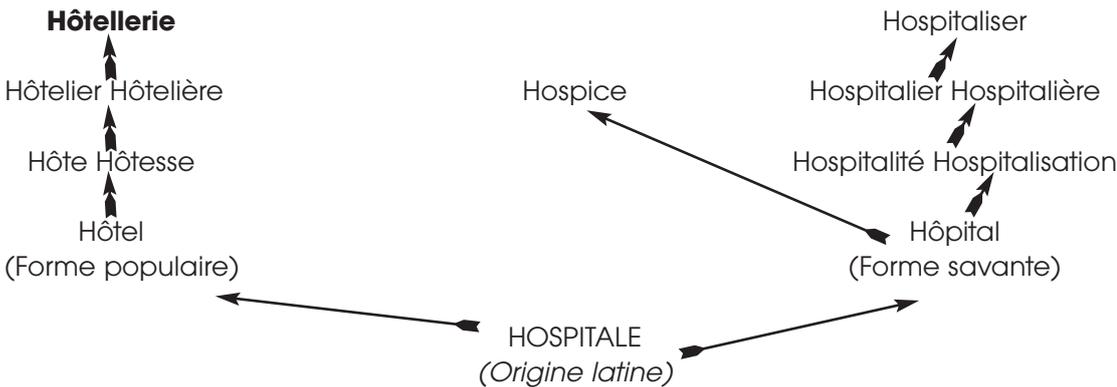
VOCABULAIRE :

a) Cherche la définition des mots suivants :

Bourgeon ; boursoufflure ; confusion ; concession ; dock ; embouchure ; faubourgs ; s'émousser ; solennité ;

b) Famille de mots ; mot générique ;

FAMILLE DE MOTS



GRAMMAIRE :

Reconnaître le verbe dans la phrase repérer son sujet

ORTHOGRAPHE :

Évitons les confusions

Les terminaisons «ant» et «ent» ; (prudent ; mangeant ; ils chantent)

Exercices à trous

Les verbes à l'impératif.

RECHERCHES ET ENQUETE :

La flore de notre pays
(Synthèse collective)

EXPRESSION ECRITE :

Rédaction du rapport
(Apprendre à donner des explications)



(In plaquette Conseil Régional)

POESIE :

CREPUSCULE

Florette Morand

Le soleil saigne sur l'Anse
Où des goélettes lasses
Se consolent de l'Ailleurs.
Tout en rond les canots dansent
Sur les dalles de la mer.
La clarinette du vent
Les éclabousse de feu.
Et si je jette l'Instant
Dans les geôles de mes yeux,
C'est pour offrir en partage
Toutes les clameurs sauvages
Jaillissant du paysage.

EXPLOITATION DE LA POESIE

- a) Métaphores et images
- b) Initiation à la création poétique

COMPRENDRE LES HANDICAPS

LE LIMIE MO TOUT GRAN MOUN SE TI MANMAY

LA REVELATION

Ses derniers doutes lui furent enlevés quelques jours plus tard. Sa mère avait dû monter vers la ville ; ils partirent ensemble, lui, accroché à sa main. En route, ils rencontrèrent une amie et son petit garçon. Aussitôt, Marie-Louise de s'extasier : « Mon Dieu ! Qu'il a grandi ! Quel âge a-t-il donc ?

- Six ans. Il va à l'école depuis octobre. Il sait déjà lire...

- Chut !...»

Trop tard : les mots avaient été prononcés.

Quand ils furent revenus, de nouveau, il partit à l'assaut de sa mère :

« Qu'est-ce que c'est l'école ?

- Un endroit où l'on apprend toutes sortes de choses.

- Quoi par exemple ?

- A travailler, à coudre...

La voix de Marie-Louise tremblait.

« A casser du bois ?

- Oui, sans doute, à casser du bois.

- Et pourquoi je n'y vais pas ?

- Plus tard... tu iras plus tard.

- J'ai neuf ans, et le petit garçon en avait six. Lui y va déjà. Alors je pourrais bien y aller aussi !

Pourquoi ne m'y envoyez-vous pas ?»

Cette fois, elle eut une crise de larmes sans retenue. Longtemps, il l'entendit haleter, suffoquer sur sa chaise.

« Pourquoi, maman ? Dis maman, pourquoi ?

- Laisse-moi, mon petit... Laisse-moi !

- Non. Dis-moi pourquoi tu ne m'envoies pas à l'école, comme les autres.

- Parce que... parce que...

- Parce que quoi ?

- Parce que tu es aveugle !»

Elle n'en pouvait plus de retenir ce mot qui l'étouffait depuis neuf ans. Neuf siècles. Ce mot interdit dans la maison. Elle avait fini par le lâcher. A présent, elle s'en trouvait soulagée, comme un malfaiteur par l'aveu de son crime.

Quand elle eut retrouvé son souffle, vinrent d'autres explications. Elle dut lui faire toucher du doigt ses yeux morts à lui et ses yeux vivants à elle. Là, résidait son malheur. Son infirmité. Jusqu'alors, il ne s'était jamais bien soucié de l'usage que pouvait offrir ces deux billes flasques, sous son front. On lui avait répondu naguère : « ça ne sert à rien. C'est comme les cheveux ». Ou encore : « ils servent à dormir et à pleurer ». Cela lui avait suffi ; il ne s'en était plus inquiété. Pendant neuf ans, on avait banni de la famille les termes qui peuvent avoir un rapport avec la vision : voir, regarder, montrer, lire, journal, lunettes, photo... On ne disait pas : « j'ai vu untel aujourd'hui. Il viendra nous voir ». Mais : « j'ai rencontré un tel aujourd'hui. Il viendra nous rendre visite ». On ne disait pas : « Montre moi tes mains » Pendant neuf ans, son père et sa mère avaient fait semblant d'être aveugles comme lui, pour qu'il ne se doutât de rien.

« Maman, demanda-t-il, quand tu dors, est-ce que tu continues de voir ?

- Heu... non. Quand je dors, je ferme les yeux. Alors je ne vois plus rien.

- Donc, quand je dors, moi, je suis pareil à toi... à tout le monde ?

- Oui ! Tous ceux qui dorment ferment les yeux et sont aveugles le temps de leur sommeil.

- Couche -moi, maman, s'il-te plaît. Je veux aller dormir.»



COMPREHENSION DU TEXTE :

- 1) Jusqu'à l'incident rapporté dans le texte, l'enfant était-il conscient de son handicap ?
- 2) Relève les mots qui ne devaient pas être prononcés.
- 3) Quel est le mot qui «étouffait la mère de puis neuf ans ?
- 4) Pourquoi ajoute-t-on l'exclamation «Neuf siècles» ?

VOCABULAIRE :

a) *Cherche la définition des mots suivants :*

Doute ; s'extasier ; haleter ; suffoquer ; vaciller ; flasque ; hagarde ;

b) La polysémie

GRAMMAIRE :

Le sens des mots

Sens propre, sens figuré

Tableau :

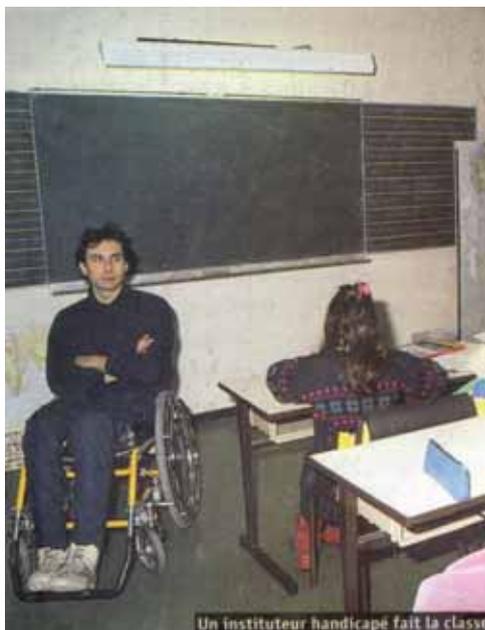
(A réaliser et à étudier)

Un verbe de chacun des groupes au futur de l'indicatif et au présent du conditionnel

ORTHOGRAPHE :

Accord du sujet et du verbe quand le sujet est avant le verbe

Exercices



RECHERCHES ET ENQUETE :

Les handicaps et leurs causes ; la place des handicapés dans la société ;
(Synthèse collective)

EXPRESSION ECRITE :

Rédaction du rapport

(La liaison entre les idées et entre les paragraphes)

POESIE :

L'ÂNE ET LE CHIEN

Jean de Lafontaine

Il se faut entr'aider ; c'est la loi de la nature.
L'âne un jour pourtant s'en moqua ;
Et ne sais comme il y manqua,
Car il est bonne créature.
Il allait par pays, accompagné du Chien,
Gravement, sans songer à rien,
Tous deux suivis d'un commun maître.
Ce maître s'endormit : l'âne se mit à paître.
Il était alors dans un pré
Dont l'herbe était fort à son gré. Point de chardons pourtant ; il s'en passa pour l'heure :
Il ne faut pas toujours être si délicat ;
Et faute de servir ce plat,
Rarement un festin demeure.
Notre baudet s'en sut enfin
Passer pour cette fois. Le Chien, mourant de faim,
Lui dit : «Cher compagnon, baisse-toi, je te prie ;
Je prendrai mon dîné dans le panier au pain.»
Point de réponse, mot : le Roussin d'Acadie
Craignit qu'en perdant un moment
Il ne perdit un coup de dent.
Il fit longtemps la sourde oreille. Enfin, il répondit : «Ami, je te conseille
D'attendre que ton maître ait fini son sommeil,
Car il te donnera, sans faute, à son réveil,
Ta portion accoutumée.
Il ne saurait tarder beaucoup.»
Sur ces entrefaites, un loup
Sort du bois, et s'en vient : autre bête affamée.
L'âne appelle aussitôt le Chien à son secours.
Le Chien ne bouge, et dit : «Ami, je te conseille
De fuir en attendant que ton maître s'éveille ;
Il ne saurait tarder ; détale vite et cours.
Que si ce loup t'atteint, casse-lui la mâchoire.
On t'a ferré de neuf ; et, si tu me veux croire,
Tu l'étendras tout plat.» Pendant ce beau discours,
Seigneur loup étrangla le baudet sans remède.
Je conclus qu'il faut qu'on s'entraide.

COMBATTRE LES SUPERSTITIONS

*SE TCHE SOTE SEPAN
KI FE MANGOUS PRAN PITI-Y*



Consultation d'un guérisseur

LE JUGE IMPRUDENT

La nouvelle de l'arrestation de Nicolas surprit tous ses voisins. Qui l'eût dit, qui l'eût cru ! Non, personne n'aurait jamais pu penser que Nicolas aurait été capable de commettre un crime.

Un homme si doux, si paisible, un peu vif pourtant, mais sans un grain de méchanceté. Et, dans son quartier, ses voisins n'en reviennent pas, on se perd en conjectures. Pourquoi, diable, Nicolas a-t-il frappé le juge de paix ? Vengeance ? Non, puisque c'est la première fois que Nicolas se trouva en présence du juge, et que celui-ci se montra correct, parfait, bienveillant à son égard. Folie ? Jamais Nicolas n'avait, par des attitudes excentriques, inquiété son entourage, jamais même il ne s'était « cuité ».

Cependant Nicolas assena à M. le jugé de paix un si violent coup de son bâton « bois d'Inde » en pleine figure, que la victime passa brusquement de vie à trépas.

Nicolas qui n'avait jamais eu la moindre contestation avec un voisin, Nicolas qui n'avait jamais eu affaire même avec un garde champêtre, Nicolas qui n'avait jamais marché sur une fourmi, se trouve maintenant en prison en attendant la session des assises.

« Enfin, non ! Concluait la vieille Médouze en m'apprenant l'affaire, nou pas jenmen sav la pié ka mennen tête (nous ne savons jamais où les pieds conduisent la tête). »

Nicolas n'a jamais eu besoin de s'adresser à qui que ce soit. Son lopin de terre lui donne suffisamment de légumes même pour en revendre. Il fait un peu d'élevage et de temps en temps, il peut se procurer une rondelette somme d'argent par la vente d'un mouton ou d'un porc. Comme il n'a ni femme, ni enfants, il arrive à joindre les deux bouts.

Pour augmenter ses revenus, il fit l'acquisition d'une vache une superbe vache noire, petite tête, queue noire, queue fine, poil fin, pis volumineux, donnant facilement six litres de lait par jour. Avant de conclure l'affaire il s'en était assuré. Or, quelques jours après, c'est à peine s'il put en tirer un litre et demi.

Pourtant la vache était bien nourrie ; son petit solidement attaché loin d'elle toute la nuit. Ce n'est pas naturel, quelqu'un devait traire la vache avant lui ; il lui tendit un piège, peine perdue. Alors, il alla trouver la vieille Rosine qui fait des « séances », Rosine, la voyante extra-lucide.

« N'entendez-vous pas un bourdonnement autour de vous quand vous tirez votre lait ? »

— Si, répondit Nicolas.

— C'est une grosse mouche et c'est elle qui vole le lait.

— Une mouche ?...

— Un de vos voisins, un « gagé » (qui a conclu un pacte avec le diable).

— Que faut-il faire ?

— Appelez-le devant le juge de paix sous le nom de M. Voum, s'il ne vient pas, revenez me voir et je le « dégagerai » pour vous.»

Notre brave Nicolas, ayant expédié une lettre de conciliation à l'adresse de M. Voum, se rendit au

cabinet du juge et tous deux attendirent en vain M. Voum jusqu'à midi.

«Monsieur le juge, si je surprends mon voleur en train de tirer le lait de ma vache, que puis-je faire ?

— Ce que vous voudrez !

— Puis-je l'écraser ?

— Sans doute, écrabouillez-le, tuez-le à la première rencontre, tant pis pour lui !» répondit le juge conciliant. Et tous deux quittèrent le prétoire. Arrivés dans la rue, notre Nicolas salue le juge avant d'enfourcher son mulet, mais au même instant une grosse mouche bourdonnante vient se poser juste sur le nez de M. le juge.

«Mi li !» (Le voici) rugit Nicolas et vivement, de toute sa force, il assène un coup de son bâton «bois d'Inde» à la mouche...

André Tomarel. *Les mille et un contes antillais.*

COMPREHENSION DU TEXTE :

- 1) Nicolas voulait-il vraiment tuer le juge ?
- 2) Comment comprends-tu le titre du texte ?
- 3) explique les expressions «joindre les deux bouts», «se perdre en conjectures».

VOCABULAIRE :

a) *Cherche la définition des mots suivants :*

Excentrique ; asséner ; assises ; volumineux ; extralucide ; conciliation ;

b) Champ lexical de la justice

GRAMMAIRE :

Le complément d'objet direct et le complément d'objet indirect

Tableau :

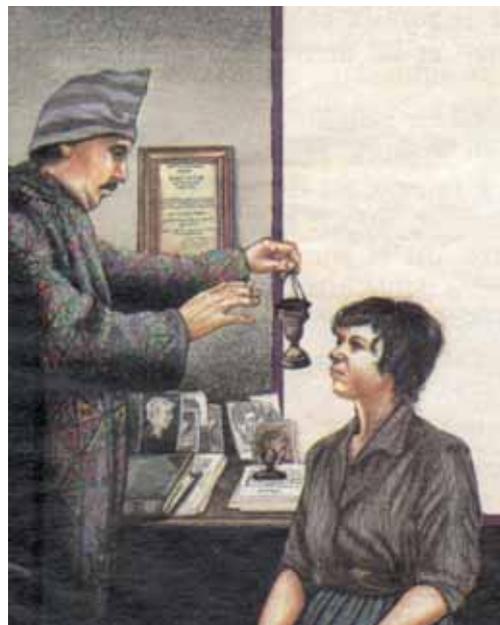
(A réaliser et à étudier)

Les verbes COMPRENDRE et PARTIR au plus-que-parfait de l'indicatif

ORTHOGRAPHE :

Accord du sujet et du verbe quand le sujet est placé après le verbe

Exercices



(Historia N°660 Décembre 2001)

DICTEE :

Superstitions d'hier

En ce temps-là, on nous parlait souvent de sorciers qui, la nuit, laissaient leur peau derrière la porte de leur chambre pour aller terroriser les gens sous forme de chien sauvage ou de monstre horrible. On disait aussi qu'un passant attardé pouvait voir sa route barrée par un mystérieux cercueil. Mais si ce piéton était assez courageux pour faire une «torche» d'herbes et pour s'asseoir sur le cercueil jusqu'au lever du jour, alors, le sorcier était démasqué. En ce temps-là, on croyait à n'importe quoi et les petits malins de quimboiseurs vivaient déjà de la crédulité des gens.

D'après un texte de Marcel André.

RECHERCHES ET ENQUETES :

Les superstitions dans notre culture
(Synthèse collective)

EXPRESSION ECRITE :

Rédaction du rapport
(Donner des exemples, illustrer son propos)

ACTIVITE ARTISTIQUE :

Mise en scène du texte «Le juge imprudent»



ADALBERT ET LE CERCUEIL

Il était reparti, «déboulé» (dessoûlé) pour de bon. Jurant comme cent diables contre Dame Nature, avec ses vieux sentiers, ses piquants, ses orties, et tous ses maléfices. Et ces méchantes pierres avec leurs dents pointues !

- «Pren gad' zoteil mwen ; i lè pou mwen rivé» (attention, s'il vous plaît, à mes pauvres orteils ; il est temps que j'arrive).

Il n'avait pas fini de lancer sa menace qu'il pâlit en voyant en travers de sa route un obstacle insolite, mais vraiment insolite. Il se frotta les yeux, les ferma, les rouvrit, recula pour mieux voir à la clarté lunaire. C'était bien cela, aussi invraisemblable que la chose pût être.

Un grand cercueil tout noir lui barrait le passage. Ce n'est pas parce que Adalbert avait bu ; qu'il allait titubant, en marge d'équilibre, «boulé» comme un cochon, qu'il voyait devant lui, en travers du chemin, un grand cercueil tout noir lui barrant le passage.

Un cercueil, Dieu du Ciel ! O Jésus mon Seigneur !

- «An cercueil ! Moin boulé ? »

(Un cercueil ! Suis-je saoul ?)

D'abord glacé de peur, le macho batjoleur (matamore) se signa en lançant un grand «Bon die, sen-yè», se mettant vite en règle avec le tout puissant.

Du haut de son palais, parmi les nuages blancs, à côté de ses saints disant leurs chapelets, Dieu pouvait rigoler face à ce mécréant qui jurait quand sa femme adressait des prières à lui ou à ses saints, à Jésus ou Marie.

Jamais il ne mettait les pieds dans son église ou dans l'un de ses temples, ce suppôt de Satan. Quant à payer la dîme ou le denier du culte !

Aujourd'hui l'infidèle était dans le besoin et s'adressait à lui sans passer par un saint. Comme ça directement. Oubliant tout respect de la voie hiérarchique. Pas question de porter secours au mécréant ! Rirait bien, les amis, qui rirait le dernier.

Fort de s'être signé, Adalbert grand pied plat bondit sur le côté pour doubler sur la droite cet obstacle effrayant.

Le cercueil, lui aussi, avait bondi à droite pour aller s'appuyer contre les barbelés qui hérissaient le poil comme un chat enragé. Accroché dans les ronces qui déchiraient son ventre, Adalbert bascula et faillit se casser le cou sur le cercueil.

- "Tonnè di sò. Bon dié Sin-yè"

(Mille sabords de tonnerre ! Seigneur Dieu tout puissant).

Il plongea sur la gauche et heurta violemment le Malicieux obstacle. Il allait détalé dans le sens opposé. Trop tard, l'autre était là, en travers du sentier, devinant ses pensées, coupant court à l'idée de rebrousser chemin. Adalbert eut l'idée de crier au secours. La savane était vide et la route déserte. Seuls des démons volaient, en prenant l'apparence de grosses chauves-souris emportant sous leurs ailes des bombes de terreur ; ou rampaient sur le sol comme de gros rats noirs ou d'énormes crapauds. Une frayeur sinistre habitait la campagne qui ne laissait sortir que des bruits inquiétants. Le soir, dans la savane, quand les démons s'en mêlent, cent mille bruits vous cernent et vous perdez l'esprit.

Dieu, dans les cieux se tait ; et les saints et les anges expédient aux élus, et à leurs seuls élus, leurs gros paquets de grâces, ou d'épreuves souvent.

Adalbert était seul ; seul entre ciel et terre. Seul sur le sentier sombre et devant le cercueil. Qui donc pourrait l'entendre, qui viendrait le sauver ?

Il pourrait attraper un solide gourdin et cogner méchamment dans le bois du cercueil. Mais si un mort sortait du cercueil en courroux et se mettait en tête de vouloir l'étrangler ? Ou bien de le presser contre sa chair pourrie ? Contre ses os pointus ! Sa puante charogne !

Trop risqué, mes amis, pour un corps fatigué. Il essaya encore de tromper l'ennemi, mais comprit que c'était tout à fait inutile.

Il s'assit sur le sol et se mit à prier. Il s'aperçut alors qu'il avait oublié tout ce que, dans le temps, on lui avait appris.

Marcel ANDRE. *Grands sorciers des Antilles d'autrefois.*

COMPREHENSION DU TEXTE :

- 1) Quelles explications pourrait-on donner aux visions d'Adalbert ?
- 2) Pourquoi jure-t-il contre « Dame nature » ?
- 3) Quelle apparence les démons prennent-ils ?
- 4) Relève les phrases qui montrent le rapport d'Adalbert à la religion.

VOCABULAIRE :

a) *Cherche la définition des mots suivants :*

Insolite ; matamore ; suppôt ; dîme, denier ;

b) Le champ lexical de la peur

GRAMMAIRE :

Les compléments circonstanciels

Les verbes personnels et non personnels

ORTHOGRAPHE :

Accord avec le verbe quand il y a plusieurs sujets

Exercices.



(Sorcières ; in «Historia» N°660, décembre 2001)

DICTÉE :

Le chien des Baskerville

Lestrade poussa un cri de terreur et s'écroula la face contre terre. Je sautai sur mes pieds ; ma main étreignit mon revolver mais ne se leva pas. J'étais paralysé par la forme sauvage, monstrueuse, qui bondissait vers nous. C'était un chien, un chien énorme, noir comme du charbon, mais un chien comme jamais n'en avaient vu des yeux de mortel. Du feu s'échappait de sa gueule ouverte ; ses yeux jetaient de la braise ; son museau, ses pattes s'enveloppaient de traînées de flammes. Jamais aucun rêve délirant d'un cerveau dérangé ne créa vision plus sauvage, plus fantastique, plus infernale que cette bête qui dévalait du brouillard.

Source : C. Doyle, *Le chien des Baskerville*.

RECHERCHES ET ENQUETE :

La littérature fantastique
(Synthèse collective)

EXPRESSION ECRITE :

Complète le récit suivant. Imagine une situation dans laquelle tu connaîtras une grande frayeur.
«Ce soir-là, je revenais de la fête du Lamentin. Je m'étais laissé surprendre par la nuit et je devais rentrer chez moi à pieds. Il fallait que je traverse une bananeraie pour arriver à la maison. Peu rassuré, je m'y engageai...»

(Rechercher la précision et la diversité des mots)

POESIE :

MAN PE

Gilbert Gratiant

Man pè dyab,
Man pè zonbi,
Man pè mas,
Man pè nèg-gwo-siro,
Man pè raché dan,
Man pè lannuit,
Man pè moun mo,
Man pè soukougnan,
Man pè kabrit-voyé
Man pè chouval-twa-pat,
Man pè jangajé,
Man pè tyenbwa,
Man pè tonnè,
Man pè zéklè,
Man pè chouval,
Man pè chyen,
Man pè bèf,
Man pè volkan,
Man pè siklon,
Man pè late tranblé,
Man pè la fen di monn,
Man pè lanfè,
Man pè révolvè,
Man pè milpat,
Man pè sèpan,
Man pè eskowpyon,
Man pè matoutou falèz,

Sa kip è mwen?

An ti papiyon jon man sé lé karésé.

Poème extrait du recueil "Fab konpè zikak"



Illustration de David Kurth
(In Contes Créoles, édition Désormeaux)

LECTURE SUIVIE

Etude du conte

MONSIEUR POING DE FER

Il était une fois un homme qui s'appelait Monsieur Poing de Fer. Il possédait un jardin de patates. Il était immense, immense, deux fois plus grand que la ville de Fort-de-France.

Cet homme n'avait ni femme ni enfants et ne pouvait manger tout seul ses abondantes récoltes. Embarrassé, il colla une affiche sur sa case :

AUX AMATEURS JE DONNE GRATUITEMENT UNE CHARRETÉE DE PATATES ET UN BON COUP DE POING
Lapin était intéressé par les patates, mais il ne voulait pas recevoir le coup de poing. Il va trouver Tigre :

— Que tu es maigre ! lui dit-il. On dirait que tu n'as pas mangé depuis une année.

— La vie est chère, répond Tigre, je ne trouve rien à me mettre sous la dent.

— Viens passer quelques jours à la maison, lui propose Lapin. Je te donnerai à manger.

Puis il se rend chez Monsieur Poing de Fer et il lui demande de lui livrer une charretée de patates à domicile.

— Je viendrai chez toi demain matin à cinq heures pour te donner le coup de poing convenu, lui dit Monsieur Poing de Fer.

— D'accord ! répond Lapin malicieusement.

Le lendemain, Monsieur Poing de Fer frappe à la porte :

— To, to, to !

— Tigre, lève-toi pour prendre le café que l'on m'apporte, dit Lapin. Tigre ouvre la porte et reçoit le coup de poing en plein visage. Il tombe raide mort.

Monsieur Poing de Fer croit qu'il a tué Lapin et s'en va avec la bonne conscience du devoir accompli.

Madame Lapin fait cuire Tigre et la famille Lapin a ainsi de la viande pour accompagner les patates.

Lapin commanda d'autres charretées de patates et invita chez lui d'autres camarades qui connurent le même sort que Tigre.

En dernier lieu, il pria Macaque de venir chez lui.
Mais vous savez que les macaques ne dorment pas dans un lit.
Il leur faut un perchoir très haut placé. Macaque s'installa donc dans les combles.
Le lendemain matin, à cinq heures, Monsieur Poing de Fer frappe :
— To, to, to !
— Macaque, ouvre la porte pour prendre le café que l'on m'apporte, s'il te plaît, dit Lapin.
— Tu es plus près de la porte que moi, rétorque Macaque, tu peux le prendre toi-même.
Lapin ne s'attendait pas à une telle répartie. La peur l'envahit, il ne savait que faire.
— Je t'avais bien dit de ne pas amener Macaque ici, lui dit son épouse. Les macaques sont trop intelligents.
— To, to, to !
Monsieur Poing de Fer frappe avec insistance.
Lapin, blanc de peur, ouvre la porte.
Il reçoit un maître coup de poing et s'écroule, foudroyé.

*Tintim Bois sec
Didier Hatier Antilles*



NAISSANCE D'UN GUERRIER CARAÏBE

Il y a de cela bien longtemps vivait dans les Antilles, un peuple fier et guerrier appelé Caraïbe... L'histoire que nous allons te conter est celle d'un jeune Caraïbe qui accède au rang des guerriers. Ce matin là, tout le village était en fête, un événement important devait avoir lieu : plusieurs jeunes Caraïbes avaient l'âge d'aller à la guerre et ils devaient passer des épreuves pour accéder au rang des guerriers.

Depuis longtemps déjà, la préparation avait commencé ; tous les jeunes garçons du village avaient pris l'habitude de suivre leur père qui leur enseignait la nage, la pêche et surtout le tir à l'arc. L'un d'entre eux avait montré de grandes qualités d'habileté, d'endurance et de bravoure ; il était de petite taille, bien musclé il avait le teint cuivré, le front large et plat : on l'appelait «KALINAGO». A son cou, à ses oreilles et à son nez étaient accrochées des parures : arêtes de poissons, écailles de tortues, os d'oiseaux, souvenirs de ses premiers exploits de pêcheur et de chasseur.

Kalinago habitait avec son père, car chez les Caraïbes, les garçons de plus de douze ans vivaient avec leur père dans de petites cases appelées «mouïna» et comme toutes les petites filles du village, les soeurs de Kalinago, Cici et Kana, étaient avec leur mère dans une autre «mouïna» du village. Au centre se dressait une case beaucoup plus grande que les autres : c'était le grand carbet où les guerriers préparaient leurs repas et se livraient à divers travaux de poterie et de vannerie. Souvent, Kalinago le contemplait et se rappelait les paroles de son père : «Seuls les grands guerriers ont le droit d'entrer dans ce carbet ; un jour viendra où toi aussi, tu pourras participer à leurs activités».

La cérémonie devait commencer très tôt. Levé au petit jour, Kalinago alla se baigner à la rivière. Il sentait bien que ce jour n'était pas comme les autres et qu'il lui fallait se montrer fort et courageux pour devenir un guerrier. À son retour de la baignade, Kalinago, séché par le soleil s'approcha de Kalikatia, une jeune Caraïbe du village : «Je suis prêt !» lui dit-il d'un ton décidé. Elle l'invita alors à s'asseoir sur un petit banc sculpté pour le préparer à la cérémonie.

Avec beaucoup de soin, elle le peigna, puis munie d'un coui rempli de roucou détrempé dans de l'huile de carapate, lui barbouilla tout le corps de ce mélange ; enfin, à l'aide d'un pinceau qu'elle plongea dans un liquide noir, elle lui fit des tatouages sur le visage.

L'anxiété de Kalinago allait croissant et c'est avec peine qu'il avala la cassave de manioc que lui avait préparée sa mère.

«Maintenant, lui dit son père, la première épreuve va commencer. Tu devras capturer un grand oiseau des mornes puis tu le domestiqueras : cet oiseau c'est le «malfini» ; mais auparavant tu devras choisir tes armes.»

Ils se dirigèrent alors vers la mouïna du père et quelques instants plus tard, ils ressortirent avec un arc, trois flèches dont la pointe était entourée d'une boule de coton et d'une sagaie taillée dans du bois de courbaril. Ainsi armé, Kalinago se présenta devant toute l'assemblée puis se dirigea vers la forêt.

Il marcha longtemps, longtemps avant d'atteindre les mornes sauvages où vivaient les malfini. Péniblement, il se fraya un chemin à travers les lianes, les fougères géantes et disparut derrière les grands acomats, les balatas, les mombins et les lataniers, et soudain, il se trouva au pied d'une cascade dont le chant continu se mêlait aux cris des agoutis, des manicous et à la voix rauque des perroquets. Le soleil était déjà assez haut dans le ciel quand Kalinago se posta au pied d'un gommier, l'arc et la flèche à la main. Il avait déjà longtemps attendu quand, tout à coup, dans le feuillage, il entendit un bruit ; il leva la tête, ajusta sa flèche, glissa sans bruit sous la branche où était un énorme Malfini.

Kalinago savait que sa seule chance de le capturer était de l'atteindre du premier coup, car au moindre bruit, l'oiseau s'envolerait. Les muscles de son cou se raidirent ; de toutes ses forces, il décocha une flèche qui alla heurter la tête du malfini. L'oiseau tomba aux pieds de Kalinago. Il fallait maintenant penser à l'appivoiser et ce ne serait pas sans peine. Kalinago commença par construire une cage à l'aide de lianes qu'il tressa comme lui avait appris son père ; ensuite, pour nourrir l'oiseau de proie qu'il venait de capturer, il se mit à la recherche de petits oiseaux. Quant à lui, il se nourrissait de fruits de la forêt : icaques, sapotilles, papayes. Il connut dans les hauteurs des moments difficiles ; cependant, il parvint au bout de quelques jours à appivoiser le malfini. Le jour, il libérait le grand oiseau qui le soir regagnait sa cage. Kalinago avait appris à aimer son seul compagnon de la forêt.

Au bout de quelques jours, Kalinago s'en retourna au village, le malfini sur l'épaule. Il s'avança vers toute la tribu en fête qui l'attendait. Il tendit le malfini à son père qui le prit par les pattes et l'assomma sur la tête de son fils : Kalinago ne broncha pas. Ainsi, il venait de montrer qu'il réunissait à la force du corps, l'énergie du caractère. Kalikatia s'approcha, éventra l'oiseau et en offrit le coeur à Kalinago qui le mangea.

«Kalinago, tu es désormais aussi libre que l'oiseau des mornes dont tu viens de manger le coeur» lui dit son père.

La mère de Kalinago arriva alors, munie de dents d'agoutis et de feuilles de cactus, lui lacéra le corps ; le père badigeonna les plaies avec de la sauce de piment. Kalinago supporta épreuve sans dire mot. Même la bastonnade que lui infligea ensuite son père n'ébranla pas sa vaillance. Un grand silence régnait dans le village ; femmes, guerriers et enfants regardaient, immobiles. Le père avait installé un hamac près de sa «mouina» pour que Kalinago y restât pendant trois jours sans manger et sans boire. Il ne devait pas bouger car, selon une croyance caraïbe, il resterait les jambes pliées tout le restant de ses jours. Là encore, Kalinago sut montrer son endurance. Au matin du troisième jour, il fut réveillé au son d'une conque de lambi.

Devant toute la tribu réunie, un groupe de guerriers le fit descendre de son hamac et son père lui passa autour du cou l'emblème des guerriers, une large plaque de métal suspendue à un fil de coton : «le caracoli».

Ainsi était né un nouveau guerrier.

*Kalinago : Naissance d'un guerrier Caraïbe.
Editions caribéennes.*



CETOUT ET MISERINE

C'est le carême. En cette saison la plus sèche de l'année, le soleil se lève tôt. Il inonde déjà de ses rayons les alentours, mettant à nu les mornes, les champs de canne à sucre et au loin la mer. Sur l'habitation «Richeplaine» encore endormie, le jeune esclave Cétout est déjà réveillé et a quitté sa case. Du lieu où il se trouve, il découvre toute l'habitation : les cases à nègres toutes semblables, alignées, construites en bois, recouvertes de paille. Autour d'elles, des jardinets ; non loin les parcs à bestiaux où les boeufs, les moutons et les cabris s'agitent.

Sur un morne, la maison du maître surplombe la plantation : vaste et ventilée elle est construite en bois colonial et entourée d'une large véranda. L'habitation «Richeplaine» appartient à un blanc créole d'une quarantaine d'années, qui répond au nom de Duval. On dit que ses ancêtres avaient fait fortune sur ces mêmes terres dans la culture du coton, du tabac et du café. Lui, il s'est reconverti dans la culture de la canne à sucre, la production de tafia et de vinaigre.

De la maison du maître, Cétout peut souvent contempler au centre de l'habitation les moulins à broyer la canne. Ce sont des tours cylindriques en pierre taillée, dont les ailes immenses tournent en faisant un vacarme assourdissant. Non loin de là, se trouve la sucrerie d'où émane une odeur de sirop qui se mêle à celle du vinaigre provenant de la vinaigrerie. Plus loin les entrepôts où s'accumulent des tonneaux de sucre et de tafia qui seront embarqués sur les bateaux.

Et voilà le commandeur qui quitte sa maison. Il est tout de blanc vêtu et coiffé d'un chapeau de paille. Comme toujours, il a le fouet à la main. Sur l'habitation, les esclaves l'appellent «L'engagé». Tout à coup le buccin retentit. Comme par enchantement l'habitation s'anime. Les premiers esclaves qui sortent de leur case sont Ti-jean le tonnelier et Miserine qui s'occupe de l'alimentation des esclaves : elle fait cuire l'igname et sécher les bananes. Cétout se dépêche, car maintenant tous les esclaves ont quitté leur case et se dirigent, certains vers les champs de canne, d'autres à la sucrerie et aux moulins, toujours sous la garde du commandeur. Cétout est chargé de ravitailler l'habitation en eau.

Avec la sécheresse le niveau des puits a beaucoup baissé. Il devra donc aller jusqu'à la source de «Fonds-Brûlé».

Muni de ses deux calebasses, Cétout' se dirige vers la source.

Sitôt arrivé, il écarte les hautes herbes et se désaltère. L'eau est fraîche et limpide : il aimerait tant rester dans ce coin ombragé où poussent des choux caraïbes, du cresson, des fougères et de la menthe ; mais il sait qu'il doit travailler à la maison du maître et que le commandeur a bon oeil.

Une fois ses deux calebasses remplies, Cétout traverse une caféière abandonnée pour s'engager ensuite d'un pas vif et sûr dans un sentier bordé de goyaviers et de poiriers créoles, évitant de jeter une goutte de cette eau si précieuse en cette saison.

Fatigué, essoufflé, il arrive aux champs où le travail a déjà commencé sous l'oeil vigilant du commandeur. Certains hommes ont quitté leur casaque. Le torse nu luisant de sueur, ils coupent sans arrêt les cannes à l'aide d'un coutelas, tandis que les femmes vêtues elles aussi d'une casaque et d'une jupe en toile forte, les attachent par paquets. D'autres esclaves chargent ces paquets dans des cabrouets tirés chacun par deux boeufs que l'on conduit ensuite vers les moulins à broyer.

En cet endroit, la chaleur est de plus en plus étouffante. La peau des hommes brûle sous le soleil. Cétout, une calebasse à la main, un coui de l'autre, passe auprès de chaque esclave, lui verse de l'eau dans le coui qu'il vide d'un trait. Mais le fouet cinglant claque, leur rappelant qu'ils ne doivent pas s'arrêter de travailler trop longtemps.

Le ravitaillement en eau est terminé, Cétout' s'empresse de rejoindre la maison du maître. Là, en compagnie d'autres esclaves, il devra aider au ménage et au jardinage. Le travail se poursuit ainsi toute la matinée sur l'habitation.

Le soleil est au plus haut de sa course quand Miserine apparaît

chargée de provisions : ignames, poisson salé, bananes séchées. Il est midi : c'est la pause, les esclaves mangent. Au son du buccin ils reprennent leur dur labeur jusqu'à la tombée de la nuit.

Alors, épuisés, les esclaves quittent les champs. Cétout', fatigué, regagne avec eux les cases. Tout-à-coup Cétout' voit un homme qui s'enfuit au loin à grandes enjambées. Au même instant, on entend les cris du commandeur qui venait d'apercevoir le fuyard. Aussitôt, toute l'habitation entre en effervescence : Ti-Jean le «Tonnelier» s'est échappé ! Sur toute l'habitation on le connaît pour son esprit de révolte et d'insoumission ; une grande inquiétude règne dans les cases à nègres.

Le maître donne l'ordre que l'on retrouve à tout prix Ti-Jean. En cette période de la coupe de canne, il ne peut pas se permettre de perdre un seul esclave, car ceux-ci coûtent de plus en plus

cher et seul Ti-Jean possède le secret de fabriquer les tonneaux solides et de bonne qualité. On cherche dans les champs de canne à sucre, les champs de pétun, de coton ainsi que dans les entrepôts. Le remue-ménage est si intense, que dans la maison du maître on ne ferme pas l'oeil de la nuit ; dans les cases-à-nègres, cependant les esclaves fatigués, malgré leur inquiétude, se laissent emporter par le sommeil. De son côté, Cétout' couché sur sa natte pense : «pourquoi Ti-Jean est-il allé rejoindre les nègres marrons ? Où vivent-ils ? Comment vivent-ils ?

Au petit jour, les esclaves allant au travail découvrent Ti-Jean attaché à un arbre. Il avait donc été repris et supplicié. Et quel supplice ! Le berlingot ! Ti-Jean avait été attaché à un gros «fromager» par un système d'anneaux qui le maintenaient à genoux, les bras en croix. Ses lèvres avaient été brûlées par le berlingot, morceau de fer chauffé au rouge ; puis on lui avait appliqué un bâillon de «mahot-piment». Ti-Jean bavait horriblement ce qui rendait la scène encore plus pénible. C'était intenable pour Cétout' qui voulut se précipiter et arracher le bâillon. Mais le commandeur, le fouet à la main, lui ordonne de presser le pas.

Sur toute la plantation : aux champs, à la sucrerie, à la maison du maître, on est triste parmi les esclaves. Cétout', lui, est tout à ses réflexions ; la tentative de fuite de Ti-Jean l'a fortement ébranlé : «Ti-Jean savait que s'il échouait il serait supplicié, or, il a tout de même essayé de s'en aller vivre dans les mornes. C'est qu'on doit mieux y vivre ? Peut-être y vit-on libre» ? Cétout' à son tour, a envie de s'évader pour découvrir la vie là-haut.

De plus, le bruit court que, sur d'autres habitations, les révoltes d'esclaves se répètent, favorisées par les attaques des «nègres marrons». Les événements se précipitent : un matin, on trouve un boeuf égorgé ; quelques jours plus tard un début d'incendie éclate à la sucrerie. L'atmosphère est tendue sur l'habitation «Richeplaine».

Une nuit Cétout' est brusquement réveillé par des cris. Il se précipite au dehors. Les champs de canne à sucre et la sucrerie brûlaient. Les «nègres marrons» attaquaient. Quelle panique ! Quelle confusion !

Cétout' et d'autres esclaves en profitent pour se mêler aux «nègres marrons» qu'ils aident à poursuivre l'attaque. Soudain, un grand nègre qui a pour costume un vieux treillis réduit à l'état de guenille, porte à ses lèvres une conque de «lambi», souffle de toutes ses forces. Un son grave couvre le tumulte. Le signal de la retraite est donné. Sans tarder, les esclaves libérés et les «nègres marrons» prennent la direction des mornes poursuivis par Duval et sa troupe.

Après avoir couru longtemps, harassés, les «nègres marrons» s'arrêtent. A peine ont-ils le temps de reprendre leur souffle qu'ils entendent les aboiements des chiens qui se rapprochent. Aussitôt, ils se remettent en route.

Ils marchent longtemps dans les bois à travers campêches, tamariniers, herbes coupantes, rabougris par la sécheresse. Au petit matin, ils arrivent au campement, fatigués. Cétout' et Misérine sont parmi eux.

A leur grande surprise ils découvrent les cases plus larges et plus hautes que celles de la plantation ; non loin des jardinets plantés en manioc, en bananes, en ignames, que les «nègres marrons» entretiennent chaque jour soigneusement. Ce n'est vraiment pas la même atmosphère qu'à la plantation ! Hommes et femmes sont très actifs : les uns s'occupent de l'entretien des cultures, les autres de l'approvisionnement du campement, d'autres encore de soigner les blessés. Ils ont tout prévu : un point d'eau est situé près du campement. Peu à peu, Cétout et Misérine s'intègrent à la vie dans les mornes. Un soir, ils participent à la veillée. Les «nègres marrons» se préparent pour une nouvelle attaque.

*CETOUT' ET MISERINE NEGRES MARRONS
(Révolte sur l'habitation «RichePlaine»)
Collection Calladium*



L'HOMME LEOPARD

Il était une fois un jeune homme qui avait résolu de devenir le meilleur chasseur de sa tribu. Il s'exerçait régulièrement à jeter le javalot et était habile à suivre la trace de n'importe quel gibier, mais la mauvaise chance le poursuivait. Presque chaque jour, il rentrait bredouille et, quand, par hasard, il ramenait quelque chose, il était quand même la risée des jeunes gens de son âge parce que leur chasse était toujours plus abondante.

Il plaisait à beaucoup de jeunes filles et plus d'une l'aurait volontiers épousé, mais qui aurait voulu donner sa fille à un homme aussi malchanceux ?

Déjà, il était en butte aux médisances de tout le monde. Il semblait au jeune homme que son destin était d'être toujours poursuivi par la malchance et de passer sa vie solitaire, mais sa grand-mère lui conseilla d'aller au village voisin consulter un sorcier célèbre.

«Je pense que ta malchance est le résultat de la malice des génies ou de la malveillance des esprits de la forêt. Quoi qu'il en soit, le puissant sorcier en comprendra la cause et t'aidera à sortir de là», lui dit-elle.

Le jeune homme entrevit donc un espoir, il ne voulait pas rester toute sa vie en butte à l'hostilité des forces de la nature. Il prit quelques cadeaux pour le sorcier et se rendit chez lui. Celui-ci le reçut aimablement et lui demanda ce qu'il désirait.

«Je voudrais devenir un chasseur renommé, capable de tuer tout le gibier possible, répondit le jeune homme.

— Ce que tu as de mieux à faire, c'est d'apprendre à relever les traces et à lancer le javalot, lui dit le sorcier.

— Tout cela, je sais le faire, dit le jeune homme, mais la malchance me poursuit. J'ai sans doute attiré sur moi la colère des esprits malins ou des génies malveillants de la forêt ; quoique je fasse, j'ai toujours le dernier rang parmi les jeunes gens de mon âge et je ne trouve même pas à prendre femme.

— Je connais un moyen, dit le sorcier, mais il présente de grands dangers. Il me faut savoir quel genre de gibier tu veux chasser et si ta résolution est ferme. Si tu montres la moindre hésitation ou la moindre crainte, je ne pourrai faire rien pour toi.

— Je veux être capable de chasser quelque gibier que ce soit, dit le jeune homme, et je veux aussi conquérir une fiancée. Je suis décidé à tout et rien ne me fera peur.

— Je connais beaucoup de guerriers intrépides et de chasseurs courageux, mais tous hésiteraient à accepter la proposition que je vais te faire, dit le sorcier.

— Pourquoi des guerriers intrépides et des chasseurs courageux ont-ils besoin de ton aide ? Mais, moi qui veux le devenir, je ne peux hésiter, répondit le jeune homme.

— Tous, déclara le sorcier, craignent une chose au moins eux-mêmes.

— Avoir peur de soi-même ? s'étonna le jeune homme ; le plus petit gibier ne me redoute pas, si grande est ma malchance, et je suis la risée de mes compagnons. Si je deviens un vaillant chasseur, je ne tournerai quand même pas mes armes contre moi-même. Comment aurais-je peur de moi-même ?

— Mes questions avaient pour but de te faire réfléchir sérieusement à ce que tu me demandes, mais je me rends compte que cela était inutile. Qu'il en soit fait selon ton désir. Je te ferai donc devenir le meilleur chasseur parmi les tiens. Si, alors même, tu n'as pas peur de toi-même, ton vœu sera rempli et tout te réussira. Mais si tu as peur de toi-même, je ne sais ce qui pourra te venir en aide. Car on peut se garantir contre tous les maux et toutes les puissances, mais contre soi-même, aucun pouvoir, aucune force ne peut protéger», dit le sorcier.

Il fit boire au jeune homme une infusion d'épices douées de grands pouvoirs. Il le fit dormir d'un sommeil pendant lequel son esprit voyait au-delà des choses ordinaires et lui faisait entendre des voix qui ne sont pas compréhensibles à un homme éveillé. (...)

Le jeune homme devient rapidement un chasseur réputé. En effet, après sa visite chez le sorcier, il se change en léopard quand il court après les animaux.

Mais un jour, il va à la rencontre de sa fiancée. Brusquement, là aussi, il se transforme en léopard et se lance à la poursuite de la jeune fille comme si elle était une proie. Heureusement, il réussit à redevenir homme avant qu'il ne soit trop tard. Affolé par ce qui s'est passé, il s'isole dans sa case. Quand, après quelques jours, il fut un peu mieux, sa première pensée fut pour le sorcier. Il comprenait maintenant ce que celui-ci avait voulu lui faire entendre, il savait ce que c'était que d'avoir peur de soi-même. Il s'y rendit dès qu'il se sentit capable de faire la route. Le vieux sorcier le reçut sur le seuil de sa case, un sourire indéfinissable sur les lèvres.

«Je sais déjà, mon fils, ce qui t'amène chez moi. Je savais, quand tu es venu pour la première fois, que tu connaîtrais» cette peur qui est le plus terrible des sentiments humains. Mais je t'ai bien dit qu'il n'y avait aucun recours. Je ne peux rien pour toi, dit-il.

- Il n'y a donc aucun moyen de me délivrer de cette malédiction qui m'a paru, au début, être une bénédiction, gémit le jeune homme.

- Ce moyen existe, mais il est encore plus coûteux que le premier, je ne sais pas si tu es prêt à en payer le prix.

- J'abandonnerai volontiers ma renommée de grand chasseur et je veux bien redevenir, comme jadis, la risée de tous, dit le jeune homme.

- Le prix que tu offres est bien peu de chose, dit le sorcier en souriant tristement, mais même ce prix si bas, tu ne peux le payer. Écoute ! Le renom qu'un homme a acquis, tu le sais très bien, qu'il soit bon ou mauvais, il ne peut y renoncer par sa simple volonté. Les moqueries ont cessé parce qu'on t'a cru un bon chasseur et c'est en tant que bon chasseur que l'on se souviendra de toi, même quand tu seras mort depuis longtemps.

— Quel est donc le prix qu'il me faut payer ? demanda le jeune homme.

— Ce n'est qu'au prix de ta vie que tu peux racheter la peur constante de faire du mal à ceux que tu aimes, dit le sorcier.

— Ma vie ! s'exclama le jeune homme.

— J'ai dit, rétorqua le sorcier.

— Eh bien, dit le jeune homme, je paierai ce prix. Je préfère mourir sur l'heure que craindre, ma vie durant, de faire du mal aux gens que j'aime.»

Le sorcier fit boire à nouveau au jeune homme une infusion d'épices douées de grands pouvoirs. Il le fit dormir d'un sommeil pendant lequel son esprit voyait au-delà des choses ordinaires et lui faisait entendre des voix qui ne sont pas compréhensibles à un homme éveillé. Et, cependant, il prononçait au-dessus de lui une conjuration et les noms secrets des esprits et des dieux.

Quand le jeune homme sortit de ce sommeil, le sorcier lui dit :

«Retourne dans ton village et reprends la vie que tu menais avant de devenir celui que tu as été jusqu'à présent. Tu ne seras plus un chasseur mais ce que tu as appris pendant cette période, tu ne l'oublieras plus jamais. Il te restera l'expérience et elle te procurera le renom d'un homme sage. Il faudra que tu vives comme un honnête homme ; c'est le prix que je t'ai demandé et que tu as accepté de payer.»

Le jeune homme retourna chez lui et n'ambitionna plus de devenir un grand chasseur. Le bruit se répandit qu'il était sage et les gens lui confièrent sans crainte leurs biens. Il se montra digne de leur confiance, devint propriétaire de grands troupeaux et obtint la fiancée qu'il désirait, qui s'était rétablie de sa peur et de ses blessures. Et s'il l'obtint, ce ne fut pas comme proie, mais comme récompense.

Histoires fantastiques. Conte d'Afrique centrale.

HO-I L'ARCHER

Conte chinois

Il y a de cela si longtemps, si longtemps que personne ne sait plus quand, vivait en Chine un chasseur renommé dans le pays tout entier pour son adresse et son audace. On l'appelait Ho-I l'Archer, car tirer de l'arc était son occupation favorite et prenait la majeure partie de son temps. Il chassait le menu gibier, oiseaux, lièvres, renards, aussi bien que les grosses bêtes. Il ne craignait ni les ours, ni les sangliers, ni même le buffle sauvage. Ho-I tirait de l'arc avec tant de précision qu'il ne doutait jamais d'avoir touché son but. Une fois sa flèche lancée, il cravachait son cheval et filait bride abattue à sa suite, car invariablement elle atteignait la proie visée.

Il n'avait pas son pareil dans la Chine tout entière. Seul, Finh-Minh, son élève, pouvait se mesurer avec lui. Et quand, de loin, les deux archers s'amusaient à tirer l'un sur l'autre, les pointes métalliques de leurs flèches se heurtaient dans l'air à mi-chemin, cliquetant et faisant jaillir une pluie d'étincelles. Seulement Finh-Minh n'était pas doué du talent de saisir au vol dans sa bouche les flèches d'un ennemi, pour les briser d'un coup de dents comme faisait Ho-I l'Archer.

Mais voici qu'un grand malheur s'abattit un jour sur la Chine. Dix soleils apparurent ensemble dans le ciel, dix soleils qui brillaient sans discontinuer nuit et jour. Dix soleils dont les rayons ardents brûlèrent l'herbe, séchèrent les arbres, flétrirent les fleurs, racornirent les plantes, firent tarir les sources, asséchèrent les 25 fleuves et les rivières.

Bêtes et gens périssaient de faim et de soif. Ho-I l'Archer voyait la misère, apportée au peuple par les dix soleils, s'étendre jour après jour et il cherchait comment s'en défendre et sauver les hommes.

Et il pensa que le meilleur moyen était de traiter les soleils comme des bêtes sauvages. Il prépara donc dix flèches ; il choisit son arc le plus solide, celui en bois d'ébène ; il le tendit et lança les dix flèches l'une après l'autre avec une rapidité telle qu'il semblait n'en avoir lâché qu'une et que l'air résonnait d'un sifflement ininterrompu.

Les flèches, dirigées en éventail, frappèrent chacune un soleil. Chacune, non, neuf d'entre elles seulement atteignirent leur but car le dixième soleil, épouvanté, avait eu le temps de se cacher derrière une colline couverte de bambous. Il fit brusquement sombre sur la terre, et froid. Ho-I l'Archer avait cru bien faire et voilà qu'il n'y avait plus ni lumière ni chaleur.

Les hommes et les bêtes dépérissaient de froid. Et les plantes ne pouvaient plus croître.

Désespéré de ce nouveau malheur, Ho-I réfléchissait et ne savait comment y remédier.

Au bout d'un certain temps, le dernier soleil, croyant que l'archer s'en était allé, se releva tout doucement et jeta un coup d'œil à travers les bambous. Quand il aperçut Ho-I, la frayeur le reprit et il replongea derrière les tiges. Mais Ho-I tout heureux de le revoir, se réjouit de n'avoir pas détruit tous les soleils. Il ramassa ses flèches, son arc, qui fut dorénavant surnommé «le vainqueur des soleils» et s'en alla rassuré.

Mais les vieux chinois assurent que depuis ce temps le soleil craint les archers et que c'est la raison pour laquelle il monte lentement à l'horizon, regarde s'il n'y a pas d'archer, traverse le ciel d'orient en occident, prudemment, et se cache de nouveau derrière la terre.

Voilà pourquoi il y a le jour, et puis la nuit, et encore le jour et encore la nuit, oui, voilà pourquoi disent les chinois !

N. Caputo. Contes des quatre vents.

LE JOUEUR DE FLUTE DE HAMELIN

Il était une fois, il y a bien longtemps, une ville d'Allemagne du nom de Hamelin. (...) Ses habitants avaient tout pour y vivre heureux et la joie et la paix régnaient dans la cité.

Un jour cependant, ou plutôt une nuit, une drôle de chose se produisit. Des rats, venus d'on ne sait où, envahirent la ville : il y en avait des centaines, des milliers, des millions peut-être. Et lorsqu'au matin les habitants de Hamelin se réveillèrent, ils durent se rendre à l'évidence : les rats s'étaient infiltrés partout (...) En peu de temps, toute la ville fut infestée.

Le bourgmestre rassembla les notables et ils envisagèrent les moyens de se débarrasser de cette terrible engeance. Ils firent venir des chats, qui se lancèrent à la poursuite des rongeurs. Ils disposèrent des pièges et des souricières. Ils semèrent de la mort-aux-rats et des grains empoisonnés. Peine perdue, rien n'y fit. Le fléau persistait, et les rats se multipliaient.

Un beau jour, un troubadour passa la porte de la ville. Il était maigre, tout de vert vêtu et il portait une besace en bandoulière. Il se présenta à l'hôtel de ville où il demanda à parler au bourgmestre. Celui-ci le regarda d'abord d'un air soupçonneux. Mais lorsque le jeune homme lui annonça qu'il pouvait, à lui seul, débarrasser la ville de tous les rats, il le considéra d'un tout autre oeil.

- Comment, vous pourriez faire cela ? Et tout seul ?

- Parfaitement. Mais pour ce travail, je veux recevoir mille écus d'or.

- Si vous réussissez, c'est un million qu'il faudra vous donner ! s'exclama le bourgmestre.

- Mille écus suffiront, dit l'étranger. Faites-les préparer. Je passerai les prendre dès que les rats auront quitté la ville. Et il redescendit l'escalier, sous les yeux du bourgmestre médusé.

Puis il se dirigea vers la grande place, sortit une petite flûte de bois noir de sa gibecière, la porta à ses lèvres et commença à jouer... Il en tirait tout en marchant une musique étrange, envoûtante et d'une grande tristesse. À peine avait-il émis quelques sons, que l'on vit arriver, de tous les coins et recoins de la ville, des centaines de rats qui se mirent à trotter derrière le joueur de flûte. (...)

Le joueur de flûte parcourut ainsi toute la ville. Il passa par toutes les rues, ruelles, impasses, en n'oubliant aucun passage. Enfin, lorsque tous les rats furent rassemblés en un cortège sans fin derrière lui, il prit le chemin de la rivière. Sur le rivage, il s'arrêta, mais il continua à jouer de son instrument, et les rats se précipitèrent dans l'eau. Ils se noyèrent tous jusqu'au dernier. Il n'y avait plus aucun rat dans la ville de Hamelin.

Alors le mystérieux musicien retourna à l'hôtel de ville pour recevoir ses pièces d'or. Mais là, un drôle d'accueil l'attendait.

- Comment ? Mille pièces d'or ! Pour une petite musique ? S'exclama le bourgmestre. Mais tu es fou, ma parole ! Je peux te donner tout au plus cent écus, et encore, estime-toi heureux !

- Ce n'est pas ce qui était convenu entre nous, dit le joueur de flûte d'une voix calme. Vous m'aviez promis mille écus...

- Eh bien, écoute, tu en auras cent. Et c'est bien assez... Maintenant, va-t'en !

- Puisque c'est ainsi, je ne veux rien, mais vous allez le regretter...

Il tourna les talons et quitta l'hôtel de ville. Une fois dans la rue, il prit sa flûte et commença à jouer un air joyeux.

Et cette fois, ce fut tous les enfants de la ville de Hamelin qui le suivirent par les rues et les ruelles. Les petits, les grands et les moins grands... Il en venait de toutes parts, qui se joignaient au cortège, et rien, ni personne ne put retenir un seul enfant.

Alors le joueur de flûte quitta la ville et tous les enfants le suivirent.

LIVRET N°2:
NIVEAU CINQUIEME





PELE, UN ROI QUE LE MONDE A ELU

Pour Pelé, l'année 1969 va se terminer le 19 novembre. Vers le milieu du mois d'octobre, la presse brésilienne s'est aperçue, en dressant des statistiques, que le total des buts qu'il a marqués depuis le début de sa carrière professionnelle approchait le nombre de mille. Quand on sait que l'Écossais Jimmy Mac Grory, du Celtic de Glasgow, a conquis en Grande-Bretagne une gloire éternelle pour avoir marqué 550 buts à une époque où les défenses étaient beaucoup moins hermétiques qu'aujourd'hui, on mesure la signification de l'événement.

L'opinion publique brésilienne s'enflamme... Le 22 octobre, à Curitiba, Pelé signe son 995^e but... Dès lors, une nuée de télé-reporters, radio-reporters, journalistes de la Presse écrite, photographes des agences internationales, se lancent à la chasse du «Gol Mil». Santos, mal classé dans le Championnat national qu'il néglige complètement, ne présente aucun intérêt à leurs yeux. Ce qui importe c'est d'être là à l'instant où Pelé atteindra les quatre chiffres fatidiques !

Le 1er novembre, à Rio, devant Flamengo, il élève son total à 996. Le 13 à Recife contre Santa-Cruz, deux buts portent le compte à 998. Le 14 à Paraíba à 999...

Est-ce à Bahia, au stade de la Fonte Nova où il dispute son prochain match qu'il va réaliser l'exploit historique ? Tous les Brésiliens ont l'oreille collée à leurs transistors. Au bord de la baie de Tous les Saints chantés par Jorge

Amado, tout est prêt pour fêter l'événement avec un faste à faire pâlir de jalousie les Cariocas qui comptaient bien en être les témoins. Une messe d'action de grâces a même été prévue dans le programme de réjouissances populaires.

Apparemment, Pelé met tout en œuvre pour répondre à l'attente de la population noire la plus dense des villes du Brésil. A quelques secondes du coup de sifflet final, il transperce la défense bahianaise, décoche dans sa foulée un tir puissant hors de portée du gardien. La balle s'écrase sur la transversale et rebondit sur le terrain. Il va la reprendre pour l'expédier dans la cage vide. Son coéquipier Jair Bala, plus prompt, est le premier sur la balle et signe le but de la victoire de Santos...

Les Cariocas peuvent remercier l'obscur remplaçant, puisque le prochain match inscrit au calendrier de Santos a pour théâtre Maracana où l'attend le 19 novembre l'équipe de Vasco de Gama. Au jour J, un véritable déluge s'abat sur Rio. Qu'importe ! Aux images que peuvent leur apporter

à domicile les chaînes de télévision mobilisées pour la circonstance, 80.000 Cariocas vont préférer le contact direct avec l'événement.

Dans le stade géant de Rio, tous les yeux bien sûr sont braqués sur le porteur du maillot numéro 10 de Santos. La course du ballon n'intéresse que dans la mesure où il y contribue. Pelé est suivi comme son ombre par René, le défenseur noir de Vasco de Gama, qui le domine d'une tête et intervient avec tant de vigueur et de détermination, qu'il le dépossède à tout coup du ballon.

Visiblement nerveux, Pelé tente de déjouer la surveillance de son impitoyable cerbère, mais les jambes tentaculaires de René sont toujours plus promptes. Il faut attendre une bonne demi-heure pour voir Pelé réussir une feinte qui décontenance provisoirement son adversaire et décocher un superbe tir lifté. Le gardien de Vasco, l'international argentin Andrada, dans une détente désespérée parvient à dévier en corner du bout des doigts la balle qui prenait le chemin de ses filets.

Quelques minutes plus tard, un second tir, cette fois en force, de Pelé, frappe la transversale. Puis alors que tout le stade s'est dressé au moment où il s'apprête à reprendre à bout portant un centre aérien, c'est la tête... de René qui surgit pour catapulte le ballon dans les filets. Un but qui fait le bonheur de Santos mais non point celui de la foule, dont les sifflets s'adressent au trouble-fête.

La tension nerveuse augmente encore dans l'arène où l'on consulte fiévreusement les chronomètres. Enfin, une passe lumineuse de Clodoaldo, un démarrage en flèche de Pelé entre René et Fernando... Les deux défenseurs de Vasco sont éliminés. Fernando fauche sans hésiter Pelé au milieu de la surface de réparation.

Quand Pelé, après s'être longuement concentré, parvient à transformer le penalty d'un tir à ras de terre précédé d'une feinte, c'est une fantastique explosion d'enthousiasme. Le terrain est envahi par des centaines de radio-reporters et de photographes qui, après avoir emprisonné Pelé dans la cage du but d'Andrada, le portent en triomphe. La foule exige un tour d'honneur qu'il effectue après avoir revêtu un maillot qui porte le numéro 1000. La partie reprendra une demi-heure plus tard. Sans lui, elle n'a plus le moindre intérêt. La foule déserte les gradins du stade.

Le lendemain, la presse brésilienne partagera équitablement la «une» entre le «Gol Mil» et l'alunissage des astronautes Conrad et Bean. Mais la moitié des pages intérieures des journaux sera consacrée à l'auteur de la plus formidable série de buts qu'un footballeur ait réalisée. Dans tous les pays l'opinion publique commente avec admiration l'incroyable prouesse.

Durant plusieurs semaines Pelé doit parcourir les stades du Brésil pour recevoir l'hommage des foules. Ballons en or massif, couronnes, médailles, lauriers, distinctions en tout genre, décernées par les autorités civiles et sportives, perpétueront le souvenir de cette mémorable soirée du 19 novembre 1969. A l'entrée du stade de Maracana, une plaque de marbre est déjà apposée. Pelé devra se rendre au Palais Alvorada de Brasilia où le Chef de l'Etat organise en son honneur une réception officielle.

François Thébaud. Pelé.

COMPREHENSION DU TEXTE :

- 1) Citez les moments qui montrent la montée de la tension au sein de la population brésilienne.
- 2) Pourquoi René est-il traité de «trouble-fête» ?
- 3) Relevez tous les noms propres et précisez ce qu'ils désignent.

VOCABULAIRE :

- a) Cherchez la définition des mots suivants :
Hermétique ; fatidique ; faste ; cerbère ; catapulte ;
- b) Les homophones

GRAMMAIRE :

Le complément d'agent
Les verbes en OIR (Savoir, vouloir, pouvoir)

ORTHOGRAPHE :

Évitons les confusions

Terminaisons «au» ou «eau» ;

Exercices à trous



RECHERCHES ET ENQUETE :

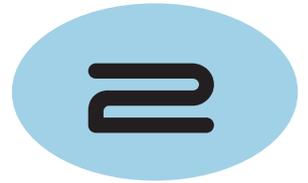
Sport, argent et dopage.

EXPRESSION ECRITE :

Imaginez une conversation entre deux amis. L'un a l'intention de se doper avant une course cycliste ; l'autre essaie de l'en dissuader.

EXPOSE :

«sport, argent et dopage»



AU COIN DE LA RUE

Un soir, ma mère m'annonça que dorénavant ce serait moi qui ferais les commissions. Elle m'emmena à la boutique du coin pour me montrer le chemin. J'étais fier ; je me sentais devenu une grande personne. Le lendemain après-midi, je passai mon panier au bras, je descendis dans la rue et me dirigeai vers la boutique. Comme j'arrivais au coin de la rue, une bande de gamins m'empoigna, me renversa, m'arracha mon panier et s'empara de l'argent. Je rentrai chez moi en courant, complètement affolé». Ce soir là, je racontai à ma mère ce qui était arrivé, mais elle ne fit aucun commentaire, elle s'assit immédiatement, écrivit une nouvelle liste de commissions, me redonna de l'argent et me renvoya à l'épicerie. Je descendis les marches en hésitant, et je vis la même bande de gamins en train de jouer au bout de la rue. Je rentrai dans la maison en courant.

- Qu'est-ce qui se passe ? demanda ma mère.

- C'est cette bande de garçons qui est encore là, dis-je. Ils vont me taper dessus.

- A toi de te débrouiller, dit elle. Allons, va.

- J'ai peur, dis-je.

- Va, j'te dis ; tu n'as qu'à ne pas t'occuper d'eux.

Je sortis de la maison et suivis le trottoir d'un pas décidé, faisant des vœux pour que la bande ne me malmène pas. Mais quand j'arrivai à sa hauteur, quelqu'un s'écria : «Le voilà» !

Ils s'amenèrent vers moi, alors je me mis à courir comme un fou vers la maison. Ils me rattrapèrent et me jetèrent sur le pavé. Je braillai, suppliai, me débattis à coups de pied, mais ils m'arrachèrent l'argent de la main. Ils me remirent brutalement debout, me donnèrent quelques claques et me renvoyèrent chez moi, sanglotant. Ma mère m'attendait devant la porte.

- Ils m m-m'ont ba-battu, dis-je d'une voix entrecoupée de sanglots. Ils ont p-p-pris l'argent.

Je m'apprêtais à remonter les marches du perron pour me réfugier dans la maison.

- Ne t'avise pas de revenir ici, dit ma mère d'un ton menaçant. Tout mon sang se figea ; je restai comme pétrifié, la regardant, avec des yeux écarquillés.

- Mais ils me poursuivent dis-je.

- Reste où tu es dit-elle d'une voix implacable. Ce soir, je vais t'apprendre à te défendre tout seul. Elle rentra à la maison et j'attendis, terrifié, me demandant où elle voulait en venir. Elle revint avec de l'argent et une nouvelle liste ; elle tenait également à la main un long et lourd bâton.

Prends cet argent, cette liste et ce bâton, dit-elle. Tu vas aller à la boutique faire les commissions, et si ces gosses t'embêtent, bats-toi avec eux.

J'étais complètement dérouté. Ma mère me disait de me battre, chose qu'elle n'avait jamais faite auparavant.

- Mais j'ai peur, dis-je.

- Je ne veux pas te voir rentrer à la maison sans les commissions, dit-elle.

- Ils vont me battre ; ils vont me battre ! dis-je. Je grimpai les marches en courant et tentai d'entrer de force dans la maison. Une gifle s'abattit sur ma mâchoire. Je m'immobilisai sur le trottoir, pleurant à chaudes larmes.

- S'il te plaît, m'man, laisse-moi attendre jusqu'à demain, dis-je d'un ton suppliant.

- Non, coupa-t-elle. Va-t'en tout de suite ! Et si tu oses revenir dans cette maison sans rapporter les commissions, tu seras fouetté !

Sur ce, elle claqua la porte et j'entendis la clef tourner dans la serrure. Je tremblais de peur. J'étais tout seul dans la rue sombre et hostile avec toute cette bande de gamins après moi.

J'avais le choix entre recevoir une correction à la maison ou la recevoir dans la rue. Tout en pleurant, je serrai le bâton de toutes mes forces, essayant de raisonner. Si j'étais battu à la maison il me faudrait en prendre parti, mais si on me battait dans la rue, j'avais au moins une chance de me défendre. Je longeai lentement le trottoir, me rapprochant de la bande de gamins, tenant ferme mon bâton. J'étais tellement affolé que c'est à peine si je pouvais respirer. J'étais presque sur eux. Un cri s'éleva : «Le revoilà» !

Je fus rapidement cerné. Ils tentèrent d'attraper ma main.

«J» vous tuerai», dis-je d'un ton menaçant.

Alors ils se rapprochèrent. Saisi d'une peur aveugle, je fis tournoyer mon bâton et je le sentis cogner contre un crâne. Je frappai de nouveau et mon bâton heurta un autre crâne, puis un autre encore. Me rendant compte qu'ils reviendraient à la charge si je me relâchais un seul instant, je luttai pour les abattre, pour les étendre raides, pour les tuer afin qu'ils ne me frappent pas à leur tour. Je tapais comme un sourd, les yeux pleins de larmes, les dents serrées, envahi par une peur atroce qui me faisait frapper de toute la force dont j'étais capable. Je cognais sans désespérer, lâchant l'argent et la liste des commissions.

Les garçons se débandèrent en hurlant et en se frottant la tête.

Ils n'avaient jamais vu une pareille frénésie. Je restai planté là, à bout de souffle, les défiant de la voix et du geste. Voyant qu'ils refusaient de venir se battre, je me mis à leur poursuite, alors ils détalèrent à fond de train et rentrèrent chez eux en brailant comme des possédés ; leurs parents se précipitèrent dans la rue et me menacèrent, et pour la première fois de ma vie je m'en pris à des grandes personnes, leur criant que je leur réservais le même sort s'ils venaient m'embêter. En fin de compte, je retrouvai ma liste et mon argent, et je me rendis au magasin. En revenant, je brandissais mon bâton, prêt à toute éventualité, mais il n'y avait plus un seul garçon en vue. Cette nuit-là, je gagnai mon droit de cité dans les rues de Memphis.

Richard Wright - Black boy

COMPREHENSION DU TEXTE :

- 1) Pourquoi la mère contraint-elle l'enfant à retourner à la boutique ?
Son attitude est-elle compréhensible ?
- 2) Relevez les mots et expressions qui traduisent les sentiments de l'enfant ?
- 3) Que penser du comportement de la bande de gamins ?

VOCABULAIRE :

a) *Cherchez la définition des mots suivants :*

Brailler ; implacable ; pétrifié ; frénésie ; auparavant ; dorénavant ; dès lors ;

b) Le champ sémantique

GRAMMAIRE :

L'attribut du sujet ; l'attribut du COD

Le verbe S'asseoir

ORTHOGRAPHE :

Évitons les confusions

ll ou y (Exercices à trous)

Accord du COD

Exercices



(In plaquette Conseil Général)

DICTÉE :

A l'école de la vie

Je n'avais pas quinze ans quand commença la vie d'aventure. Charpardeur, flâneur, fouineur, lanceur de pierres dans tous les manguiers et autres arbres du voisinage, insolent, acide, amer et malgré tout rieur ! Ce fut le port où les grues, comme des géants scorpions métalliques, agitaient leurs croupons articulés, secouaient leurs mâchoires rouillées s'ouvrant et se refermant sur la proie avec des tintements aigres et des sons de pleurer. Il fallait porter les colis, décharger les grands voiliers caboteurs, ou bien dormir au soleil en attendant l'aubaine.

Source : Jacques-Stephen Alexis. *Compère Général soleil*.

RECHERCHES ET ENQUÊTE :

Les grands écrivains du continent américain et de la Caraïbe

EXPRESSION ÉCRITE :

«Vous avez assisté à une vive querelle entre deux adolescents. Racontez. Insistez sur les circonstances, sur les réactions des badauds.»

(Organiser la description)



Dans une décharge de Manille aux Philippines

DU TRAVAIL A TOUT PRIX

Mais, à onze heures, un remue-ménage se produisit dans l'atelier et se propagea de façon occulte dans toute l'usine. Le garçon unijambiste qui travaillait de l'autre côté de Jeannot sautilla vivement vers une benne vide à quelque distance et s'y blottit pour se cacher, béquille et tout le reste. Le surveillant de la filature entra dans l'atelier, accompagné d'un jeune homme bien habillé avec une chemise empesée... un monsieur, selon la classification de Jeannot.

C'était M. l'Inspecteur.

Il regardait attentivement les jeunes garçons en passant devant eux et s'arrêtait parfois pour poser des questions. Dans ce cas, obligé de crier à tue-tête pour se faire entendre, il grimaçait étrangement. Son oeil vif remarqua la place vide à la machine voisine de celle de Jeannot, mais il ne dit rien. Son regard se posa également sur Jeannot et il s'arrêta brusquement. Il saisit l'enfant par le bras pour l'écarter de la machine, puis le lâcha avec une exclamation de surprise :

- Pas trop de graisse, hein ? observa le surveillant avec un sourire

- Des tuyaux de pipe et des allumettes, répondit l'autre. Regardez-moi ces jambes !

L'enfant est atteint de rachitisme, au début, mais ça y est tout de même. S'il ne finit pas par l'épilepsie, c'est que la tuberculose l'aura emporté d'abord.

Jeannot écoutait, mais sans comprendre. En outre, les maux futurs ne l'inquiétaient pas. Un danger immédiat et plus sérieux le menaçait sous la forme de M. l'Inspecteur.

- Maintenant, mon garçon, il faut me dire la vérité, cria l'inspecteur en se penchant à son oreille pour se faire entendre. Quel âge as-tu ?

- Quatorze ans, déclara Jeannot, mentant de toute la force de ses poumons.

Il y mettait tant d'ardeur qu'il fut pris d'une quinte de toux sèche qui débarrassa sa poitrine des filaments accumulés au cours de la matinée.

- On lui en donnerait seize, dit le surveillant.

- Ou soixante, répondit brusquement l'inspecteur.

- Il a toujours eu cette mine-là

- Depuis quand ? demanda vivement l'inspecteur.

- Depuis des années. Il ne vieillit pas du tout.

- Ni ne rajeunit, en tout cas. Je suppose qu'il a travaillé pendant toutes ces années.

- Par intervalles... mais c'était avant la promulgation de la nouvelle loi, se hâta d'ajouter le surveillant.

- Machine fonctionnant à vide ? demanda l'inspecteur en montrant le métier inoccupé près de Jeannot, où les bobines à moitié remplies s'emballaient follement.

- Cela m'en a tout l'air

Le surveillant fit un signe au contremaître et lui cria quelque chose à l'oreille en montant la machine.

- Elle fonctionne à vide, répéta-t-il à l'inspecteur.

Ils se remirent en marche, et Jeannot poursuivit son travail, soulagé d'avoir détourné la malchance. Mais il n'en fut pas ainsi pour le malheureux unijambiste. L'inspecteur l'œil alerte le tira à bout de bras de la benne roulante. Les lèvres de l'enfant tremblaient, et tout son visage donnait

l'impression d'un être sur qui vient de s'abattre un profond et irréparable désastre. Le contremaître parut étonné, comme s'il voyait le pauvre gosse pour la première fois, tandis que la physionomie du surveillant exprimait une surprise contrariée.

Je le connais, dit l'inspecteur. Il a douze ans. Je l'ai fait congédier de trois usines au cours de cette année. Ça fait la quatrième fois. Il se tourna vers l'estropié.

- Tu m'avais donné ta parole d'honneur que tu irais à l'école ! L'enfant mutilé fondit en larmes.

- Pardon, monsieur l'inspecteur... Deux bébés sont morts chez nous...

Nous sommes dans la misère noire...

- Qu'est-ce qui te fait tousser ainsi ? demanda l'inspecteur comme s'il l'accusait d'un crime. Et l'infirmes répondit comme pour se disculper :

- Ce n'est rien. J'ai seulement attrapé froid la semaine dernière, monsieur l'inspecteur, voilà tout. Finalement, l'estropié sortit de l'atelier en compagnie de l'inspecteur et du surveillant qui paraissait inquiet et se confondait en protestations.

Jack LONDON «Le Renégat»

COMPREHENSION DU TEXTE

- 1) Quels sont les différents personnages évoqués dans le texte ?
- 2) Pourquoi les enfants travaillent-ils à l'usine ?
- 3) Qu'apprenons-nous sur leur état physique ?
- 4) A quoi l'inspecteur fait-il allusion en parlant de «tuyaux de pipe» et de «bois d'allumettes» ?
- 5) Quelle est la raison de la visite de l'inspecteur ?

VOCABULAIRE :

a) *Cherchez la définition des mots suivants :*

Occulte ; filature ; empesé ; physionomie ; congédier ; disculper ; promulgation ;

b) Relevez le nom des maladies citées dans le texte.

c) Champ lexical du travail

GRAMMAIRE :

Groupe nominal, groupe adjectival

Complément du nom et complément de l'adjectif

Conjugaison : aller, s'en aller

ORTHOGRAPHE :

Evitons les confusions

Les terminaisons «sion» ou «tion» (Tension ; nation ;)

Exercices à trous

DICTEE :

Le travail infantile

D'un bout à l'autre de la Terre, on retrouve des enfants dans les champs, dans les mines, les ateliers ou les cuisines. L'agriculture est encore la plus grande utilisatrice d'enfants. Ce travail est souvent organisé de telle manière que les enfants doivent travailler aussi longtemps et aussi durement que leurs parents. La mortalité, la malnutrition et l'analphabétisme sont presque partout plus élevés dans les campagnes que dans les villes...

Et puis, il y a tous les enfants des rues : certains jeunes chassés de chez eux par la misère, ou orphelins, vivent entièrement dans la rue. Ils survivent en vendant des cigarettes ou des chewing-gum, cirent des chaussures, lavent des voitures, chantent sur les trottoirs ou bien mendient. Beaucoup d'entre eux basculent dans la délinquance et la prostitution.

Source : Dossier de l'UNESCO



(Martinique, juste avant la grève de 1974)

RECHERCHES ET ENQUETE :

Les droits et les devoirs des enfants

EXPRESSION ECRITE :

Rédaction du rapport
(Le discours indirect)

POESIE :

Etoiles brisées

Petite soeur de Bogota Etoile brisée,
Sous les briques, tu ploies Du matin au soir
Courte vie sans espoir.
Petit frère de Manille, Etoile brisée,
Sous les ordures, tu meurs
Dans la décharge où tu fouilles
Pour nourrir ton malheur.
Petite soeur de Gonaïve Etoile brisée,
Triste et malade, tu t'éteins
Dans la case, rongée par la faim
Qui a tué tous tes rêves.
Petit frère de Rio,
Etoile brisée,
Drogué, brûlé, tu t'endors
Dans la rue, ton seul univers,
Exécuté par les miliciens de la mort.
Petite soeur de Bucarest,
Etoile brisée,
Piétinée par les dépravés, tu traînes
Dans les taudis de Paris où te vendent
Les marchands de chair humaine.
Petit frère de Marseille,
Etoile brisée,

Trahi et détruit, tu t'étiologies
Dans les réseaux de l'horreur
Où t'ont jeté les pédophiles tueurs.
Petite soeur de Kaboul,
Etoile brisée
Prostrée, entravée, tu étouffes
Dans les geôles où les hommes du passé
Veulent ton esprit enchaîné.

Petit frère de Kigali,
Etoile brisée.
Orphelin perdu, tu erres,
Le crâne tranché par la machette
D'une horde en folie
Petite soeur de Hanoï,
Etoile brisée,
Sur le sol, sans bras, tu rampes
Car, chez ta mère, les bombardiers haïs
Avaient semé le gaz orange.
Petit frère de Freetown,
Etoile brisée,
Au milieu des obus, tu cours
Car des chefs de guerre sanguinaires
T'ont fait enfant soldat.
Petite soeur de Bagdad,
Etoile brisée,
Percée de douleurs, tu gémiss
Sur ton lit, sans soin, tu subis
L'embargo par les puissants imposé.
Petit frère de Ramallah,
Etoile brisée,
Sous le char assassin, tu gis
Près de la pierre lancée
Qui ne voulait que la vie.

Mon coeur saigne et je crie !
Que les mille feux de vos martyrs
Illuminent enfin la conscience
De celui qui jette le pain et frime la marque
Qui défie son père et insulte sa mère
Qui déchire les livres et tague les murs !
Que toutes nos mains s'unissent
Et reconstruisent la maison du monde
Pour panser
Vos âmes et vos corps meurtris.



Le Syllabaire

Aristide ne pouvait pas prendre part aux lectures, car son voisin, pour ne pas abîmer son livre, refusait de l'ouvrir grand pour lui permettre de voir. La maîtresse l'attrapait chaque jour : «Et qu'attendez-vous pour avoir le vôtre ? Tous les autres...».

La semaine d'avant Aristide avait avancé l'excuse que «c'était épuisé» chez Madame Mac, mais les élèves avaient brandi leurs livres en criant :

- Et mon papa a acheté le mien en ville !
- Et le mien, au Lamentin, on l'a acheté !

Et cela avait fait un chahut écrasant et mortel. Seul Christian, un bon petit camarade, laissa Aristide voir son livre un jour pendant la récréation. Et pas sans méfiance, car ce fut Christian lui-même qui tourna les pages pour lui expliquer les images, en soutenant le dos du livre afin de ne pas l'ouvrir trop. Quand même c'était une amabilité ; et les couleurs des illustrations, le lustre des feuillets, l'odeur du papier neuf, avaient reconforté Aristide en lui donnant l'espoir d'avoir le sien bientôt.

Or, ce jour tant espéré était ce dimanche là.

Puisque la veille au soir, Théodamise, n'ayant pu rien disposer de son salaire qui ne s'élevait qu'à huit francs, avait porté en gage à une dame du bourg qu'elle connaissait bien sa petite paire de bouts d'oreilles contre dix francs.

Elle déplaça donc les deux billets, et les replia au creux de sa main. Elle tint délicatement le petit papier ouvert, et prenant son aplomb, entra dans le bazar.

C'était un intense martèlement de plancher, un grand tressaillement d'étoffe déchirée, qui jetèrent le trouble sur la joie d'Aristide. Les vendeuses se démenaient et lançaient d'une voix affectée : «Recevez dix huit francs !... Que désirez-vous Madame ?»

- Des livres pour enfant, répondit Théodamise. Elle tendit le papier en inclinant légèrement la tête. La vendeuse acquiesça :

- Syllabaire Langlois, 1^{er} degré ? - Oui Madame.

- Vous ne voudriez pas avoir la complaisance de me le faire voir, s'il vous plaît, Mademoiselle, dit Théodamise, dans son patois mielleux, et de son air le plus docile. La vendeuse alla à une armoire au fond de la pièce. Et dès qu'elle reparut avec le petit livre vert, Aristide sauta sur sa pointe des pieds, en criant :

- Cé ça, maman. Cé bien comme ça la peau est ! (#)

Théodamise prit le livret, l'ouvrit. Aristide se haussa et, lui tirant le bras :

- Cé bien ça, maman ! Celui de Christian a ce portrait-ci, là. Théodamise ouvrit la main qui gardait l'argent et demanda :

- Combien Mademoiselle ?

- Douze francs cinquante Madame.

Elle porta la main à ses cheveux où était piqué le crayon.

Un froid parcouru Théodamise, mais se ressaisissant elle s'enquit :

- Ce votre dernier prix, Mademoiselle ?
 - Oui Madame, dernier.
 - Faites-moi donc un petit rabais, Mademoiselle, je suis une malheureuse. Je viens jusque de Petit-Bourg, avec cet enfant. Nous sommes partis depuis quatre heures du matin...
 - Y a pas moyen, Madame. Le prix est marqué ; vous ne voyez pas ? Elle montra un angle de la couverture où s'inscrivaient des chiffres. Théodamise resta sans parler, les yeux perdus sur le livre qu'elle tenait encore. Aristide voyant qu'elle ne disait rien, la tira par la robe.
 - Eh bé, prends quand même, hein maman !
 - Alors, qu'est-ce que vous faites, Madame ? dit la vendeuse.
 - Je vous demande «une» petit rabais, ma très chère Demoiselle, reprit la femme, suppliante, affaiblie. Vous ne l'auriez pas laissé dix francs pour moi ? Ce serait un service que le Bon Dieu... Mais la vendeuse, interpellée par une de ses collègues, lui prit le livre des mains, et l'emporta en ondoyant sa taille mince sur ses talons pointus.
 Alors Aristide poussa un cri, un beuglement qui fit sursauter tout le monde, et, retenant par la main Théodamise qui allait quitter le magasin, piaffa en répétant :
 - Maman prends-le ! Maman prends-le quand même !
 Et il ne voulait rien entendre de ce que sa mère se penchait pour lui dire. Théodamise se sentait écrasée, comme un fruit-à-pain mou tombé de l'arbre.
 Les sanglots de l'enfant la déchiraient et l'affolaient parmi tant de gens qui la regardaient.
 Maman, prends-le quand même !
 Les cris redoublaient tout le long de la rue !
 Déseparée, Théodamise entraîna son fils hors du bourg, et quand il n'y eut plus de maisons tout près, elle s'affaissa sur le bord de la route et pleura tout haut avec lui.
 Le soleil commençait à descendre l'autre pente du ciel. Voyant venir les premiers paysans de retour, Théodamise s'essuya les yeux et se hâta de consoler son petit.
 - Maman n'a pas assez d'argent, mon iche. Cé plus que tout l'argent que maman a dans la petite boîte... Y faut que maman travaille encore, et dimanche prochain nous allons revenir. Et maman va te donner deux sous pour acheter des pillibots.

Elle l'emmenait lentement par la main.
 Ils n'avaient pas déjeuné, et arrivés à la rivière il burent une bonne lampée qui les remit un peu. Aristide enleva ses alpargates, et ils quittèrent la grande route, prenant par les mangliers le raccourci qui passe à l'habitation «Génipa».
 Mais dès qu'ils se retrouvèrent seuls, ce fut Théodamise qui recommença à pleurer.
 Une pensée angoissante s'était dressée : quand on ne peut pas maintenir son enfant à l'école, les champs de canne de l'usine l'attendent, tel un ignoble destin. Mettre son fils dans les «petites bandes» comme sa mère avait fait d'elle et de ses frères ?...
 Théodamise pleurait inconsolablement.
 Pourtant, sans bien comprendre, Aristide fut réconforté de sentir dans les sanglots de sa maman, plus de protestation que de désespoir. Et il ajouta d'une petite voix résolue :
 «Seulement, dimanche prochain, nous n'allons pas manquer d'argent !»

J. ZOBEL, «Laghia de la mort».

COMPREHENSION DU TEXTE :

- 1) Pourquoi les élèves ne laissent-ils pas Aristide suivre sur leur livre ?
- 2) Pour quoi Théodamise ne peut-elle acheter le livre ?
- 3) Relevez les propos d'Aristide et de Théodamise. Qu'ont-ils de particulier ?

VOCABULAIRE :

a) *Cherchez la définition des mots suivants :*

Journalière ; gage ; acquiescer ; s'enquérir ; ignoble ;

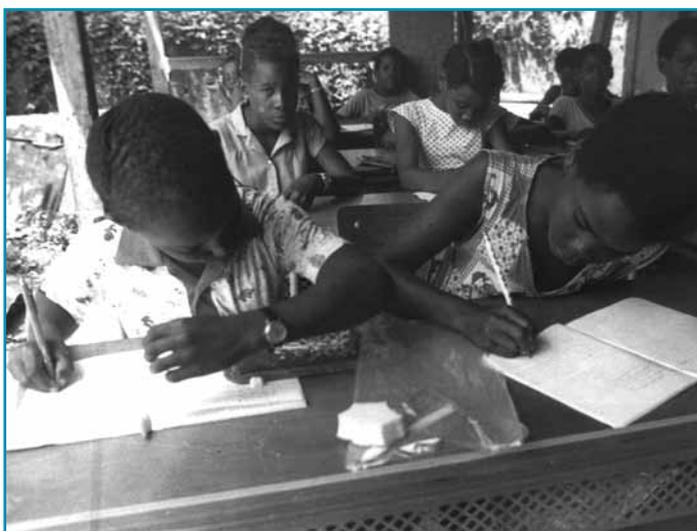
b) Comprendre un mot dans son contexte

GRAMMAIRE :

Fonction de l'adjectif
Épithète liée, épithète détachée
Conjugaison des verbes en EINDRE

ORTHOGRAPHE :

Évitons les confusions
«T'en» ou «tant» ?
Exercices à trous.



RECHERCHES ET ENQUETE :

L'histoire de l'école dans notre pays

EXPRESSION ECRITE :

Rédaction du rapport
(Le discours direct ; son insertion dans un récit, mise en page du dialogue)

ACTIVITE ARTISTIQUE :

Analyse du film «La rue Case Nègres» de Joseph Zobel.



RESPECTER NOS AINES

GRAN KOUTE PITI, PITI KOUTE GRAN

LA MORT DE M'MAN TINE

Revenu à moi, je m'obstinais encore à me représenter le visage de m'man Tine morte. Toujours cette image se refusait. J'essayais alors de transposer celui de M. Médouze étendu comme un Christ noir sur une planche nue, au milieu de sa case. J'étais sûr, toutefois, que ma mère avait sorti le drap blanc que m'man Tine serrait dévotement dans son panier caraïbe en vue du jour de sa mort. Certainement son grabat avait été somptueusement recouvert de ce drap, et elle avait été allongée au milieu de sa robe de satinette noire, celle qu'elle ne portait que deux ou trois fois l'an pour les cérémonies d'église. Mais pas sa figure, ni le creux de sa joue où je l'aurais embrassée. Ses mains.

C'étaient ses mains qui m'apparaisaient sur la blancheur du drap. Ses mains noires, gonflées, durcies, craquelées à chaque repli, et chaque craquelure incrustée d'une boue indélébile. Des doigts encroûtés, déviés en tous sens ; aux bouts, usés et renforcés par des ongles plus épais, plus durs et informes que des sabots de je ne sais quelle bête ayant galopé sur des rochers, dans de la ferraille, du fumier, de la vase.

...Ces mains que m'man Tine lavait soigneusement chaque soir, plus méticuleusement encore le dimanche matin, mais qui semblaient avoir été passées au feu, battues au marteau sur une pierre, enterrées puis arrachées avec toute la terre y adhérant ; puis trempées dans l'eau sale, longuement séchées au soleil, et enfin jetées là, avec une désinvolture sacrilège, sur la blancheur de ce drap, au fond de cet obscur taudis.

Ces mains, aussi familières que la voix de m'man Tine, m'avaient tendu mes platées de « racines » pilées, débarbouillé avec une tendresse qui n'en atténuait même pas la rugosité, habillé, avaient frotté mes vêtements sur les pierres de la rivière.

Une de ces mains avait étreint un jour ma petite main pour me conduire à l'école : j'en gardais encore la sensation. Elles n'avaient jamais été belles, évidemment ; elles avaient essuyé tant de macules, tiré et soulevé tant de fardeaux, et quotidiennement pincées, éraflées et cramponnées au manche de la houe, en proie aux morsures féroces des feuilles de cannes, pour créer la route de Didier.

Joseph Zobel, La rue Case-Nègres

COMPREHENSION DU TEXTE :

- 1) Comment l'auteur s'y prend-il pour dépeindre la vie de M'man Tine ?
- 2) Quelle sensation l'auteur garde-t-il tout particulièrement ?
- 3) Relevez les phrases qui montrent que M'man Tine avait préparé ses funérailles.

VOCABULAIRE :

a) *Cherchez la définition des mots suivants :*

S'obstiner ; dévotement ; somptueusement ; méticuleusement ; indélébile ;

b) Le champ lexical de la mort

GRAMMAIRE :

Niveaux de langue

Conjugaison : les temps du passé

ORTHOGRAPHE :

Évitons les confusions

«Ph» ou «f» ? (Exercices à trous)

Réécriture

RECHERCHES ET ENQUÊTE :

Les personnes âgées dans notre pays.



(In Bulletin municipal des Trois-Îlets N° 3, décembre 1977)

EXPRESSION ÉCRITE :

Rédaction du rapport

(Discours indirect libre)

POÉSIE :

LE SOUFFLE DES ANCÊTRES

Birago Diop

Écoute plus souvent
Les choses que les êtres,
La voix du feu s'entend.
Entends la voix de l'eau.
Écoute dans le vent le buisson en sanglots.
C'est le souffle des ancêtres.

Ceux qui sont morts ne sont jamais partis.
Ils sont dans l'ombre qui s'éclaire,
Ils sont dans l'ombre qui s'épaissit.
Les morts ne sont pas sous la terre.
Ils sont dans l'arbre qui frémit,
Ils sont dans le bois qui gémit,
Ils sont dans l'eau qui coule,
Ils sont dans l'eau qui dort,
Ils sont dans la case ; ils sont dans la foule.
Les morts ne sont pas morts.

Écoute plus souvent
Les choses que les êtres. La voix du feu s'entend.
Entends la voix de l'eau.
Écoute dans le vent
Le buisson en sanglots.
C'est le souffle des ancêtres.



CONNAITRE NOTRE CULTURE

YCHH TIG PA KA FET SAN ZONG

LE CONVALIN

Tout d'un coup, Cyrille bondit au milieu de l'assistance encore assise et lance :

«Moi, Cyrille des Grands Fonds, défie au convalin li premier qui dit ion mot encô...»

Un autre nègre s'empare d'un tambourin allongé en forme de tonneau, le cale rapidement par terre, se jette littéralement dessus à califourchon et, avec les talons et les pouces tendus, se met à taper un roulement prolongé en hurlant un «Brrr...» très aigu et en accélérant le rythme du tam-tam.

Il s'arrête enfin, crie :

«Pô y chape, doubout's !...»

L'assistance répète :

«Pô y chape, doubout's !...»

Et le nègre enchaîne :

«Qui veû litter ave Cyrille ?...»

En effet il s'agit de lutter avec Cyrille. Le convalin est une danse terrible, presque une lutte à mort. Debout, doubout's, ceux qui veulent se mesurer avec Cyrille !... On se regarde en silence. Dans la nuit étincelante, l'invitation s'est évanouie. Sur la place en terre battue on n'entend plus que des respirations haletantes. Qui le premier osera relever le défi ?...

Cyrille, impatient, se frappe sur la poitrine comme un orang-outan en colère, il s'accroupit, détend ses jarrets et monte en l'air en tournant. Il retombe avec souplesse, esquisse une parade contre un adversaire imaginaire, envoie sa tête en arrière, bombe le torse, se frappe encore la poitrine et crie : «Convalin !... Convalin !...»

(...) Devant l'attitude négative de ceux qu'il provoque, il revient vers le centre et brutalement s'arrête. Alors, des pieds à la tête, son corps s'anime de tremblements convulsifs. Il lance un «Brrr...» perçant, tourne sur lui-même, s'arrête :

«Convalin !...»

Il se jette à genoux, s'assied sur ses talons, ouvre les bras en croix et regarde le ciel. Le tambourineur lance : «Pô y chape, doubout's !...»

Cette entrée en matière n'est certes pas faite pour rassurer les candidats éventuels. Mais peut-on laisser le nègre parader ainsi pendant longtemps ? Peut-on surtout laisser salir la mémoire du défunt par le refus d'honorer une ultime fois sa dépouille ?...

Les danseurs s'affrontent maintenant avec délire. Les deux corps luisants reflètent les tons du foyer voisin ; des éclats rouges balafrent les visages tendus à l'extrême, glissent sur les muscles saillants, se perdent. Un bond projette Cyrille dans l'ombre, un autre le ramène sous la lumière crue aussitôt dégradée, et le corps d'ébène se fond à nouveau dans l'obscurité, les yeux seuls luisent. Les sauts d'Issandre sont légers, aériens et la clarté jaillit en paillettes dorées sur son épiderme comme pour le vêtir d'une gaze mouvante. Le jeu de ses jambes est rapide et il sait rompre le contact, prendre du champ, revenir à l'attaque, utiliser toutes les feintes. Les postures et les mouvements de cette danse sont étonnants. C'est une improvisation puissante toujours renouvelée faite de détentes, de virevoltes, ou de patientes recherches d'étreintes. Elle se résout finalement en immobilité plastique fugitive. Le nègre tambourineur est dans un tel état de surexcitation que ce sont les événements qui lui imposent le rythme. Il est possédé par l'action. Ses talons ponctuent une cadence pendant que ses mains fébrilement agitées font ronronner la peau de chèvre du tam-tam. Tout son corps travaille : les épaules montent et descendent, le cou s'allonge, la tête se balance à contretemps et il hurle d'effroyables «Brrrr» qui tracent un chemin sanglant dans les feuillages de la forêt voisine. L'assistance prend, elle aussi, une part active. C'est à qui frappera le plus fort dans ses mains, cest à qui criera ce qui lui passe par la tête pour exprimer sa joie morbide. La foule entière est en transe.

Jean-Louis BAGHIO'O. Issandre le mulâtre.

COMPREHENSION DU TEXTE :

- 1) Certains qualifient ce genre de danse d'Art martial. Cite les éléments qui, dans ce texte, peuvent leur donner raison ?
- 2) Relevez les mots et expressions traduisant les gestes des danseurs.
- 3) Expliquez les expressions suivantes «esquisser une parade», «des éclats rouges balafrent les visages»

VOCABULAIRE :

- a) Cherchez la définition des mots :
Convulsif ; dégradé ; étreinte ; plastique ; transe ;
- b) Le champ lexical de la danse

GRAMMAIRE :

Utilisation des pronoms
Distinction «le» article et «le» pronom, «tout» adjectif et «tout» pronom
Conjugaison : imparfait/ plus-que-parfait ; passé simple subjonctif passé

ORTHOGRAPHE :

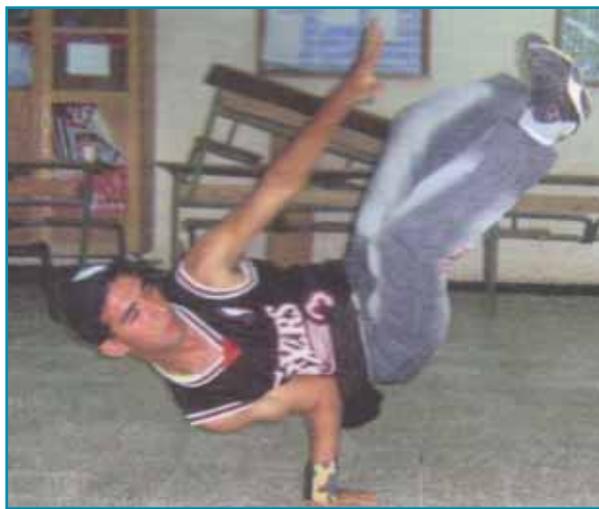
Évitons les confusions
S'en, sans, cent, sang ;
Exercices à trous

DICTEE :

Danse de l'Ancienne

Le petit tambour poursuivait son cata, fluet, sec, cahotant. Le grand tambour conique répondit, lançant à toute volée son rythme explosant et solennel. Alors le miracle se fit. L'Ancienne monta en l'air comme une flamme, dans un battement de pieds invisibles. Elle était la danse, la vieille danse de l'Afrique lointaine. Parmi eux tous, son corps de vieille avait seul pleinement conservé le message secret de l'antique danse du Dahomey. Elle était l'arbre dans le vent, la bête vive dans le feu, l'oiseau dans le ciel. L'Ancienne dansa longtemps, assise sur un talon, debout sur un orteil, bras déployés, jambes libérées, les épaules frémissantes...

Source : Jacques-Stephen Alexis. Compère Général Soleil.



RECHERCHES ET ENQUETE :

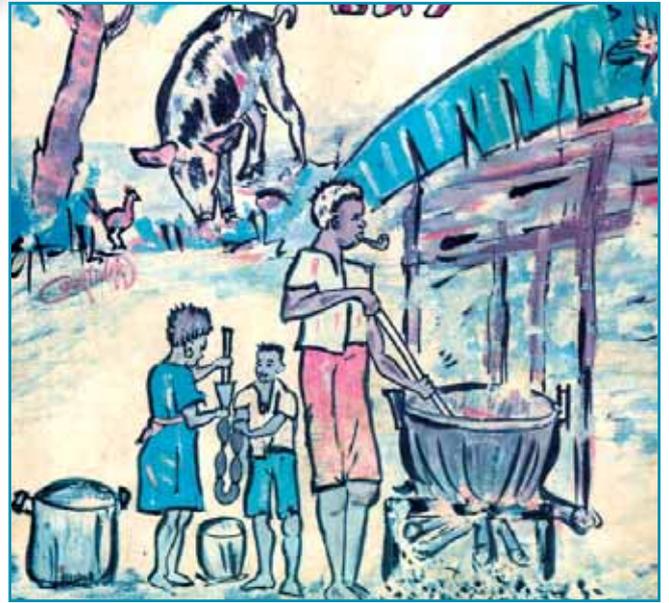
Les musiques et les danses dans le monde.

EXPRESSION ECRITE :

Rédaction du rapport
(Utilisation des connecteurs spatio-temporels)

ACTIVITE ARTISTIQUE :

Préparation d'une exposition sur les musiques et les danses dans notre pays et dans le monde.



(Illustration Pierre Courtinard «Nwel Bô Kay» ; édition Lafontaine)

BOUDIN CREOLE

Le cochon que l'on a laissé sans manger depuis hier soir, afin que ses intestins ne soient pas «piqués», et que le boudin soir réussi, n'a eu droit qu'à un «boué», eau grasse venue de tous les plats et chaudrons de la maison, et servi, en guise de hanap, dans un long coui. Le porc n'apprécie point cette mise à la portion congrue et fait un beau vacarme...

Mais les grands hommes noirs s'agitent, vont et viennent, qui clouant des bouts de planches sur une vieille table, qui «filant» ses couteaux sur la meule qu'un gamin tourne, qui enfin faisant apporter des brassées de bois mort et de paille à banane près du foyer que l'on a monté en plein air. Les propos vont leur train : on suppute le poids net de la bête, on va lui tâter l'encolure ou l'excès de sa personne qui, à dix centimètres du sol, lui fait ressembler à une truie près de mettre bas. «Il est trop gras, la viande ne pèsera pas. «Ahoua, on a bien salé son manger... Tu aurais préféré qu'il crève de «maigresse» comme le tien, Pascal ? Oh ça... c'était un cochon à côtes plates... ha... ha... ha...» Le cochon approuve de temps en temps par des grognements intelligents. Au plus fort de l'hilarité, agacé, il les injurie dans sa langue avec une conviction si sonore qu'il les arrête presque... On sait que, lorsqu'il se met à avoir sa tête de cochon, il n'est pas à prendre avec des pincettes. Précisément il est en train de faire une brèche supplémentaire au bord du coui. C'est sa manière habituelle de se déclarer insatisfait du menu...

Il n'échappera pas au sort qu'on lui prépare depuis trois ans. Il mourra, vers une heure de l'après-midi, comme seuls savent le faire ceux de sa race, sans bravoure, sans reconnaissance pour ces gens qui l'ont copieusement gavé depuis qu'il ne tète plus...

Tout aussitôt les choses se précipitent, comme les figures d'une danse bien réglée. Une des filles de Gustave Laracin a recueilli le sang de la bête dans une seille toute neuve et à l'aide d'un «lélé» frais coupé à un jeune cacaoyer l'agite pour qu'il ne prenne pas. La seille est recouverte d'un linge blanc qui fait tout insolite dans cette scène de carnage pacifique. (...)

Fidélia, tout en «bayant langue travail», fait une chose bien intéressante : sur une porte de la cuisine que l'on a placée à plat sur deux grandes caisses, elle coupe à une vitesse étonnante, avec deux grands couteaux à la fois, dans un monceau de choses vertes et rouges. Elle prépare les épices pour le «fard» du boudin. Elle réussit le boudin les yeux fermés, cette Fidélia ! On se demande comment l'alacrité du piment jointe à celle des cives, des «zié d'Charlotte» et du thym ne lui met pas les yeux en pleurs. (...)

Albert, d'un seul grand coup, a ouvert la bête et on a emporté les boyaux dans une baille... Antoine Blondin, le fils de Tante Sine, celui qui a épousé Estelle, est un boucher occasionnel à la science duquel tout un chacun rend hommage.

COMPREHENSION DU TEXTE :

- 1) Expliquez les expressions «mise à la portion congrue», «Il n'est pas à prendre avec des pincettes»
- 2) Présentez la répartition des tâches telles que celle-ci apparaît dans le texte.
- 3) Relevez les éléments qui montrent que l'auteur personnalise le cochon.

VOCABULAIRE :

a) *Cherchez la définition des mots suivants :*

Congrue ; supputer ; alacrité ;

b) Des radicaux utiles

GRAMMAIRE :

Les adverbes

Les modes de conjugaison

ORTHOGRAPHE :

Evitons les confusions

Les terminaisons : é, ée, ées, er, ez ;

Exercices à trous

DICTEE :

Un coup de main

Quelle clique superbe cela faisait sur ces hauteurs perdues ! Ils s'étaient répartis en plusieurs équipes sur les endroits les moins pénibles et ils oeuvraient tous les trente, sans geignement, au même rythme du tam-tam excitant. C'était une lutte amusante à qui surpasserait les autres, à qui prendrait la tête de son équipe, à grands coups cadencés, pour fouetter la queue de provocations stimulantes et joviales.

Les enfants écartaient les souches évulsées, entassaient les cailloux avec une activité de fourmi.

Source : Joseph Zobel, Diab'la.





SE CONNAÎTRE, CONNAÎTRE LES AUTRES

BOURIK PA JANM WE LONGE ZOREY-LI

MONSIEUR JE SAIS TOUT

Arrias a tout lu, a tout vu, il veut le persuader ainsi ; c'est un homme universel, et il se donne pour tel : il aime mieux mentir que de se taire ou de paraître ignorer quelque chose. On parle à la table d'un grand d'une cour du Nord : il prend la parole, et l'ôte à ceux qui allaient dire ce qu'ils en savent ; il s'oriente dans cette région lointaine comme s'il en était originaire ; il discourt des mœurs de cette cour, des femmes du pays, de ses lois et de ses coutumes ; il récite des historiette qui y sont arrivées ; il les trouve plaisantes, et il en rit le premier jusqu'à éclater. Quelqu'un se hasarde de le contredire, et lui prouve nettement qu'il dit des choses qui ne sont pas vraies. Arrias ne se trouble point, prend feu au contraire contre l'interrupteur : «Je n'avance, lui dit-il, je ne raconte rien que je ne sache d'original : je l'ai appris de Sethon, ambassadeur de France dans cette cour, revenu à Paris depuis quelques jours, que je connais familièrement, que j'ai fort interrogé, et qui ne m'a caché aucune circonstance.» Il reprenait le fil de sa narration avec plus de confiance qu'il ne l'avait commencée, lorsque l'un des conviés lui dit : «C'est Sethon à qui vous parlez, lui-même, et qui arrive de son ambassade.»

La Bruyère. Caractères.

COMPREHENSION DU TEXTE :

- 1) Le texte s'organise en 3 moments : le portrait, l'anecdote et la chute. Distinguez-les.
- 2) Relevez les mots et expressions qui se rapportent à l'acte de communication.
- 3) Quel procédé l'auteur emploie-t-il pour faire ressortir qu'Arrias se veut le centre du monde ?

VOCABULAIRE :

- a) Cherchez la définition des mots suivants :
Caractère ; tempérament ; comportement ; attitude ; humeur ;
- b) Les principaux suffixes

GRAMMAIRE :

Conjonctions et prépositions
L'imparfait du subjonctif

ORTHOGRAPHE :

Évitons les confusions
Quoique, quoi que
Exercices à trous

DICTEE :

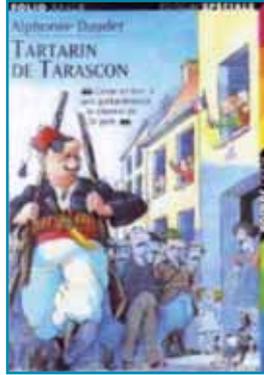
Une bavarde

Le plus curieux de cette créature était qu'elle ne pouvait retenir sa pensée. Elle ne pouvait la garder intime, secrète, enfermée, comme tout le monde. Une sensation, une impression étaient immédiatement sur ses lèvres. Et cela était aussi involontaire qu'instantané. Cette singulière organisation faisait qu'elle parlait du matin au soir, et qu'elle parlait à tout, aux murs, à la pièce où elle se trouvait. Dans un éternel monologue de confession, elle disait innocemment toute seule ce qu'elle faisait, ce qui l'occupait, ce qu'elle regardait. Elle prévenait une pomme de terre qu'elle allait la faire cuire. Elle grondait les objets qui la mettaient en colère.

Source : E. de Goncourt. Manette Salomon.

RECHERCHES ET ENQUETE :

La Fable, les fabulistes



EXPRESSION ECRITE :

Rédaction du rapport

POESIE :

LE COCHE ET LA MOUCHE

Jean De La Fontaine

Dans un chemin montant, sablonneux, malaisé,
Et de tous les côtés au soleil exposé,
Six forts chevaux tiraient un coche.
Femmes, moine, vieillards, tout était descendu. L'attelage suait, soufflait, était rendu. Une mouche survient, et des chevaux s'approche,
Prétend les animer par son bourdonnement,
Pique l'un, pique l'autre, et pense à tout moment
Qu'elle fait aller la machine,
S'assied sur le timon, sur le nez du cocher. Aussitôt que le char chemine et qu'elle voit les gens marcher,
Elle s'en attribue uniquement la gloire,
Va, vient, fait l'empressee : Il semble que ce soit
Un sergent de bataille allant en chaque endroit
Faire avancer ses gens et hâter la victoire.
La mouche, en ce commun besoin, se plaint qu'elle agit seule et qu'elle a tout le soin,
Qu'aucun n'aide aux chevaux à se tirer d'affaire.
Le moine disait son bréviaire :
Il prenait bien son temps ! Une femme chantait :
C'était bien de chanson qu'alors il s'agissait. Dame mouche s'en va chanter à leurs oreilles
Et fait cent sottises pareilles. Après bien du travail, le coche arrive au haut. «Respirons maintenant,
dit la mouche aussitôt :
J'ai tant fait que nos gens sont enfin dans la plaine. Ca, Messieurs les chevaux, payez-moi de ma peine.»

Ainsi certaines gens, faisant les empressés,
S'introduisent dans les affaires. Ils font partout les nécessaires,
Et, partout importuns, devraient être chassés.



Gargantua

CE QU'ÉTAIT AU PHYSIQUE LE DOCTEUR HERACLIUS GLOSS

S'il est vrai, comme certains philosophes le prétendent, qu'il y ait une harmonie parfaite entre le moral et le physique d'un homme, et qu'on puisse lire sur les lignes du visage les principaux traits du caractère, le docteur Héraclius n'était pas fait pour donner un démenti à cette assertion. Il était petit, vif et nerveux. Il y avait en lui du rat, de la fouine et du basset, c'est-à-dire qu'il était de la famille des chercheurs, des rongeurs, des chasseurs et des infatigables. A le voir, on ne concevait pas que toutes les doctrines qu'il avait étudiées pussent entrer dans cette petite tête, mais en s'imaginait bien plutôt qu'il devait, lui-même, pénétrer dans la science, et y vivre en la grignotant comme un rat dans un gros livre. Ce qu'il avait surtout de singulier, c'était l'extraordinaire minceur de sa personne : son ami le doyen prétendait, peut-être non sans raison, qu'il avait dû être oublié, pendant plusieurs siècles, entre les feuillets d'un in-folio à côté d'une rose et d'une violette, car il était toujours très coquet et très parfumé. Sa figure surtout était tellement en lame de rasoir que les branches de ses lunettes d'or, dépassant démesurément ses tempes, faisaient assez l'effet d'une grande vergue sur le mât d'un navire. «S'il n'eût été le savant docteur Héraclius, disait parfois M. le Recteur de la faculté de Balançon, il aurait fait certainement un excellent couteau à papier.»

Il portait perruque, s'habillait avec soin, n'était jamais malade, aimait les bêtes, ne détestait pas les hommes et idolâtrait les brochettes de cailles.

Guy de Maupassant. Contes et nouvelles.

COMPREHENSION DU TEXTE :

- 1) En quoi y a-t-il harmonie entre le physique et le moral du Docteur Héraclius Gloss ?
- 2) A quoi est-il successivement comparé ?
- 3) Relevez les phrases qui font appel à l'ironie.

VOCABULAIRE :

a) Cherchez la définition des mots suivants :

Harmonie ; assertion ; in-folio ;

b) Les principaux préfixes

GRAMMAIRE :

Les degrés de l'adjectif

Le futur simple et le futur antérieur

ORTHOGRAPHE :

Le pluriel des adjectifs de couleur



DICTEE :

Le frère de Louisa

Il était petit comme elle, mince, chétif, un peu voûté. On ne savait au juste son âge. Il ne devait pas avoir passé la quarantaine, mais il semblait avoir cinquante ans, et plus. Il avait une petite figure ridée, rosée, avec de bons yeux bleus très pâles, comme des myosotis un peu fanés. Quand il enlevait sa casquette, qu'il gardait frileusement partout par crainte des courants d'air, il montrait un petit crâne tout nu, rose, et de forme conique qui faisait la joie de Christophe et de ses frères. Il ne se lassait pas de le taquiner, lui demandant ce qu'il avait fait de ses cheveux.

Source : R. Roland. Jean-Christophe.

EXPRESSION ECRITE :

Décrivez avec précision quelqu'un qui vous a impressionné.



L'espagnol Balboa livre des indiens "indisciplinés" à ses chiens

CONNAITRE LE PASSE POUR COMPRENDRE LE PRESENT

FOK OU KONNET LA NONBRIK OU TERE

LES ESPAGNOLS DANS LA PROVINCE DE XARAGUA

Nous sommes en 1503. Nous devons laisser place ici, dans toute son épouvantable horreur, au récit que rapportent les historiens de la découverte et qui est une tache de sang de plus à ajouter à celles qui déjà marquent le front de ces brigands que l'Espagne avait lâchés sur le nouveau Monde pour le coloniser et qui fait peu d'honneur à la nation.

Il semblait alors, suivant la réflexion de l'historien de cette île que la qualité de gouverneur fût contagieuse et qu'elle transformât les hommes, du naturel le plus doux, le plus modéré, en tyran féroce suscité pour la destruction des indiens. Ovando, dont on loue d'ailleurs la sagesse, la piété et la prudence, ne se vit pas plutôt en possession du pouvoir suprême, qu'outre les mesures qu'il jugea nécessaires pour contenir ces malheureux dans la soumission, il prit la résolution de dépeupler une de leurs plus grandes provinces qui portait le nom de «Xaragua» et s'étend depuis la plaine fertile où est située aujourd'hui Léogane jusqu'à l'extrémité occidentale de l'île. Par un incroyable oubli du soin de son honneur et de sa dignité, ce commandeur des chevaliers ne fit pas difficulté d'y employer également la perfidie et la cruauté et de recourir au plus lâche guet-apens contre une faible femme et un peuple sans défense.

Anacaona, dont le nom signifie Fleur d'Or, après la triste fin de son époux, le cacique Caonabo, sur le vaisseau qui le transportait en Espagne, s'était réfugiée dans le Xaragua où elle avait succédé à son père. Anacaona avait été la protectrice de tous ceux qu'elle avait trouvés dans ses Etats, mais elle n'en avait été récompensée que par l'ingratitude la plus éhontée. Quoique la reine de Xaragua eût cherché à calmer l'irritation que devaient entraîner chez les Castillans les mesures d'ordre et de sécurité qu'elle avait été obligée de prendre auprès du gouverneur général. Le Gouverneur fit savoir à la reine de Xaragua qu'il allait venir la visiter, afin de resserrer les liens d'une amitié, dont elle était si digne, et en même temps pour traiter de diverses affaires relatives au tribut qu'elle devait payer chaque année à la couronne. Il partit donc pour cette province à la tête de trois cents fantassins et de soixante-dix cavaliers portant cuirasse, lance et bouclier. Afin

de ne pas alarmer les Indiens par cet appareil de guerre, il fit savoir partout qu'il allait rendre visite à la fidèle alliée et à l'amie de la nation espagnole.

Anacaona apprit cette nouvelle avec de grandes apparences de joie. Elle ne parut occupée qu'à préparer au gouverneur une réception digne d'elle et de lui. Elle rassembla tous ses vassaux, pour augmenter sa cour et donner une haute idée de sa puissance. Les écrivains espagnols en comptent jusqu'à trois cents auxquels ils donnent le nom de «Caciques». A l'approche du gouverneur, elle se mit en marche pour aller au devant de lui, accompagné de cette noblesse et d'un peuple, innombrable, tous dansant à la manière du pays et faisant retentir l'air de leurs chants. Après les premiers compliments, Ovando fut conduit avec des acclamations continuelles au palais de la reine, où il trouva dans une salle très spacieuse un festin qui lui était préparé. Cette fête dura plusieurs jours et les Castillans ne purent voir sans admiration le bon goût qui régnait dans une cour sauvage.

Ovando, qui préméditait contre cette malheureuse population et contre Anacaona une basse trahison proposa de son côté à la reine de Xaragua la représentation d'un tournoi à la manière d'Espagne et lui fit comprendre que, pour y figurer avec plus de magnificence, elle devait rassembler autour d'elle sa cour de caciques

L'annonce de cette fête avait rassemblé une foule immense, que la curiosité d'un spectacle tout nouveau pour elle avait attirée de toutes les parties du territoire. La cour entière des Indiens se trouva réunie dans une salle fort vaste. Les Espagnols, après s'être fait un peu attendre, parurent enfin en ordre de bataille. L'infanterie marchait la première, elle occupa sans affectation toutes les avenues de la place. La cavalerie vint ensuite avec le gouverneur général à sa tête, et s'avança jusqu'à la salle qu'elle investit complètement. Tous les cavaliers castillans mirent alors l'épée à la main, comme pour faire le simulacre de charger ; cette manoeuvre fit frémir la reine et tous ses convives et excita dans la foule un mouvement d'admiration mêlé d'inquiétude. Mais sans leur laisser le temps de se reconnaître, Ovando porta tout à coup la main à sa croix d'Alcantra ; c'était le signal convenu ; aussitôt des cris déchirants s'élèvent de tous côtés. Les soldats se ruent sur la foule interdite, frappent, tuent, arquebuserent, sans distinction de sexe ni d'âge ; tous ceux qui s'offrent à leurs coups se vautrent dans le sang, tandis que les cavaliers, mettant pied à terre, rentrent brusquement dans la salle. Là, quatre-vingts caciques sont attachés aux colonnes. Ensuite, sans autre forme de justice, on mit le feu à l'enceinte et tous ces infortunés y furent bientôt réduits en cendres ; les hurlements des victimes ne purent assouvir Ovando, la tuerie continua.

La belle Anacaona, destinée à un supplice plus honteux, fut chargée de chaînes et amenée au gouverneur, qui la fit conduire dans cet état à San Domingo où son procès fut instruit dans les formes d'Espagne. Elle fut déclarée convaincue d'avoir conspiré contre les Espagnols et condamnée à être pendue publiquement sur le témoignage des mêmes hommes qui l'avaient trahie. On fit périr, dans la fatale journée de Xaragua, un nombre infini d'Indiens.

J.J. Cornillac. «Etude sur l'histoire générale des Antilles»

COMPREHENSION DU TEXTE :

- 1) Relevez les mots et expressions qui qualifient le comportement d'Ovando.
- 2) En quoi consistait la «basse trahison» préméditée contre Anacaona ?
- 3) Expliquez la proposition «son procès fut instruit dans les formes d'Espagne».

VOCABULAIRE

- a) Cherchez la définition des mots suivants :
Perfidie ; tribut ; fantassin ; cacique ; simulacre ; investir ;
- b) Le champ lexical de l'histoire

GRAMMAIRE :

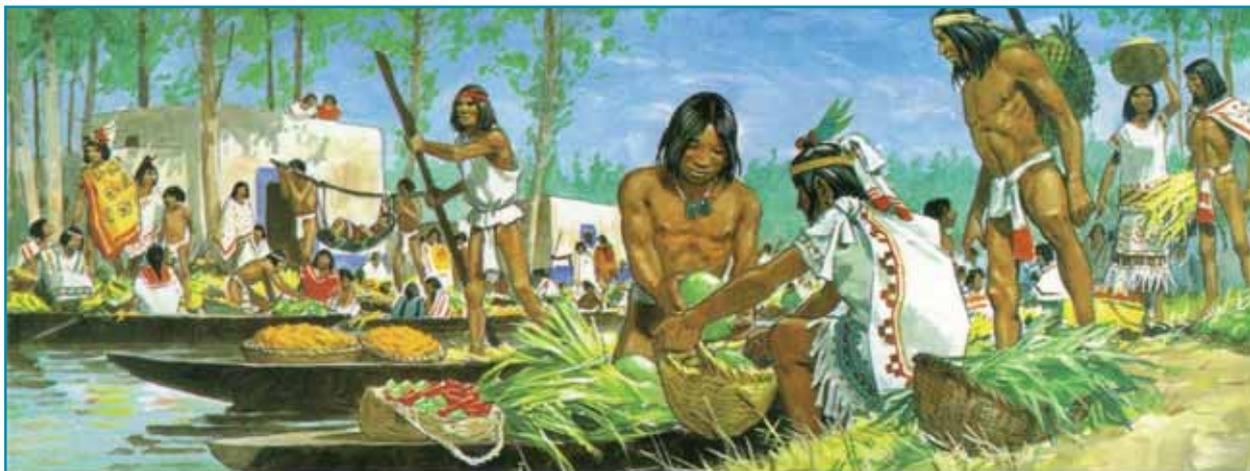
Les relations entre les propositions
Le conditionnel présent et le conditionnel passé

ORTHOGRAPHE :

Le pluriel des noms composés
Réécriture

RECHERCHES ET ENQUETE :

Vestiges et héritage des amérindiens en Martinique



Un marché à Mexico, reconstitution, La Vie privée des hommes au temps des Mayas, des Aztèques et des Incas, 1981.

EXPRESSION ECRITE :

Rédaction du rapport

POESIE :

LA MORT DES CARAIBES

Daniel Thaly

Les quarante vieux chefs, issus des Galibis,
Qui revenaient joyeux de leurs courses lointaines,
Abordèrent enfin à l'anse où les granits
Semblent de lourds géants couchés au seuil des plaines.

Mais l'instant qu'ils rêvaient fut sinistre et brutal,
Car la lune au zénith, illuminant la plage,
Leur montra tout à coup les carbets de santal
Consumés à jamais par les feux du carnage.

Les conquérants venus des vieux mondes lointains
Avaient dans le dédain de leurs haines altières,
Fauché la race faible et consommé, hautains,
Le massacre sanglant des rouges insulaires. (...)

Alors les vieux guerriers, quittant le fond de l'anse,
S'en furent vers l'abîme où gémissait la mer. Ils avaient oublié le rêve de vengeance,
Car ceux qui vont mourir n'ont pas le cœur amer. (...)

Quand la lune au matin atteignit l'horizon,
Dans un triste déclin où pâlassait sa face,
Les caraïbes roux dirent un chant de grâce,
Puis, se crevant les yeux, burent d'un clair poison.

Tous alors, se jetant du haut des promontoires,
Tombèrent dans l'abîme où sommeillent les eaux.
Dans son linceul tissé de splendeur et de moires
La mer à tout jamais engloutit leur repos. (...)



(In «Histoire de l'Afrique ; Présence Africaine»)

SOUNDIATA

Soundiata est certainement le héros épique le plus populaire de tout le continent africain. L'épopée à laquelle il a donné son nom, et dont on possède plusieurs versions, trouve son origine dans l'histoire du Mali qui connut à l'époque médiévale, et jusqu'à l'aube des temps modernes, un destin exceptionnel.

Les chroniqueurs arabes racontaient que les cours du Ghana et du Mali ruisselaient de richesses, et ils décrivaient avec un grand luxe de détails les chevaux superbement caparaçonnés et les chiens au cou orné de grelots d'or. Le sel, alors aussi précieux que le métal jaune, se trouvait en abondance dans les salines sahariennes de Tadmekka et de Teghazza, et, tout comme l'or, il ne tarda pas à susciter la convoitise des pays voisins.

C'est sans doute pour cette raison que les premiers rois malinkés, appartenant au groupe des Mandingues, tentèrent par tous les moyens d'affermir leur domination sur la vallée du Haut Niger. L'un d'eux, Naré Fa Maghan, prit pour femme Sogolon, princesse laide et bossue, à laquelle un oracle avait prédit qu'elle donnerait le jour au plus grand roi de la terre. Pourtant, lorsque Sogolon mit au monde un fils, Soundiata, celui-ci était paralysé des deux jambes. Il recouvra miraculeusement l'usage de ses membres à l'âge de neuf ans, et acquit une grande habileté tant dans l'art de la chasse que dans celui de la sorcellerie.

Exilé par son frère jaloux, il ne tarda pas à être rappelé par ses compatriotes, et, après avoir défait son ennemi, Soumangourou, à la bataille de Kirina, il régna sans partage sur le Mali. Parmi ses successeurs, le plus connu fut certainement Kankan Moussa, dont le fastueux pèlerinage à La Mecque, en 1324, est resté célèbre grâce au récit qu'en fit Ibn Khaldun.

Littérature Africaine. Hatier.

COMPREHENSION DU TEXTE :

- 1) De quelles richesses le Mali disposait-il à l'époque évoquée ?
- 2) Qui est Sogolon ? Quelle prédiction lui avait-on faite ?
- 3) Résumez en quelques phrases brèves le parcours de Soundiata.

VOCABULAIRE

- a) Cherchez la définition des mots suivants :
Epopée ; chroniqueur ; caparaçonné ; saline ;
- b) Le champ lexical de la guerre

GRAMMAIRE :

- Les figures de style
Les verbes en IER et en YER

ORTHOGRAPHE :

Evitons les confusions
Près et prêt
Exercices à trous

RECHERCHES ET ENQUETE :

Notre héritage africain, indien et chinois



Temple hindou à TIVOLI (I. Duriveau)

EXPRESSION ECRITE :

Rédaction du rapport

POESIE :

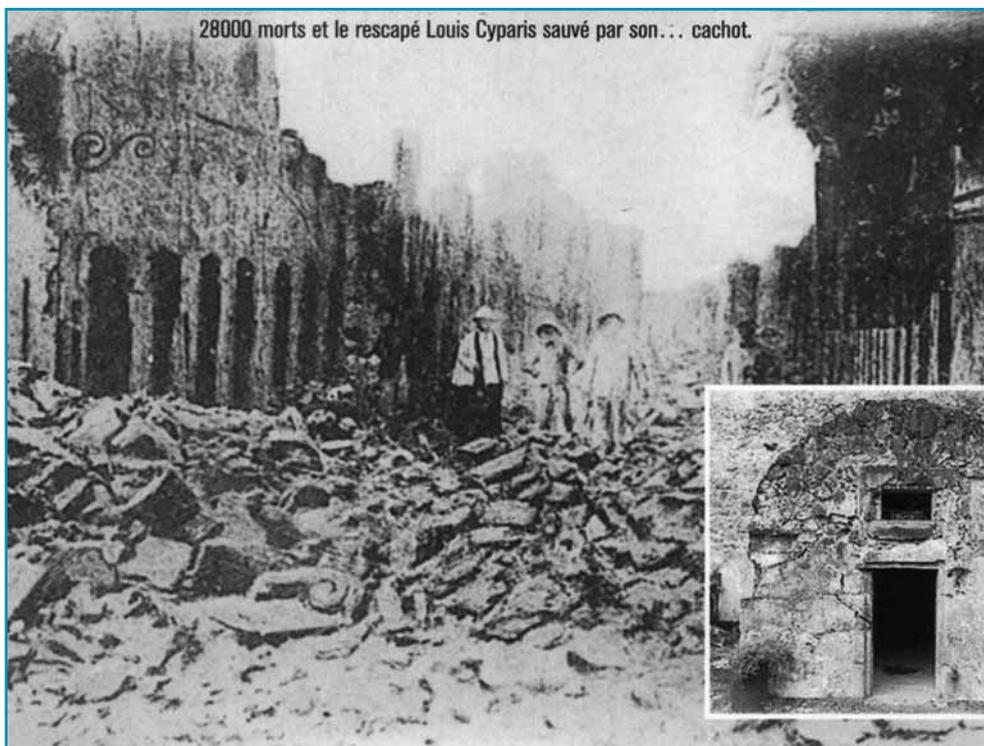
QUI SONT NOS HEROS

Serge Restog

Qui sont nos héros ?
Nos héros sont-ils toujours d'ailleurs ?
Pourquoi n'avons-nous pas
De héros qui sont à nous ?

Qui sont nos héros ? Qui dit que nous n'en avons jamais eus ?
Qui dit que nous ne pouvons pas en avoir ?
Pourquoi ceux qui pouvaient être les nôtres,
Ne le sont pas ?
Ils ne le sont pas,
Parce qu'ils n'ont pas servi
La cause des privilégiés. Ils n'ont pas servi la bonne cause. Leur bonne cause.
La bonne cause de l'un, ne peut être celle de l'autre.

Qui sont nos héros ? Nos héros sont des hommes et des femmes
Illettrés
Des sauvages,
Des hommes et des femmes sans bonnes manières ;
L'esclavage ne leur en a pas données,
Des hommes et des femmes qui ont manié
Le bâton, les cailloux, le coutelas,
La torche enflammée, contre des canons,
Pour arracher eux-mêmes,
Leur liberté.



SURMONTER LES CONTRAINTES DE L'ENVIRONNEMENT

SANTAN KATCHIL PAKA PEYE AN SOU DE

LA CATASTROPHE DE SAINT-PIERRE EN 1902

Depuis quelques Jours le volcan semblait se réveiller. De légères fumées s'élevaient du cratère. Les eaux de la Rivière Blanche laissaient un mauvais goût de soufre. Le 23 avril, la terre avait tremblé. Le 25, un bruit formidable avait déchiré le ciel rougeoyant ; une pluie de cendres avait recouvert les flancs du volcan.

Un spectacle hallucinant s'était offert à quatre courageux Pierrotins qui avaient fait l'ascension de la montagne : dans la gigantesque cuvette bouillonnait un lac de boue recouverte de cendre balayée par un vent de tempête ; l'Etang sec était submergé...

Le 3 mai des cendres recouvrent le Prêcheur et tombent épaisses sur Saint-Pierre. Dans la nuit, des éclairs sillonnent le ciel au sommet de la montagne. Le 5 mai, une formidable avalanche de lave et de boue dévale le lit de la Rivière Blanche à une vitesse vertigineuse, détruit l'usine Guérin installée sur ses bords et engloutit les ouvriers.

Alors Saint-Pierre s'émeut. Les savanes brûlées, ensevelies sous les cendres, ne peuvent plus nourrir le bétail. Quantité d'oiseaux gisent morts sur l'immense linceul. Le 6 mai, la Roxelane et la Rivière des Pères sont envahies par des boues ; le courant entraîne une hécatombe de poissons morts. Le lendemain, les Pierrotins veulent partir et préparent leurs bagages. Mais les élections sont proches et le maire les retient. Le gouverneur de l'île arrive de Fort de France et publie un communiqué rassurant. Pourtant, le volcan gronde pendant toute la fête de l'Ascension, le 7 mai. Les dégagements de fumée sont plus intenses. Les cendres obscurcissent le ciel. Le tonnerre et les éclairs n'arrêtent plus.

Le 8 mai, au lever du soleil, de nombreux Pierrotins prennent d'assaut le bateau qui fait le service de Fort de France. Ils lui devront la vie. Les dernières heures de la ville de Saint-Pierre sont comptées. A 9 heures, une formidable détonation déchire l'air en même temps qu'une masse énorme de feu, de fumée, de cendres, de pierres et de boue faillit du cratère, s'élève à une centaine de mètres, se dirige vers Saint-Pierre à une vitesse prodigieuse. Il semble que la montagne entière s'est déchirée. En quelques minutes, la ville entière est brûlée par le feu, ensevelie sous les cendres, entièrement démolie. La nuée ardente a passé. Pas une âme ne vit dans les ruines de Saint-Pierre. La ville est morte.

Extrait de Histoire des Antilles - Salandre et R. Cheyssac.

COMPREHENSION DU TEXTE :

- 1) Quels sont les signes avant coureurs de l'éruption ?
- 2) Pourquoi les autorités retiennent-elles la population dans la ville ?
- 3) Quelles sont les conséquences du passage de la nuée ardente ?

VOCABULAIRE :

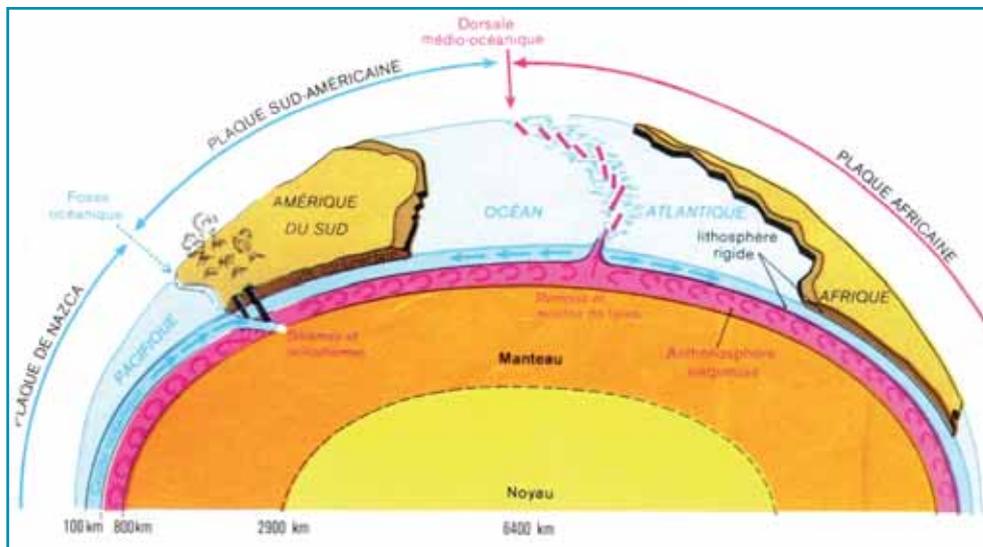
- a) Cherchez la définition des mots suivants :
Volcan ; montagne ; pic ; aiguille ; colline ; chaîne ;
- b) Le champ lexical des catastrophes

GRAMMAIRE :

Les subordonnées interrogatives indirectes
Les verbes en OUDRE

ORTHOGRAPHE :

Évitons les confusions
«Plus tôt» ou «plutôt» ?
Exercices à trous



RECHERCHES ET ENQUETE :

L'histoire géologique de notre pays

EXPRESSION ECRITE :

Rédaction du rapport



(Photo I. Duriveau)

LA MORT DU POISSON

L'espadon, calmement, achevait son cercle. Il était magnifique. On ne voyait remuer que sa grande queue. Le vieux tira sur la ligne afin de le rapprocher. L'espace d'un instant, le poisson se tourna légèrement sur le côté. Puis, se dressant, il entama un nouveau cercle.

— Je l'ai fait bouger, dit le vieil homme. Je viens de le faire bouger !

Il était épuisé, mais il tenait l'énorme poisson aussi court que possible. «Je l'ai fait bouger, pensait-il. Peut-être que je vais pouvoir l'amener ce coup-ci. Allez-y mes mains, allez-y mes jambes, me lâchez pas ! Et ma tête ! Me lâche pas non plus, ma tête ! T'as toujours tenu bon. C'est cette fois-ci que je l'amène !»

Amorçant son mouvement bien avant que le poisson ne fût revenu près de la barque, il banda toutes ses forces et tira furieusement, mais le poisson réussit à s'écarter, puis, se redressant s'éloigna de nouveau, lentement.

— Poisson, dit le vieux, poisson, faut que tu meures. De toute façon. Tu veux que je meure aussi ?

«On n'arrivera à rien comme ça», pensa-t-il. Sa bouche était trop sèche pour parler, mais il ne pouvait atteindre sa bouteille. «Cette fois, faut que je l'amène. Je tiendrai pas longtemps à ce train-là. Mais si, tu tiendras, se dit-il à lui-même. Tu tiendras jusqu'au bout.»

Au cercle suivant, il s'en fallut de peu qu'il ne l'attrapât. Mais le poisson se redressa encore et s'éloigna lentement.

«Tu veux ma mort, poisson, pensa le vieux. C'est ton droit.

Camarade, j'ai jamais rien vu de plus grand, ni de plus noble, ni de plus calme, ni de plus beau que toi. Allez, vas-y, tue-moi. Ça m'est égal lequel de nous deux qui tue l'autre.»

«Qu'est-ce que je raconte ? pensa-t-il. Voilà que je déraille. Faut garder la tête froide. Garde la tête froide et endure ton mal comme un homme. Ou comme un poisson.»

«La tête froide, dit-il d'une voix qu'il n'entendait plus qu'à peine. La tête froide !...»

Deux fois encore, les cercles du poisson restèrent sans résultat. «Je ne sais plus», pensa le vieil homme. Il avait été sur le point de s'évanouir chaque fois. «Je ne sais plus ! Mais je vais essayer encore un coup.»

Il essaya encore un coup. Au moment où il retourna le poisson, il sentit venir la syncope. Le poisson se redressa, puis repartit d'une lente allure, sa grande queue godillant dans l'air.

«Je vais encore essayer», affirma le vieux, bien que ses mains fussent toutes molles et que ses yeux ne vissent plus que par instants.

Il essaya encore. Même échec. «Et voilà !» pensa-t-il. La syncope arriva avant qu'il eût commencé ; «j'essayerai encore un coup.»

Il rassembla ce qui lui restait de force, de courage et de fierté ; il jeta tout cela contre l'agonie du

poisson. Celui-ci s'approcha de la barque ; il nageait gentiment tout près du vieux, son nez touchait le plat-bord.

Il se préparait à dépasser le bateau. C'était une longue bête argentée aux rayures pourpres, épaisse, large. Dans l'eau, il semblait interminable.

Le vieux lâcha la ligne et mit son pied dessus. Il souleva le harpon aussi haut qu'il put. De toutes ses forces, augmentées de la force nouvelle qu'il venait d'invoquer, il le planta dans le flanc du poisson, derrière la grande nageoire pectorale qui se dressait en l'air à la hauteur de sa poitrine, Il sentit le fer entrer, s'appuya et pesa de tout son poids pour qu'il pénétrât jusqu'au fond.

Le poisson, la mort dans le ventre, revint à la vie. Dans un ultime déploiement de beauté et de puissance, ce géant fit un bond fantastique. Pendant un instant, il resta comme suspendu en l'air au-dessus du vieil homme et de la barque. Enfin il s'écrasa lourdement dans la mer.

Ernest Hemingway, Le vieil homme et la mer.

COMPREHENSION DU TEXTE :

- 1) Que pouvez-vous dire du caractère du vieil homme ?
- 2) Pourquoi parle-t-il au poisson ?
- 3) Quelle leçon peut-on tirer de cette lutte entre le vieux pêcheur et l'espadon ?

VOCABULAIRE

a) Cherchez la définition des mots :

Syncope ; invoquer ; évoquer ; convoquer ; révoquer ;

b) Le champ lexical de la mer

GRAMMAIRE :

Les subordonnées complétives

Verbes en ELER et ETER

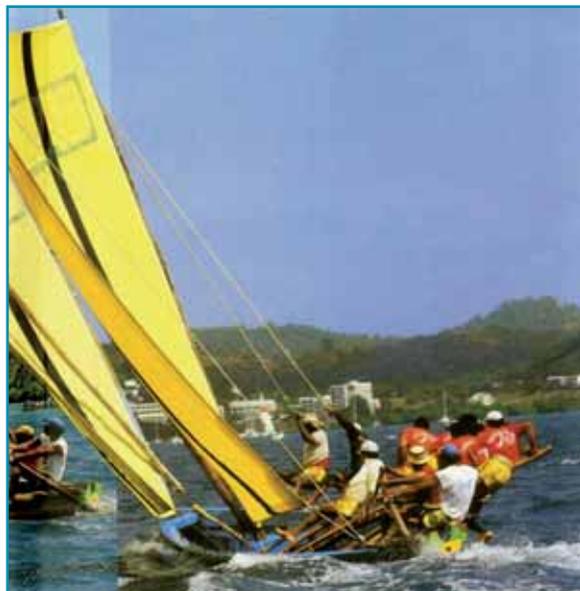
ORTHOGRAPHE :

Evitons les confusions

Eu, eus, eut, eût

Fus, fut, fût ;

Exercices à trous



(«Yoles Rondes» Martinique ; Photo Courtinard ; édition Brival)

RECHERCHES ET ENQUETE :

Le monde de la pêche ;

Les courses de Yoles et de gommiers

EXPRESSION ECRITE :

Rédaction du rapport

EXPOSITION :

Mise à la disposition du public du résultat des recherches.



(In Education Civique Nathan 3° ; Pilote d'Hercule C.130)

L'AVION DANS LA TEMPETE

Cependant, le courrier de Patagonie abordait l'orage, et Fabien renonçait à le contourner. Il l'estimait trop étendu, car la ligne d'éclairs s'enfonçait vers l'intérieur du pays et révélait des forteresses de nuages. Il tenterait de passer par-dessous, et si l'affaire se présentait mal, se résoudrait au demi-tour.

Il lut son altitude: mille sept cents mètres. Il pesa des paumes sur les commandes pour commencer à la réduire. Le moteur vibra très fort et l'avion trembla. Fabien, corrigea, au jugé, l'angle de descente, puis, sur la carte, vérifia la hauteur des collines : cinq cents mètres. Pour se conserver une marge, il naviguerait vers sept cents.

Il sacrifiait son altitude comme on joue une fortune. Un remous fit plonger l'avion qui trembla plus fort. Fabien se sentit menacé par d'invisibles éboulements. Il rêva qu'il faisait demi-tour et retrouvait cent mille étoiles, mais il ne vira pas d'un degré. Fabien calculait ses chances : il s'agissait d'un orage local, probablement, puisque Trelew, la prochaine escale, signalait un ciel trois quarts couvert. Il s'agissait de vivre vingt minutes à peine dans ce béton noir. Et pourtant le pilote s'inquiétait. Penché à gauche contre la masse du vent, il essayait d'interpréter les lueurs confuses qui, par les nuits les plus épaisses, circulent encore. Mais ce n'était même plus des lueurs. A peine des changements de densité, dans l'épaisseur des ombres, ou une fatigue des yeux. Il déploya un papier du radio : «Où sommes-nous ?»

Fabien eût donné cher pour le savoir. Il répondit : «Je ne sais pas. Nous traversons, à la boussole, un orage.» Il se pencha encore. Il était gêné par la flamme de l'échappement, accrochée au moteur comme un bouquet de feu, si pâle que le clair de lune l'eût éteinte, mais qui, dans ce néant, absorbait le monde visible. Il la regarda. Elle était tressée drue par le vent, comme la flamme d'une torche.

Chaque trente secondes, pour vérifier le gyroscope et le compas, Fabien plongeait sa tête dans la carlingue. Il n'osait plus allumer les faibles lampes rouges, qui l'éblouissaient pour longtemps, mais tous les instruments aux chiffres de radium versaient une clarté pâle d'astres. Là, au milieu d'aiguilles et de chiffres, le pilote éprouvait une sécurité trompeuse : celle de la cabine du navire sur laquelle passe le flot. La nuit, et tout ce qu'elle portait de rocs, d'épaves, de collines, coulait aussi contre l'avion avec la même étonnante fatalité.

«Où sommes-nous ?» lui répétait l'opérateur.

Fabien émergeait de nouveau, et reprenait, appuyé à gauche, sa veille terrible. Il ne savait plus combien de temps, combien d'efforts le délivreraient de ses liens sombres. Il doutait presque d'en être jamais délivré, car il jouait sa vie sur ce petit papier, sale et chiffonné, qu'il avait déplié et lu mille fois, pour bien nourrir son espérance : «Trelew : ciel trois quarts couvert, vent Ouest faible.» Si Trelew était trois quarts couvert, on apercevrait ses lumières dans la déchirure des nuages. A moins que...

La pâle clarté promise plus loin l'engageait à poursuivre ; pourtant, comme il doutait, il griffonna pour le radio : «J'ignore si je pourrai passer. Sachez-moi s'il fait toujours beau en arrière.» La réponse le consterna :

«Comodoro signale : Retour ici impossible. Tempête.» Il commençait à deviner l'offensive insolite qui, de la Cordillère des Andes, se rabattait vers la mer. Avant qu'il eût pu les atteindre, le cyclone raflerait les villes. (...)

«Communiquez à Buenos-Aires : Sommes bouchés de tous les côtés, tempête se développe sur mille kilomètres, ne voyons plus rien. Que devons-nous faire ?»

Pour le pilote, cette nuit était sans rivage puisqu'elle ne conduisait ni vers un port (ils semblaient tous inaccessibles), ni vers l'aube : l'essence manquerait dans une heure quarante. Puisque l'on serait obligé, tôt ou tard, de couler en aveugle, dans cette épaisseur.

S'il avait pu gagner le jour...

Fabien pensait à l'aube comme à une plage de sable doré où l'on serait échoué après cette nuit dure. Sous l'avion menacé serait né le rivage des plaines. La terre tranquille aurait porté ses fermes endormies et ses troupeaux et ses collines. Toutes les épaves qui roulaient dans l'ombre seraient devenues inoffensives. S'il pouvait, comme il nagerait vers le jour !

Il pensa qu'il était cerné. Tout se résoudrait, bien ou mal, dans cette épaisseur.

Antoine de Saint-Exupéry, Vol de nuit.

COMPREHENSION DU TEXTE :

- 1) Relevez les phrases qui décrivent le milieu traversé par l'avion.
- 2) Expliquez l'expression «une forteresse de nuages», «corriger au jugé».
- 3) Quelle évolution observe-t-on concernant l'état d'esprit du pilote ?

VOCABULAIRE

- a) Cherchez la définition des mots suivants : remous ; gyroscope ; carlingue ;
- b) Le champ lexical de l'aviation

GRAMMAIRE :

Les articles définis et les articles indéfinis
Les adjectifs (déterminatifs) définis et indéfinis

ORTHOGRAPHE :

Accord du participe passé (Cas particuliers)
Exercices

RECHERCHES ET ENQUETE :

L'histoire de l'aviation dans notre pays

EXPRESSION ECRITE :

Rédaction du rapport

EXPOSE :

Présentation du rapport



DICTÉE :

L'orage

Soudain une rafale, la première, souleva la poussière de la route. Je vis un éclair. La foudre craqua aussitôt. Une clarté bleuâtre illumina la boutique. La pluie accourut, une pluie qui crépitait entre les feuilles des manguiers et les tôles de la devanture. Un second éclair m'aveugla. Je fermai les yeux. La foudre tomba quelque part. Des vitres cliquetèrent. J'entendis l'air se fendre... L'orage déchaîna ses forces. Une trombe d'eau s'abattit avec une extraordinaire violence. Puis, une rafale enleva la trombe ; le torrent de pluie s'arrêta net. Du ciel descendit sur la terre un terrible silence.

D'après une dictée tirée du «Guide Pratique Bordas»

PROTEGER LA PLANETE ET L'HUMANITE

PA BRILE AN KAY POU AN RAVET

ATHENES : LE NUAGE QUI TUE

Quelques-uns commençaient de poser l'angoissante question : Athènes, qui a accueilli, en 1896, les premiers Jeux olympiques modernes, a-t-elle encore des chances d'être choisie pour en célébrer bientôt le centenaire, alors qu'elle est devenue l'une des capitales les plus irrespirables du monde ? La honte. Et puis, il y eut le drame de l'été dernier : plus de 2 000 morts en quelques semaines, terrassés par l'alchimie fatale de l'air vicié et de températures exceptionnellement élevées. Une catastrophe écologique majeure, plus meurtrière que Tchernobyl. Mais dont on a peu parlé. Les Athéniens, eux, ont compris : Nefos tue. Nefos — nuage, en grec — est un compagnon quasi quotidien. Haleine fétide de cette ville devenue monstrueuse, il plane à quelques mètres au-dessus d'une forêt d'antennes de télévision. Depuis une dizaine d'années qu'il est là, le ciel bleu a disparu, les couleurs de la ville baignent dans le sépia, le relief devient incertain, le linge se salit en séchant, et, là-haut, sur l'Acropole, le marbre du Parthénon se transforme en gypse farineux. Des répliques en ciment remplacent déjà les célèbres caryatides, à moitié rongées par l'acide sulfurique... Car Nefos est une décharge ambulante. Sale, mais aussi toxique.

Les Athéniens ne l'ignoraient pas tout à fait, puisqu'ils lui attribuent depuis longtemps les migraines, vertiges et oppressions thoraciques qu'ils subissent régulièrement. Ils savent désormais que Nefos n'est pas seulement un des inconvénients de la vie moderne. C'est un danger. Le choc de l'été dernier et la panique dans la population ont ébranlé le gouvernement : peu après, celui-ci adoptait un plan de lutte contre le nuage. Mesures draconiennes et inattendues, pour cette ville symbole de l'anarchie urbaine méditerranéenne. Il y a plus surprenant encore : ces mesures qui s'attaquent au culte de l'automobile reine et bouleversent la vie quotidienne sont appliquées depuis février. « Cette détermination peut paraître spectaculaire, mais, en réalité, il n'y a pas le choix, précise Jean Iordanoglou, professeur de pneumologie à l'université d'Athènes. Cela fait des années que les Athéniens servent de cobayes. Si l'on continue sans rien faire, il faudra fermer cette ville dans dix ans. » Une étude de l'OCDE montrait, en 1980, qu'à Athènes « un triplement du niveau d'oxyde de soufre entraîne un doublement des hospitalisations pour cause de maladies respiratoires et cardio-vasculaires ». Et, en décembre 1987, le congrès des pneumologues grecs estimait à environ une demi-douzaine le nombre de victimes quotidiennes du nuage. Bronchites chroniques, insuffisances cardiaques, anémies ou cancers, frappant surtout les enfants ou les personnes âgées.

« On l'appelle Nefos, mais c'est Némésis : ce nuage est une punition, dit un vieil Athénien qui se souvient de l'« époque du ciel bleu ». On s'est entêté à installer une cité industrielle dans un cadre qui ne le permettait pas. » Dans les années 60, des scientifiques avaient déconseillé l'implantation d'une zone industrielle au nord d'Athènes, et, en 1970, l'Organisation mondiale de la santé avait lancé les premières mises en garde. En vain...



(In «Le Ponit» N° 800 ; janvier 88)

« On l'appelle Nefos, mais c'est Némésis : ce nuage est une punition, dit un vieil Athénien qui se souvient de l'« époque du ciel bleu ». On s'est entêté à installer une cité industrielle dans un cadre qui ne le permettait pas. » Dans les années 60, des scientifiques avaient déconseillé l'implantation d'une zone industrielle au nord d'Athènes, et, en 1970, l'Organisation mondiale de la santé avait lancé les premières mises en garde.

En vain...

COMPREHENSION DU TEXTE :

- 1) Quels sont les effets de «NEFOS» ?
- 2) Quelles sont les inquiétudes du professeur Iordanoglou ?
- 3) Par qui avaient été lancés des mises en garde qui n'ont pas été prises en compte ?

VOCABULAIRE

a) Cherchez la définition des mots suivants :

Alchimie ; vicié ; fétide ; draconien ;

b) Le champ lexical de la pollution

GRAMMAIRE :

L'Indication du temps

Révision des verbes des trois groupes

ORTHOGRAPHE :

Signes orthographiques (accents, tréma, cédille)

DICTEE :

Mexico

Mexico, la démente, la plus grande mégapole de l'Amérique Latine qui défie les statisticiens et les futurologues. Une croissance affolante, anarchique, incontrôlable. La moitié des habitants du grand Mexico vit dans ces bidonvilles, ces ceintures de misère qui grimpent partout à l'assaut des collines. Ce sera bientôt la plus grande ville du monde, le plus grand bidonville sûrement ; en attendant, c'est déjà la plus polluée. Avant la saison des pluies, on ne voit plus ni le soleil ni les volcans, rien qu'un épais nuage noirâtre.

*Source : René Dumont et Marie-France Mottin.
Le mal-développement en Amérique Latine.*



(In revue «Que Choisir»)

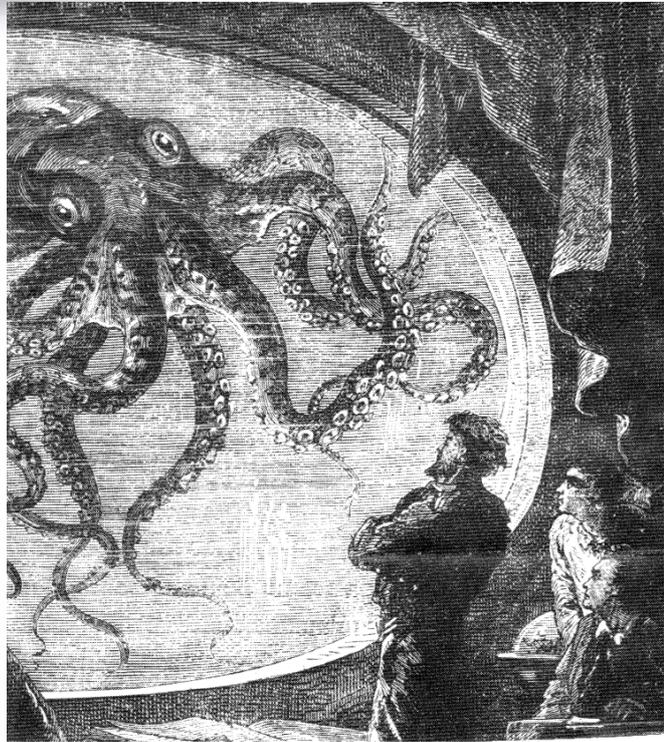
RECHERCHES ET ENQUETE :

Les menaces qui planent sur la planète et l'humanité.

EXPRESSION ECRITE :

«Les savants ont annoncé que l'eau potable viendra à manquer» ; «les déchets ménagers s'accumulent de façon inquiétante».

Vous avez été chargé par une association de présenter un exposé sur l'un de ces deux sujets. Vous devrez informer le public quant à la réalité de ces dangers et faire des propositions pour les combattre.



LIBERER L'IMAGINATION

FEMEN ZIE-W, OU KE WE-Y

UN COMBAT DE GEANTS

Tout à coup le Nautilus s'arrêta. Un choc le fit tressaillir dans toute sa membrure.
«Est-ce que nous avons touché ? demandai-je. En tout cas, répondit le Canadien, nous serions déjà dégagés car nous flottons»

Le Nautilus flottait sans doute, mais il ne marchait plus. Les branches de son hélice ne battaient pas les flots. Une minute se passa. Le capitaine Némó, suivi de son second, entra dans le salon. Je ne l'avais pas vu depuis quelques temps. Il me parut sombre. Sans nous parler, sans nous voir peut être, il alla au panneau, regarda les poulpes et dit quelques mots à son second. Celui-ci sortit. Bientôt les panneaux se refermèrent. Le plafond s'illumina.
J'allai vers le capitaine.

«Une curieuse collection de poulpes, lui dis-je, du ton dégagé que prendrait un amateur devant le cristal d'un aquarium.

En effet, monsieur le naturaliste, me répondit-il, et nous allons les combattre corps à corps.

- Corps à corps ? répétai-je.

- Oui, monsieur ! L'hélice est arrêtée. Je pense que les mandibules cornées de l'un de ces calmars se sont engagées dans ses branches. Ce qui nous empêche de marcher.

- Et qu'allez-vous faire ?

- Remonter à la surface et massacrer toute cette vermine.

- Entreprise difficile.

- En effet. Les balles électriques sont impuissantes contre ces chairs molles où elles ne trouvent pas assez de résistance pour éclater, mais nous les attaquerons à la hache.

- Et au harpon, monsieur, dit le Canadien, si vous ne refusez pas mon aide.

- Je l'accepte, maître Land.

- Nous vous accompagnerons», dis-je, et, suivant le capitaine Némó, nous nous dirigeâmes vers l'escalier central. Là, une dizaine d'hommes, armés de haches d'abordage, se tenaient prêts à l'attaque. Conseil et moi, nous primes deux haches. Ned Land saisit un harpon.

Le Nautilus était alors revenu à la surface des flots. Un des marins, placé sur les derniers échelons, dévissait les boulons du panneau. Mais les écrous étaient à peine dégagés, que le panneau se

releva avec une violence extrême, évidemment tiré par la ventouse d'un bras de poulpe. Aussitôt un de ces longs bras se glissa comme un serpent par l'ouverture, et vingt autres s'agitèrent au-dessus. D'un coup de hache, le capitaine Némó coupa ce formidable tentacule, qui glissa sur les échelons en se tordant. Au moment où nous nous pressions les uns sur les autres pour atteindre la plate-forme, deux autres bras, cinglant l'air, s'abattirent sur le marin placé devant le capitaine Némó et l'enlevèrent avec une violence irrésistible.

Le capitaine Némó poussa un cri et s'élança au dehors. Nous nous étions précipités à sa suite. Quelle scène ! Le malheureux saisi par le tentacule et collé à ses ventouses, était balancé dans l'air au caprice de cette énorme trompe. Il râlait, il étouffait, il criait : «A moi ! À moi» ! Ces mots, prononcés en français, me causèrent une profonde stupeur ! J'avais donc un compatriote à bord, plusieurs, peut-être ! Cet appel déchirant, je l'entendrai toute ma vie. L'infortuné était perdu. Qui pouvait l'arracher à cette puissante étreinte ? Cependant le capitaine Némó s'était précipité sur le poulpe, et, d'un coup de hache, il lui avait encore abattu un bras. Son second luttait avec rage contre d'autres monstres qui rampaient sur le flanc du Nautilus. L'équipage se battait à coups de haches. Le Canadien. Conseil et moi, nous enfoncions nos armes dans ces masses charnues. Une violente odeur de musc pénétrait l'atmosphère. C'était horrible. Un instant, je crus que le malheureux, enlacé par le poulpe, serait arraché à sa puissante succion. Sept bras sur huit avaient été coupés. Un seul, brandissant la victime comme une plume, se tordait dans l'air.

Mais au moment où le capitaine Némó et son second se précipitaient sur lui, l'animal lança une colonne d'un liquide noirâtre, sécrété par une bourse située dans son abdomen. Nous en fûmes aveuglés. Quand ce nuage se fut dissipé, le calmar avait disparu et avec lui, mon infortuné compatriote !

Quelle rage nous poussa alors contre ces monstres. On ne se possédait plus. Dix ou douze poulpes avaient envahi la plate-forme et les flancs du Nautilus. Nous roulions pêle-mêle au milieu de ces tronçons de serpents qui tressautaient sur la plate-forme dans des flots de sang et d'encre noire. Il semblait que ces visqueux tentacules renaissaient comme les têtes de l'hydre.

Jules Verne. Vingt mille lieues sous les mers.

COMPREHENSION DU TEXTE :

- 1) Pourquoi le Nautilus s'est-il arrêté ?
- 2) Relevez les phrases qui montrent la puissance des poulpes.
- 3) Comment qualifieriez-vous le Capitaine Némó ?
- 4) Qu'est-ce qui explique la stupeur du narrateur quand il entend les cris du marin saisi par le poulpe ?

VOCABULAIRE :

- a) Cherchez la définition des mots suivants :
Tressaillir ; mandibule ; naturaliste ; tronçon ; visqueux ; octopode ; sécrété ;
- b) Le champ sémantique

GRAMMAIRE :

Révision de la conjugaison des verbes irréguliers

ORTHOGRAPHE :

Evitons les confusions
Quand, quant à, qu'en
Exercices à trous

DICTEE :

Le condor

Soudain, une ombre passa sur le taillis. Je levai la tête et je vis le condor. Il était descendu du zénith et il planait majestueusement. L'envergure de ses ailes me parut deux fois plus grande que celle de mes bras. Il s'éloigna sur ma gauche. Je pensai qu'il était venu par curiosité pure, pour jeter un coup d'œil sur l'intrus qui osait pénétrer dans son royaume. Mais je le vis prendre un large virage en passant derrière moi et revenir sur ma droite. Je constatai alors avec terreur qu'il décrivait un cercle dont j'étais le centre, et que ce cercle descendait peu à peu vers moi.



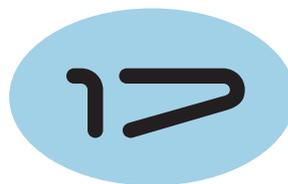
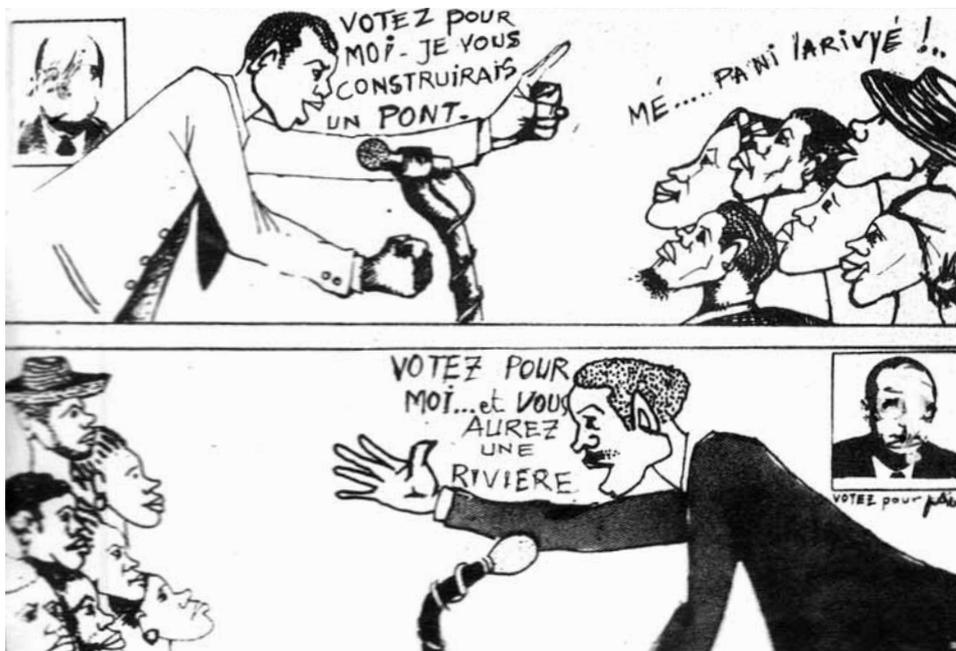
(B.N. Photo Jeanbor)

RECHERCHES ET ENQUETE

Le monde sous-marin

EXPRESSION ECRITE :

Rédaction du rapport



ACCEPTER LA DIFFERENCE

CHAK TET, CHAK LESPRI

CONFERENCE ELECTORALE

Pérou est un petit quartier de commune où, d'habitude, il semble que rien ne se passe. Bien sûr, les habitants ont une vie bien remplie. Tous les jours, il faut s'occuper des bêtes, cultiver le jardin, aller prendre de l'eau à la source et, quand on arrive à être embauché, aller travailler sur l'habitation.

Les habitants vont parfois au bourg ou à Fort-de-France faire des provisions, rendre visite à un parent ou faire quelque démarche dans un bureau. Mais il est rare que le bourg vienne leur rendre visite.

Aujourd'hui, ce n'est pas pareil ! Des hauts parleurs crachent une musique assourdissante. De nombreuses voitures encombrant l'étroite rue qui traverse le quartier. Une foule agitée se presse autour de la boutique. C'est dans dix jours qu'auront lieu les élections municipales, un candidat est venu essayer de convaincre les électeurs de lui accorder leurs suffrages.

Le visage grave, homme et femme écoutent les discours, car la conférence a commencé. Chaque phrase entraîne des commentaires et des discussions dans la foule : rires, applaudissements, démentis. Et voilà qu'un opposant se met à crier son mécontentement au point d'interrompre l'orateur. Une vive querelle éclate et les auditeurs délaissent le candidat pour suivre l'incident.

Soudain, un homme se tient le bras, il est blessé ! Une voiture l'emmène se faire soigner. La conférence finit très vite et les voitures s'en vont. Très tard dans la nuit, les habitants restent sur les lieux et échangent leurs impressions. Le plus étonnant c'est que le coupable est un ami de la victime. Ce matin encore, ils peinaient ensemble sur l'habitation. Mais voilà, chacun a son candidat et le défend farouchement, au point d'en oublier l'amitié !

R.S.

COMPREHENSION DU TEXTE :

- 1) Qu'est-ce qui explique l'animation inhabituelle dans le quartier ?
- 2) Pourquoi les deux hommes se sont-ils battus ?
- 3) Que penser de ceux qui perturbent la conférence d'un candidat aux élections ?

VOCABULAIRE

- a) Cherchez la définition des mots suivants : Suffrages ; orateur ; scrutin ;
- b) Le champ lexical des élections

ORTHOGRAPHE :

Évitons les confusions
«Dans» ou «d'en» ? (Exercices à trous)
Réécriture

RECHERCHES ET ENQUETE :

Les élections : différents types ; déroulement ;



(Bureau de vote à Rivière-Pilote)

EXPRESSION ECRITE :

Rédaction du rapport

ACTIVITE ARTISTIQUE :

Sketch. Un conférencier est interrompu de façon intempestive par une personne dans le public. Quelqu'un essaie de raisonner le perturbateur.



ELOGE DE LA DIFFERENCE

L'une des tâches les plus importantes de notre temps, et sans doute de tous les temps, est d'abolir le mépris, d'enseigner l'importance vitale des différences entre les hommes.

Le jour où me fut annoncé le prix Nobel était, par hasard, la journée de la tolérance. Cette coïncidence m'a frappé car, devant les journalistes auxquels j'exposais les bienfaits de la diversité biologique, je venais d'insister en même temps sur les bienfaits de la diversité culturelle.

Les variations entre individus sont une nécessité pour qu'une espèce s'adapte aux modifications de son milieu, pour qu'elle se perpétue malgré les agressions diverses qu'elle subit.

Grâce à une subtile différence, tel individu saura résister à une épidémie alors que tel autre y succombera. Or, il n'y a et il n'y aura jamais (hormis les vrais jumeaux) deux individus identiques. Chaque homme est unique.

L'avenir de l'espèce, sa capacité d'adaptation, d'évolution biologique passe par la conservation jalouse de cette diversité. L'uniformisation conduirait au déclin, puis à la dégénérescence et à la mort. L'idée de «race pure» est donc un non-sens biologique.

Par analogie, l'évolution culturelle de l'humanité passe par une préservation jalouse des diversités intellectuelles des individus et des groupes ethniques. Elles lui ont permis de s'adapter aux conditions les plus différentes et les plus rudes. Elles lui permettront de s'adapter aux nouvelles structures, notamment à celles socio-économiques qu'impose la technologie moderne.

La liberté de pensée ou d'opinion, le libre exercice des cultes, ne sont que la libre expression des diversités individuelles. Elles sont le levain d'une humanité constamment en marche.

Ici encore, uniformité serait l'équivalent de mort.

Je n'aime pas le mot de tolérance car il implique déjà une sorte de refus péniblement refoulé, une sorte de résignation.

Les différences entre les êtres ne doivent pas être simplement tolérées ; elles doivent être admises, encouragées, cultivées en pleine conscience des richesses inestimables qu'elles apportent.

*Texte de Jean Dausset, publié dans
Le Courrier de l'UNESCO, septembre 1982.*

COMPREHENSION DU TEXTE

- 1) L'auteur affirme que «l'idée de «race pure» est un non-sens biologique». Pouvez-vous préciser ce qu'il entend par-là ?
- 2) Par quels arguments justifie-t-il l'importance de la diversité biologique ?

VOCABULAIRE

- a) Cherchez la définition des mots suivants : Subtile ; dégénérescence ; analogie ; levain ;
- b) Le champ lexical de la culture

GRAMMAIRE :

Révision générale

ORTHOGRAPHE :

Évitons les confusions

Adverbes en EMMENT et adverbes en AMMENT

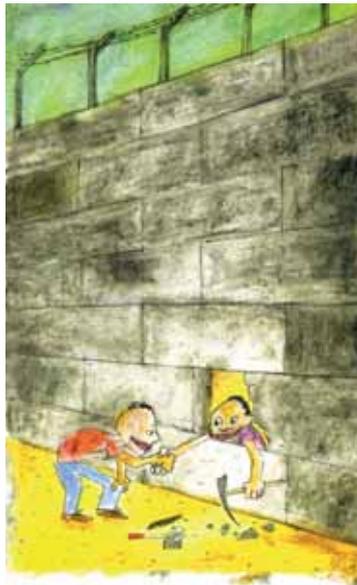
Exercices à trous

DICTÉE :

Histoire chinoise

Un homme qui avait perdu sa hache soupçonna le fils de son voisin de l'avoir prise. Certaines particularités de son allure, sa contenance, sa façon de parler, indiquaient que c'était lui le voleur. Il prouvait par ses actes, ses gestes, son comportement qu'il avait volé la hache, et qu'on ne pouvait accuser personne d'autre. Cependant, il advint qu'en creusant une fosse, le propriétaire de la hache retrouva son bien perdu. Le lendemain, il revit le fils de son voisin et ne découvrit plus rien dans ses mouvements, ses actions, sa manière d'être qui pût le relever coupable d'une faute.

Keith Tzu



(In «Manière de Voir» Janvier 2006)

RECHERCHES ET ENQUETE :

Les populations immigrées dans notre pays ;

La raison de leur présence, leur situation.

EXPRESSION ECRITE

Rédaction du rapport

LECTURE SUIVIE

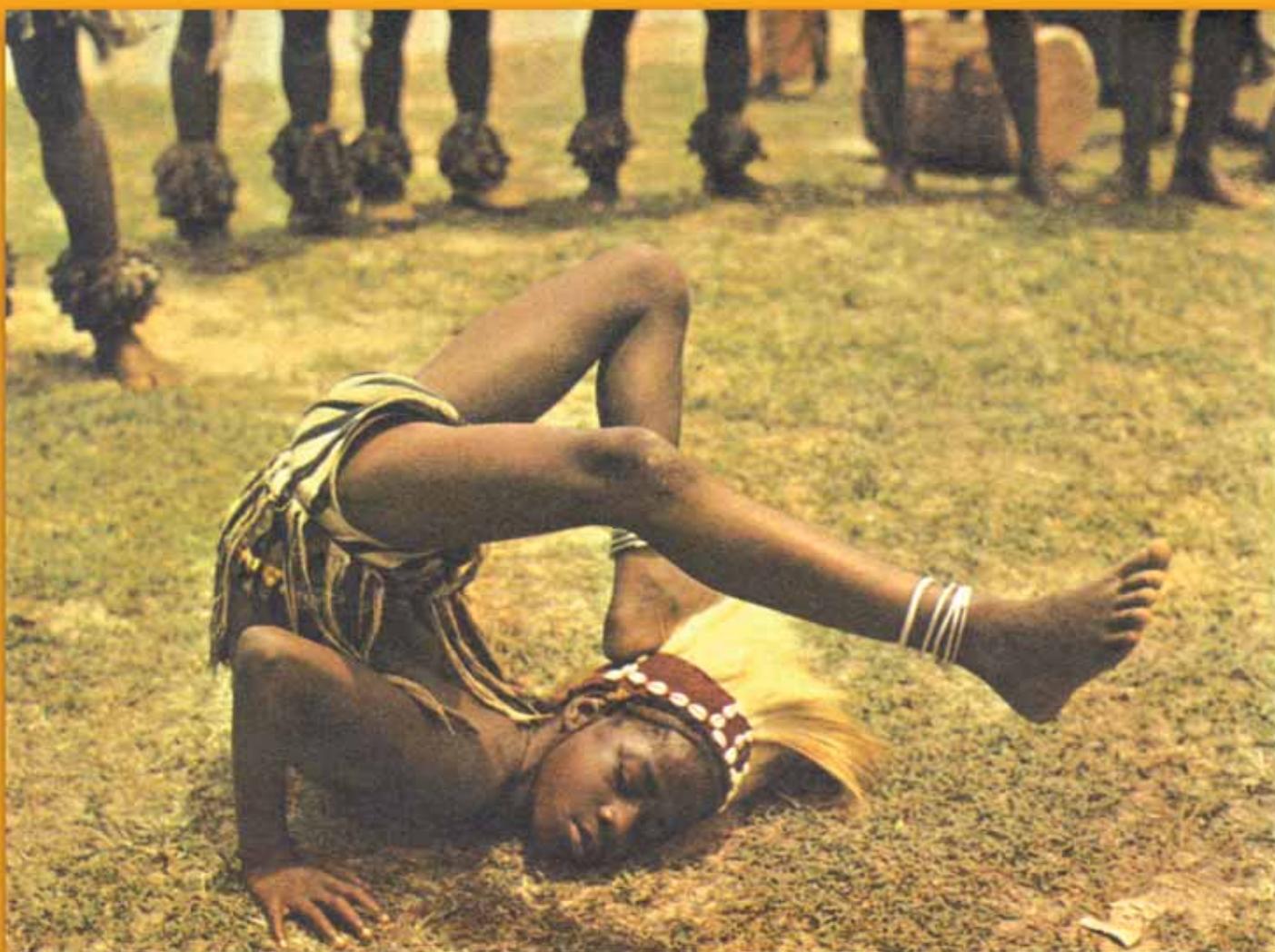
ETUDE DE LA NOUVELLE

La cafetière de Théophile Gautier

Méthodologie : La fiche de lecture

LIVRET N°3:

Niveau quatrième



Danseuse de la région de Guéré (Mali)



(Course de Stock car ; in «Qu'est-ce-que c'est» Hachette)

SURMONTER LA VIOLENCE

LANFE PA NI VWAZINAJ

L'HOMME AU VOLANT

Une motocyclette conduite par un petit homme sec, portant lorgnons et pantalon de golf, m'avait doublé et s'était installée devant moi, au feu rouge. En stoppant, le petit homme avait calé son moteur et s'évertuait vain à lui redonner souffle. Au feu vert, je lui demandai, avec mon habituelle politesse, de ranger sa motocyclette pour que je puisse passer. Le petit homme s'énervait encore sur son moteur poussif. Il me répondit donc, selon les règles de la courtoisie parisienne, d'aller me rhabiller. J'insistai, toujours poli, mais avec une légère nuance d'impatience dans la voix. On me fit savoir aussitôt que, de toute manière on m'emmenait à pied et à cheval. Pendant ce temps, quelques avertisseurs commençaient, derrière moi, de se faire entendre. Avec plus de fermeté, je priai mon interlocuteur d'être poli et de considérer qu'il entravait la circulation. L'irascible personnage, exaspéré sans doute par la mauvaise volonté, devenue évidente, de son moteur, m'informa que si je désirais ce qu'il appelait une déroutillée, il me l'offrirait de grand cœur. Tant de cynisme me remplit d'une bonne fureur et je sortis de ma voiture dans l'intention de frotter les oreilles de ce mal embouché. Je ne pense pas être lâche (mais que ne pense-t-on pas !), je dépassais d'une tête mon adversaire, mes muscles m'ont toujours bien servi. Je crois encore maintenant que la déroutillée aurait été reçue plutôt qu'offerte. Mais j'étais à peine sur la chaussée que, de la foule qui commençait à s'assembler, un homme sortit, se précipita sur moi, vint m'assurer que j'étais le dernier des derniers, et qu'il ne me permettrait pas de frapper un homme qui avait une motocyclette entre les jambes et s'en trouvait, par conséquent, désavantagé. Je fis face à ce mousquetaire et, en vérité, je ne le vis même pas. A peine, en effet, avais-je la tête tournée que, presque en même temps, j'entendis la motocyclette pétarader de nouveau et je reçus un coup violent sur l'oreille. Avant que j'aie eu le temps d'enregistrer ce qui s'était passé, la motocyclette s'éloigna. Etourdi, je marchai machinalement vers d'Artagnan quand, au même moment, un concert exaspéré d'avertisseurs s'éleva de la file devenue considérable, des véhicules. Le feu vert revenait. Alors, un peu égaré, au lieu de secouer l'imbécile qui m'avait interpellé, je retournai docilement vers ma voiture et je démarrai, pendant qu'à mon passage l'imbécile me saluait d'un «pauvre type» dont je me souviens encore.

Histoire sans importance, direz-vous ? Sans doute. Simplement je mis longtemps à l'oublier, voilà l'important. J'avais pourtant des excuses. Je m'étais laissé battre sans répondre, mais on ne pouvait pas m'accuser de lâcheté. Surpris, interpellé des deux côtés, j'avais tout brouillé et les

avertisseurs avaient achevé ma confusion. Pourtant j'en étais malheureux comme si j'avais manqué à mon honneur. Je me revoyais, montant dans ma voiture, sans réaction sous les regards ironiques d'une foule d'autant plus ravie que je portais, je m'en souviens, un costume bleu très élégant. J'entendais le «pauvre type !» qui, tout de même, me paraissait justifié. Je m'étais en somme dégonflé publiquement. Par suite d'un concours de circonstances, il est vrai, mais il y a toujours des circonstances. Après coup, j'apercevais clairement ce que j'eusse dû faire. Je me voyais descendre d'Artagnan d'un bon crochet, remonter dans ma voiture, poursuivre le sagouin qui m'avait frappé, le rattraper, coincer sa machine contre un trottoir, le tirer à l'écart et lui distribuer la raclée qu'il avait largement méritée. Avec quelques variantes, je tournai cent fois ce petit film dans mon imagination. Mais il était trop tard, et je dévorai pendant quelques jours un vilain ressentiment

Eh bien, quand je retrouvai le souvenir de cette aventure, je compris ce qu'elle signifiait. En somme, mon rêve n'avait pas résisté à l'épreuve des faits. J'avais rêvé, cela était clair maintenant, d'être un homme complet, qui se serait fait respecter dans sa personne comme dans son métier. Moitié Cerdan, moitié De Gaulle, si vous voulez. Bref, je voulais dominer en toutes choses. C'est pourquoi je prenais des airs, je mettais mes coquetteries à montrer mon habileté physique plutôt que mes dons intellectuels. Mais, après avoir été frappé en public sans réagir, il ne m'était plus possible de caresser cette belle image de moi-même. Si j'avais été l'ami de la vérité et de l'intelligence que je prétendais être, que m'eût fait cette aventure déjà oubliée de ceux qui en avaient été les spectateurs ? A peine me serais-je accusé de m'être fâché pour rien, et aussi, étant fâché, de n'avoir pas su faire face aux conséquences de ma colère, faute de présence d'esprit. Au lieu de cela, je brûlais de prendre ma revanche, de frapper et de vaincre. Comme si mon véritable désir n'était pas d'être la créature la plus intelligente et la plus généreuse de la terre, mais seulement de battre qui je voudrais, d'être le plus fort enfin, et de façon la plus élémentaire. La vérité est que tout homme intelligent, vous le savez bien, rêve d'être un gangster et de régner sur la société par la violence (...) Je découvrais en moi-même de doux rêves d'oppression.

Albert CAMUS

COMPREHENSION DU TEXTE

- 1) Résumez en quelques phrases brèves l'incident vécu par le narrateur.
- 2) Pourquoi appelle-t-il «Mousquetaire» puis «D'Artagnan» l'homme qui vient l'apostropher ?
- 3) Qu'elle image l'auteur avait-il de lui-même avant l'incident ? Comment se voit-il après ?

VOCABULAIRE :

- a) Cherchez la définition des mots suivants :
S'évertuer ; poussif ; ressentiment ; sagouin ;
- b) L'étymologie

GRAMMAIRE :

Complétives et conjonctives
Auxiliaire des temps composés

ORTHOGRAPHE :

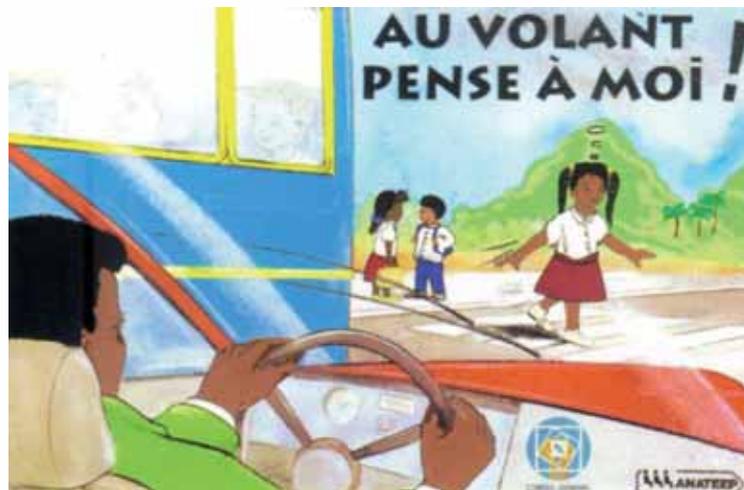
Évitons les confusions
Bientôt, bien tôt ;
Exercices à trous

DICTEE :

Laissez-moi passer !

Le machinisme a mis à la disposition de tous et de chacun une puissance démesurée. Il est très difficile de conserver la raison quand on dispose d'une telle puissance. L'homme qui, volontiers, s'effacerait devant une porte pour laisser passer son voisin, cet homme, s'il pilote une «quinze chevaux», entend bien dépasser le modeste possesseur d'une voiture de dix chevaux. Ne le voudrait-il pas qu'il y est en quelque sorte contraint par les lois de la matière. Sa machine lui force la main. Il donne un coup de klaxon qui signifie : «Rangez-vous, et sans tarder, puisque je suis plus fort que vous. Rangez-vous ! Laissez-moi passer !

Georges Duhamel



RECHERCHES ET ENQUETE :

La délinquance routière.
(Chiffres ; causes et conséquences)

EXPRESSION ECRITE :

Est-il indispensable d'utiliser la force physique pour se faire respecter. Essayez d'opposer deux points de vue en vous appuyant sur des exemples concrets. Dans votre conclusion vous donnerez votre propre sentiment.

(La présentation du devoir)

DEBAT :

Peut-on changer son caractère ?
(Méthodologie du débat)

POESIE :

TOI UN BOSS ?

TOI UN BOSS ?
Toi un boss ?
Tu parles !
Ta cagoule te cache
Dans une bande de malfrats aussi lâches que toi
Qui attaque en meute comme les chiens,

Et tu crânes face à des innocents
Oui, mais caché derrière une arme.
Toi un boss ?
Tu veux rire ?
Tu te fais manipuler par l'autre
Qui t'as dressé comme un animal à saliver
Devant les modèles qu'il t'a préparés
Et tu consommes sa violence, ses gadgets,
pendant que tu croupis au bas de l'échelle
Et que meurt en toi tout sentiment humain.
Toi un boss ?
Arrête !
Tu martyrises celle qui a souffert
Pour te donner le jour, pour t'élever.
Tu la laisses s'esquinter pour te nourrir
Incapable, d'un effort pour l'aider.
Incapable de travailler ou de créer quelque chose de bien
Qui, après ta mort, dira que tu as existé.
Toi un boss ?
Avec quelle cervelle ?
Tu roules comme un inconscient sur un booster
Que tu n'as pas payé à la sueur de ton front,
Avec à la main une cannette de bière,
Celle à laquelle ils ont enchaîné ton esprit pour t'empêcher de penser !
Tu n'as pas été capable d'étudier,
Ou de te battre pour que les dominants
Te permettent de le faire.
Tu as baissé les bras
Et tu n'as pas eu le courage de dire «non»
Aux plus paumés que toi
Qui t'ont incité à te rabaisser
Dans la drogue, dans le vol
Dans l'agression de tes infortunés compatriotes
Qui ne font que se débattre
Pour essayer de faire vivre leur famille
Toi un boss ?
Awa !
Tes roulements d'épaules et ta violence
Ne servent qu'à cacher ta faiblesse, Ton désarroi, ton impuissance, ta rage
De te sentir écrasé, peu instruit, mal aimé
Non frère !
Tu seras un boss quand tu auras compris
Que les chaînes en or et les Vêtements de marque
Ne font pas la valeur de l'homme
Surtout quand ils ont été volés.
Tu seras un boss, quand tu comprendras Que la haine, la contrainte, les «gorges» N'entraînent
jamais de l'admiration pour toi
Mais au contraire le dégoût, le mépris et ravalent le caïd au rang de l'animal.
Tu seras un boss
Quand tu auras la force de reconnaître Que tu es dans une trace de boue
Quand tu auras le courage de décider
De redevenir seul maître de ton esprit
Et de rattraper le temps perdu.
Et puis zut, cette affaire de boss
C'est un leurre pour complexés en mal de reconnaissance
Essaie tout simplement
D'être un homme digne, respecté et aimé !



«Le Cri» de Munch

CHAHUTE JUSQU'AU MARTYRE

Malgré sa décision obstinée de se donner la mort, il n'a pas voulu d'une fin théâtrale : ni angoisse, ni mystère, la tragédie ravalée au rang d'un simple fait divers. Jean-claude Hianne. 38 ans, s'est pendu à l'aide de câbles de batteries sous le pont d'une voie rapide à Rousie, près de Maubeuge. Mais dans l'une de ses poches, il avait griffonné un mot pour permettre son identification : «Ma voiture est la 504 grise. J'ai laissé une lettre pour ma famille, j'habite Maubeuge, 80, rue du Faubourg-Saint-Lazare». Il était marié, père de deux enfants, maître auxiliaire au lycée d'enseignement professionnel d'Hautmont. Depuis seize ans, Jean-Claude et Liliane habitaient dans une de ces petites bâtisses en brique rouge du vieux faubourg de Maubeuge. Une rue triste en cul-de-sac à proximité d'un dépôt où s'aligne une vingtaine d'autocars. Pourtant, à l'intérieur, cette maison reflète la chaleur, le confort soigné des gens du Nord. Liliane Hianne, serrée dans son peignoir bleu ciel, caresse machinalement la chevelure dorée de sa fille Bérangère, douze ans, dont les yeux clairs sont encore rougis par les larmes. Chez Laurent, l'aîné, âgé de quinze ans, la douleur fait place à la révolte : «Papa, c'était un homme trop bon. trop fier aussi mais à Hautmont, le L.E.P, ce n'était pas un lycée, c'était un pénitencier. Dans la classe terminale, c'étaient les plus durs, devrais loubards. Mon père souffrait à cause d'eux, mais il n'a jamais voulu nous avouer son impuissance, il s'accrochait à cette place comme un naufragé à une bouée. Avant, papa c'était un battant. Il voulait tout réussir dans la vie et il n'admettait pas l'échec mais depuis qu'il travaillait au lycée d'enseignement professionnel d'Hautmont, il avait bien changé. Il enseignait la mécanique. Il avait deux classes de 14 élèves chacune. Sur 14, il y en avait six qui travaillaient moyennement et huit qui ne voulaient rien faire : des perturbateurs. Ils lui disaient : «Pourquoi apprendre ? Nous, on n'a pas d'avenir et puis on s'en fout». De vrais délinquants qui cassaient les carreaux, insultaient mon père. Ils lui disaient encore : «On va te casser la gueule à la sortie». Le jour de la rentrée, en septembre, mon père avait préparé des pièces d'ajustage mécanique sur sa table pour ses 14 élèves. Il s'était retourné. Les pièces avaient déjà disparu cachées sous une machine. Quand il distribuait des lames de scie et recommandait à ses élèves de les faire durer, aussitôt elles étaient cassées par plaisir. Ils lui jetaient au visage des craies pendant le cours de technologie et le bombardaient d'objets divers. Ils lui volaient ses dossiers, ses classeurs». Liliane, qui est professeur depuis cinq ans dans un L.E.P. pour jeunes filles, enseigne dans la section Industrie habillement, acquiesce «Oui. mon mari, c'était un haut technicien, il avait la qualification de tourneur P3. Il travaillait depuis quinze ans à l'usine de Muller et Pezant. Puis, il y a deux ans, tout s'est gâté par suite d'une compression de personnel. Jean-Claude, était délégué syndical. Il avait voté avec sôn syndicat pour éviter certains licenciements du personnel. En vain. Alors, il s'est sacrifié en abandonnant sa place pour qu'un père de famille nombreuse conserve sa place dans l'entreprise. Depuis un an, il faisait des intérim dans différentes usines jusqu'en septembre, où je l'ai fait engager au L.E.P. comme maître auxiliaire en remplacement

d'un professeur absent pour cause de longue maladie. Chaque soir, Il rentrait après les cours, un peu plus désabusé. Il me disait : «J'en ai marre, je vais arrêter, je ne suis pas doué pour l'enseignement.» Liliane évoque leurs dernières vacances heureuses cet été à Sainte-Maxime en caravaning et leurs projets de départ à Caravaning pour le prochain congé de Pâques. «Jean-Claude avait deux passions : le football et la pétanque. Mais il était trop secret. Il gardait tout pour lui, par fierté. Il aurait voulu arriver à mon niveau intellectuel. C'était un bûcheur. Chaque soir, Il se plongeait des heures entières dans des livres de mécanique. Stoïque, il a vécu deux mois d'angoisse permanente sans se plaindre à ses collègues ni aux professeurs du lycée, sous les humiliations et les sarcasmes de jeunes gens quasi-délinquants. Au dernier week-end de la Toussaint, nous sommes allés à Deuil-La-Barre chez des amis rencontré au cours de nos vacances. Ils l'ont trouvé fatigué, l'air absent, méconnaissable. Mais le deuxième jour, il s'était regonflé. Plus détendu, il avait fait avec Jean-François, notre ami, de longues parties de pétanque. J'étais optimiste. Il semblait réagir. «Le lundi 4 novembre, quand il est rentré, il m'a dit une fois de plus : «J'en ai marre, je vais lâcher», alors je lui ai suggéré de tenir le coup jusqu'à Noël. Mardi matin, il a emmené les enfants en voiture et les a déposés à la porte de leur lycée. Il les a embrassés en leur disant : «Travaillez bien et à ce soir». En déjeunant chez mes parents, M. et Mme Lemaire, il leur a dit : «Je ne ferai pas une carrière dans l'enseignement», mais n'a pas évoqué l'accrochage qu'il avait eu peu avant midi avec l'un de ses élèves de terminale qui l'avait menacé. A 13 h 45, il devait reprendre le chemin du lycée mais là, tout a basculé.»

Jean-Claude n'est pas retourné à ses cours. Il a erré en voiture tout l'après-midi, cherchant une solution à ses problèmes. A 17 h 20, Il téléphone chez lui. Sa fille Bérangère décroche l'appareil. Sa mère n'est pas encore rentrée. Son père mentionne une réunion professionnelle prévue pour le soir vers 18 h 30. «Il nous a dit qu'il nous aimait mon frère et moi», se souvient la petite fille. A 17H30, il rappelle ; cette fois sa femme répond. «Oui, chérie, j'ai oublié de te parler de cette réunion, puis au lycée cet après-midi, ça n'a pas été très fort». Il enchaîne rapidement : «Est-ce que tu m'aimes toujours ma chérie ?». «Bien sûr ! Quelle question bizarre, réplique la Jeune femme, après seize ans de mariage, tu te rends compte ?»

Mme Hianne attend en vain ce soir-là, avec ses deux enfants, le retour de Jean-Claude. Inquiète, elle appelle l'un des professeurs. Puis ses parents et enfin les amis. Une nuit blanche Interminable commence pour cette famille. Mercredi matin, les policiers se rendent au domicile des Hianne, après la découverte macabre, et remettent à Liliane la lettre d'adieu retrouvée dans la voiture.

C'est une feuille d'écolier à petits, carreaux sur laquelle le prof a rédigé d'une écriture appliquée son dernier message. Les fautes d'orthographe involontaires du prof traduisent son désarroi : «Le 5 novembre 1985. Mon amour, mes chers enfants et toute la famille que j'aime. Malgré tout l'amour que j'ai pour vous, je ne peux rester avec vous. Ne pleurez surtout pas pour moi car je ne valais pas grand chose. Cette après-midi, je ne suis pas allé en cours, je cherchais des solutions, J'en ai pas trouvé, je me suis promené en voiture. Chérie, refaits vite ta vie car tu ne méritais pas un gars comme moi. J'aurais voulu avoir du caractère et de l'intelligence comme toi, mais la vie en a voulu autrement. Mes chers enfants, travaillez bien en classe pour votre situation plus tard. Vous allez penser que je suis un lâche, simplement un fou qui n'a pas su y faire dans cette vie de dingue. J'aurais dû me faire soigner plus tôt de la tête. Malgré tout le mal que je vous ai fait pardonnez-moi. Votre papa qui vous aimera toute la vie injuste pour les faibles. Je vous aime mon amour et mes enfants et vous aimerai là où je serai. J'espère en paix. Adieu. Jean-Claude. P.s. Je vous ai téléphoné pour vous entendre une dernière fois». Les trois visages autour de moi ruissellent de larmes. Je m'éloigne de cette maison habitée par le chagrin. J'irai voir ce lycée à la sortie de la ville dans la zone industrielle, triste et terne. Il est situé en bordure de la voie ferrée.

Six cent quatre-vingt-neuf élèves étudient la mécanique dans ce lieu sinistre. D'après ses déclarations, le proviseur du lycée devait prendre des mesures disciplinaires contre certains élèves le lendemain du suicide du professeur. Un hasard. Et le commissaire de police d'Hautmont avait noté sur son carnet de travail à la date du vendredi 8 : «Visite et enquête au lycée professionnel d'Hautmont».

Tout ce monde est arrivé trop tard. Depuis le drame, les dix élèves les plus durs ont été renvoyés. Vendredi matin, en signe de solidarité, les professeurs ont fait sécher les cours à leur classe. Samedi, sept cents personnes ont assisté aux obsèques du professeur. Lundi son successeur prendra ses fonctions. Mais il n'est pas sûr que la mort de Jean-Claude serve de leçon aux enseignants trop sensibles ni de frein à la cruauté des adolescents.

COMPREHENSION DU TEXTE :

- 1) Quelle image Jean-Claude avait-il de lui-même ?
- 2) Quels événements expliquent sa marche vers la dépression ?
- 3) Comment expliquer le comportement des élèves «loubards» ?
- 4) Quels enseignements tirer de cette histoire réelle ?

VOCABULAIRE

- a) Cherchez la définition des mots suivants :
Obstiné ; acquiescer ; intérim ; désabusé ; sarcasmes ;
- b) Eviter les pléonasmes, les redondances.

GRAMMAIRE :

Le point de vue dans le texte (interne, externe, omniscient)
Le futur antérieur

ORTHOGRAPHE :

Les adjectifs numéraux et cardinaux

RECHERCHES ET ENQUETE :

Les institutions de soutien psychologique et de réinsertion.



EXPRESSION ECRITE :

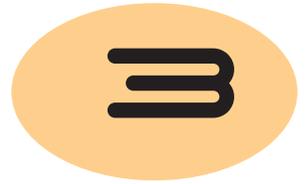
Rédaction du rapport
(Méthodologie : Constituer un dossier)

DEBAT :

Des diplômés sont au chômage. A-t-on raison, alors, de dire : «Il est inutile de travailler en classe ?»



BWA KORE devant l'ATRIUM (Photo I. Duriveau)



ETRE MAITRE DE SES CHOIX

PA PRAN DLO MOUSACH POU LET

LES IDOLES

Quelle est la fonction sociale des vedettes de la chanson ? Ce qui est sûr, c'est qu'elles, éveillent, tout comme celles du sport, un intérêt qui dépasse largement le domaine de leur compétence et de leur talent. On ne s'intéresse pas seulement à elles en tant qu'elles interprètent avec plus ou moins de talent les airs à la mode, mais aussi on veut les voir, les toucher, les imiter ; on admire tout ce qu'elles font et c'est leur personnalité tout entière qui leur confère ce rang. Les journaux qui s'adressent de préférence aux adolescents insistent davantage sur les aventures amoureuses des chanteurs pour en tirer au besoin des détails érotiques, voire pornographiques. Les magazines de jeunes qui connaissent bien leur clientèle, présentent plutôt ces héros comme des personnages généreux ; ils en font des chevaliers. Les jeunes gens et jeunes filles d'âge scolaire portent à leurs chanteurs préférés une vénération naïve et voient en eux des personnages doués de toutes les perfections. Il y a un style de vie qui est lié à la chanson moderne et qui vise particulièrement au défoulement ou bien à la perte de conscience. En soi, cette tendance n'est pas blâmable ; elle peut correspondre à un besoin biologique particulièrement intense chez les jeunes. Mais l'état qu'elle provoque favorise évidemment les entraînements incontrôlés et surtout donne une prise plus facile à ceux qui, dans la coulisse, tirent les ficelles.

Principalement, l'idole est un modèle de réussite foudroyante. Brusquement transplanté de l'usine, de l'atelier, du magasin ou de l'école dans la vie fastueuse, le chanteur-vedette côtoie les autres grands de ce monde. Fêté, adulé, il incarne tous les espoirs de ses humbles sujets. Il est la preuve vivante que la jeunesse peut, sans attendre et sans travailler, tout obtenir d'un coup. Il est vrai, sans doute, que son existence comporte des contraintes, des fatigues, qu'elle reste une lutte. On ne veut pas le savoir. Ainsi, toute la société, même celle des adultes, des donneurs de conseils, domestiquée par ces astres, ces étoiles filantes qui, probablement, disparaîtront du firmament avec, ou sans la fortune amassée. Il aura suffi qu'ils triomphent un moment pour que «soient ouvertes à tous la possibilité théorique de sortir de la médiocrité, ou bien simplement l'illusion de s'échapper à soi-même en s'identifiant à un autre. Pour beaucoup de jeunes, ce que la société peut proposer de mieux, ce vers quoi tendent les espérances, c'est le garçon à la guitare qu'on voit sur les pochettes de disques, ou la fillette qui se trémousse devant les caméras de la télévision entourée de fans et chantant le dernier tube.

Jean CAZENEUVE

COMPREHENSION DU TEXTE :

- 1) Qu'entend-on par «fonction sociale» ?
- 2) Pourquoi l'idole est-elle comparée à un chevalier ?
- 3) Expliquez l'idée qu'«il incarne tous les espoirs de ses humbles sujets».
- 4) Quels sont «ceux qui tirent les ficelles» ?

VOCABULAIRE :

- a) Cherchez la définition des mots suivants :
Compétence ; conférer ; entraînement ; théorique ; s'identifier ;
- b) L'histoire de la langue française

GRAMMAIRE :

Les reprises nominales

Conjugaison des verbes POURVOIR et PREVALOIR

ORTHOGRAPHE :

Évitons les confusions

La (article), la (pronom), là (adverbe)



Presse pour adolescents

DICTÉE :

Ambiance «soft»

Un air suranné, mélancolique, un air de jazz, répandit dans la pièce sa grâce vieillotte. Les doux gémissements de la trompette bouchée, les soupirs du saxophone, les naïfs roulements de la batterie évoquaient un lointain passé et sa douceur de vivre. Sur l'écran, une série de tableaux se déroulait, extraits de films de l'époque, précieux documents, témoins irrécusables d'un temps révolu. Sur la piste d'un dancing, des femmes en robes du soir, très décolletées, évoluaient entre les bras d'hommes en habit. Autour d'eux, assis à de petites tables, d'autres couples vidaient des bouteilles de champagne.

Source : René Barjavel. Ravage.

EXPRESSION ECRITE :

Construire le dialogue

L'écriture du théâtre

DEBAT :

Comment se préparer un avenir «réussi»



LE TRIOMPHE DE LA MEDIOCRATIE

« Cette télé-là, personne ne la fera ! » C'était il y a un an. Dans un bel élan moralisateur, l'ensemble des patrons de chaîne en France fustigeaient la bêtise de nos voisins européens brocardés pour avoir succombé aux mirages de la « télé-réalité ». Il aurait fallu, bien évidemment, entendre l'inverse. Comme prévu, le tintamarre fut à la mesure du formidable engouement qui s'ensuivit, avec le raz-de-marée de Loft Story. Comme prévu, cette parodie de condamnation eut pour effet inverse de promouvoir ce qu'elle était supposée démolir. Comme prévu, les chaînes françaises se mirent au diapason : claquemurés dans les huis clos, des wagons entiers de jeunes gens firent le succès d'un genre qui allait ravager le petit écran. Mais pas seulement.

On pensait pourtant, naïvement, que le téléspectateur tituberait d'ennui au spectacle de ces nouveaux héros. On imaginait que, rassemblés dans la pénombre de leur salon, des milliers d'anonymes finiraient bien par se lasser de regarder « l'autre », il n'en fut rien. La télé-réalité a tout balayé sur son passage. Depuis une semaine, 10 nouveaux cobayes, cinq garçons et cinq filles (bientôt 12), sélectionnés parmi 45.000 candidats en quête d'une notoriété factice, ont été enrôlés au service d'un remake de Loft Story, pimenté à souhait et promis, comme son aîné à un succès triomphal.

A se demander, avec le recul, si cette émission qui déchira la France méritait un tel vacarme. Plus personne n'ose protester. Même la classe politique, qui donna pourtant gravement de la voix, s'est tue. Comme si à droite et à gauche, on redoutait de se mettre à dos la France cathodique ?

Touche pas à mon Loft ! Banalisée, la Real TV est non seulement entrée dans les mœurs, mais aussi elle a déteint, peu ou prou sur l'ensembles des chaînes, avant d'influer sur l'industrie de la culture toute entière. Quelle différence y a-t-il entre les huis clos de M 6 ou de TF1 et ces confessions intimes dont la télévision, l'édition, la radio (RMC, Skyrock, Fun radio etc.) nous gavent ? Tout le monde en parle. C'est mon choix. Ca se discute. Vie privée. Vie publique : ces rendez-vous ont en commun de se nourrir des confidences de centaines d'anonymes, ces nouveaux héros prêts à déballer leurs chaos les plus intimes...

*Extrait d'un article de Renaud RAVEL,
dans « L'EXPRESS » du 18 Avril 2002.*

COMPREHENSION DU TEXTE :

- 1) Comment comprenez vous le terme médiocratie ?
- 2) Les dirigeants des chaînes sont-ils conscients de la futilité des émissions en questions ?
- 3) Qu'est-ce qui motive le choix de les réaliser ?
- 4) Comment expliquer l'engouement du public ?

VOCABULAIRE

- a) Cherchez la définition des mots suivants
Parodie ; factice ; chaos ; diapason ;
- b) Le champ lexical de la presse

GRAMMAIRE :

Figures de style

(Ressemblance ; exagération ; atténuation ; insistance ; répétition ; opposition)

Valeur de l'imparfait.

ORTHOGRAPHE :

Évitons les confusions

Egayer, égayer ; buter, butter ; filtre, philtre ; cahot, chaos ;

Exercices à trous



(In «Starwars» N° 14 juillet 2008)

DICTÉE :

Les jeux vidéo

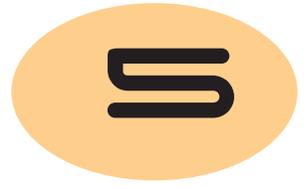
Aujourd'hui, les jeux vidéo représentent l'essentiel des usagers classiques de l'ordinateur individuel à la maison. L'écran de télévision fourmille d'affreux petits bonshommes verts qu'il faut absolument détruire, un petit diable vous salue et danse sur une musique rythmée par des claquettes, un mur de briques se dresse devant vous, des piranhas affamés vous agressent. Les touches du clavier deviennent de redoutables lance-missiles qui doivent anéantir les envahisseurs venus de l'espace. Ici votre ordinateur en joueur d'échec redoutable, là un bolide dévale une route escarpée. La plupart de ces jeux vous passionnent tellement qu'ils vous dépayseraient, au point de vous faire oublier votre fauteuil...ou le rôti qui est au four.

Source : Article de Xavier-Frédéric Ardoin dans le mensuel
«L'ordinateur individuel»

EXPRESSION ÉCRITE :

La violence dans les médias influence-t-elle notre comportement ?

(Apprendre à ordonner les idées)



Ménagère américaine des années 1960 - Sculpture de Dwane Hanson - 1969 Musée de Budapest

MA PLUS BELLE VENTE

Ah ! Oui, ma plus belle vente. Cela a dû se passer en 1925. Un après-midi vers trois heures, j'ai vu arriver un jeune couple. C'étaient des minotiers de l'Est qui venaient de se marier, et comme leur famille avait tout perdu dans les bombardements, il leur fallait s'équiper entièrement de la cave au grenier. Ils m'ont dit : «Nous venons seulement pour voir. C'est un achat trop important pour qu'on se décide comme ça tout de suite.» J'ai bien senti qu'ils étaient méfiants et que pour un peu ils seraient repartis aussitôt.

Je les ai pris en main sans les brusquer. Je leur ai fait visiter le magasin de fond en comble, étage par étage, y compris la réserve. Je leur ai tout montré, jusqu'à la plus petite armoire, jusqu'au moindre guéridon. Et je parlais, je parlais ! J'avais senti la grosse vente en perspective et je la voulais de toutes mes forces. Ils n'étaient pas tellement plus âgés que moi. Nous avons très vite sympathisé. Cela les rassurait d'avoir affaire à quelqu'un d'aussi jeune. Ils devaient penser que ça ne portait pas à conséquence. Je les amusais, quoi ! Bientôt, ils se sont mis à rêver tout haut. «On pourrait mettre ce divan transformable dans la pièce rose, disait la jeune femme ; cela ferait un lit de secours pour les amis.»

Et comme ça, peu à peu, ils se sont dégelés et ils ont commencé à choisir tout ce qu'il fallait pour se meubler de A jusqu'à Z. Moi, je me disais que j'allais faire une vente comme je n'en avais jamais réalisée et je notais fébrilement leurs commandes. Nous nous sommes promenés pendant plus de quatre heures, jusqu'à sept heures et demie. A ce moment-là, le total atteignait 35 000 francs. Une véritable fortune pour l'époque. Je ne me tenais plus de joie.

Alors, savez-vous ce qu'a fait l'homme ? Il a tiré sa montre de son gousset et il a dit très vite : «Sept heures trente déjà ! Il faut que nous nous sauvions. Nous devons aller ce soir à l'Opéra. Nous avons à peine le temps de passer à l'hôtel nous habiller. Nous reviendrons demain matin pour conclure.» J'en ai eu des sueurs froides. Je me suis dit : «C'est fichu.» J'étais tombé sur le plus mauvais client qui soit, ou sur le plus dangereux joueur si vous préférez : celui qui entre à fond dans votre jeu, celui qui vous laisse le conduire jusqu'au bord de l'acte d'achat et qui se dérobe à la dernière seconde. C'est un coup pratiquement sans appel.

Vous ne pouvez même pas avoir l'air de mettre en doute la bonne foi du client ; vous êtes prisonnier du climat de sympathie que vous avez établi avec lui ; d'ailleurs, il est sincère quand il dit qu'il reviendra. Mais de mémoire de vendeur de meubles on n'a jamais vu personne revenir dans ces cas-là. J'avais raté ma vente de rêve.

C'est alors que sans y réfléchir j'ai fait quelque chose que j'ai souvent fait ensuite dans ma vie : j'ai eu le réflexe. Ça m'est venu sans que je sache comment, en un quart de seconde.

Vous allez à l'Opéra ? Ai-je dit. Faites-moi le plaisir de me laisser vous inviter dans ma loge.» Après le marchandage commercial, le marchandage mondain. En quelque sorte, je les prenais à leur propre jeu. Ils ne pouvaient pas résister à un jeune homme aussi magnifique. Ils auraient commis un véritable sacrilège social. Ils ont donc accepté après un peu de résistance. Nous sommes convenus de nous retrouver à leur hôtel où je passerais les chercher avec ma voiture.

L'ennui, c'est que je n'avais pas de voiture à l'époque. Quant à l'Opéra, je n'y avais seulement jamais mis les pieds.

Quelqu'un qui a été bien étonné, c'est mon beau-frère Adolphe Léviton quand je lui ai téléphoné pour lui dire : «Trouve-moi dans la demi-heure une loge à l'Opéra et prête-moi ta Renault décapotable.»

Nous sommes allés à l'Opéra où je me suis copieusement ennuyé, je ne sais même plus ce qu'on y jouait ce soir-là. Puis je les ai emmenés souper dans une boîte russe de Montmartre, à la vodka. Il y avait un orchestre. J'ai invité la jeune femme à danser : j'étais un vrai petit roi du tango. Quant à la vente, nous n'en parlions plus du tout. Nous y faisons seulement des allusions rapides. Elle devenait presque une formalité. En établissant les choses à ce niveau de relations amicales, nous l'avions pour ainsi dire prédigérée, cette vente. Mais il fallait tout de même la conclure. Vers trois heures du matin, je les ai ramenés à leur hôtel ; c'était l'Hôtel Moderne, place de la République. Nous étions tous trois en pleine euphorie, j'ai senti que c'était le moment ou jamais. Je leur ai dit : «Alors, nous la faisons cette affaire. Vous n'allez tout de même pas me laisser repartir comme ça ?» Et je suis rentré chez moi avec mon chèque de 35.000 francs.

Marcel Blenstein-Blanchet.

COMPREHENSION DU TEXTE :

- 1) Comment le vendeur s'y prend-il pour mettre le jeune couple en confiance ?
- 2) Quel «réflexe» lui permet de sauver sa vente ?
- 3) Expliquez la phrase : «Ils auraient commis un véritable sacrilège.»

VOCABULAIRE

a) Cherchez la définition des mots suivants :

Minotiers ; euphorie ; gousset ; guéridon ; mondain ;

b) Les mots d'origine étrangère dans la langue française.

GRAMMAIRE :

Les connecteurs logiques

Valeur du passé simple

ORTHOGRAPHE :

Accord du participe passé

(Cas particuliers)

Exercices

DICTEE :

Confort moderne

La chambre qui nous échet était presque toute en jalousies pour que la ventilation fût parfaite. La lumière du jour, passant à travers les lattes, habillait tous les meubles de rayures parallèles. Quand je me regardai dans une glace, je me pris pour un zèbre.

Tout en ce lieu était si astucieusement agencé que le moindre mouvement posait un problème. Il y avait un secret pour tourner la poignée de la porte et je mis dix bonnes minutes à le découvrir. Les commutateurs électriques étaient tellement bien dissimulés que Guite dut promener ses mains, à tâtons, sur toutes les murailles avant d'en repérer un ou deux. Encore n'était-ce pas ceux qu'elle cherchait.

Source : H. Troyat. De gratte-ciel en cocotier.

RECHERCHES ET ENQUETE :

Les techniques utilisées pour piéger le consommateur

EXPRESSION ECRITE :

«Dans un magasin, un vendeur fait tout pour vous convaincre d'acheter un vêtement que vous n'aimez absolument pas. Rapportez le dialogue.»
(Utilisation des mots et expressions pour plaire, pour séduire)

DEBAT :

«Les publicitaires et les agents commerciaux utilisent des méthodes de plus en plus élaborées pour pousser les gens à consommer. Cela peut-il se justifier ?»

ACTIVITE ARTISTIQUE :

Les Choses

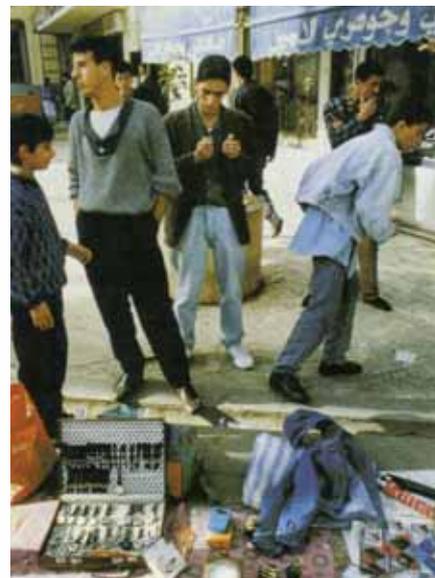
Jean-Jacques Goldm,an

Si j'avais si j'avais ça
Je serais ceci je serais cela
Sans chose je n'existe pas
Les regards glissent sur moi
J'envie ce que les autres ont
Je crève de ce que je n'ai pas
Le bonheur est possession
Les supermarchés mes temples à moi
Dans mes uniformes,
Rien que des marques identifiées
Les choses me donnent une identité

Je prie les choses et les choses m'ont pris
Elles me posent, elles me donnent un prix
Je prie les choses, elles comblent ma vie
C'est plus «je pense» mais «j'ai» donc je suis
Des choses à mettre, à vendre, à soumettre
Une femme objet qui présente bien
Sans trône ou sceptre je me déteste
Roi nu, je ne vauds rien

J'ai le parfum de Jordan
Je suis un peu lui dans ses chaussures
J'achète pour être, je suis
Quelqu'un dans cette voiture
Une vie de flash en flash
Clip et club et clop et fast food
Fastoche speed ou calmant
Mais fast, tout le temps zap le vide
Et l'angoisse
Plus de bien de mal,
Mais est-ce que ça passe à la tête
Nobel ou scandale ? On dit V.I.P
Un tatouage, un piercing, un bijou
Je veux l'image, l'image et c'est tout
Le bon langage les idées qu'il faut
C'est tout ce que je vauds.





Jeunes Algériens

QUI FRÉQUENTER ?

«Qu'est-ce que ce camarade que tu nous as amené ? Il ne me plaît pas du tout, mon petit. A ton père non plus. Ce n'est pas l'ami qu'il te faut. Tu ne voudrais pas faire de la peine à tes parents, j'espère ? Tu ne voudrais pas nous chagriner, nous qui avons tant fait pour toi, qui nous sommes imposé de si lourds sacrifices ?... Et bien, il ne faut plus fréquenter ce garçon-là. Crois-en ta mère. Crois-en tes parents : ils ont l'expérience de la vie. Ils savent ce qui est bon pour leur petit André, ils savent aussi ce qui risquerait d'être mauvais pour lui. J'ai été douloureusement surprise : comment ! Voilà de quels compagnons s'entoure mon petit André, voilà ce qu'il choisit comme amis !... Toi, si délicat, tu n'as pas été révolté par ses manières, son accent, son allure... in-qua-li-fia-bles ? Tu m'étonnes, mon petit, tu me déçois, tu m'attristes. Faut-il que je perde confiance en mon fils ? Comment n'as-tu pas compris tout de suite que ce Lauthier, ne pouvait pas être un camarade pour toi ? Je suis sûre qu'il a tous les mauvais instincts, ce garçon-là, tous les vices, tu m'entends, tous les vices. Est-ce donc cela qui t'attire en lui, peut-être ?... Allons, ne pleure pas. Rien n'est perdu. Du moins je l'espère. Cesse toutes relations avec Lauthier, nous le souhaitons, ton père et moi. Ne pleure pas, mon petit. Je sais bien, c'est un peu dur de se tromper, puis de reconnaître qu'on s'est trompé. Là ! Là ! Fini ce gros chagrin !... Tu l'aimes donc tant que ça, ce voyou ?

Qu'est-ce qu'il lui prend ? André !... Il claque la porte, et va s'enfermer dans sa chambre... Ma parole, mais c'est inouï !...»

Jean-Louis CURTIS, *Les Jeunes Hommes*

COMPREHENSION DU TEXTE :

- 1) Comment la mère perçoit-elle son fils ? Citez les propos qui peuvent illustrer votre réponse.
- 2) Comment considère-t-elle et qualifie-t-elle Lauthier, l'ami d'André ?
- 3) Pourquoi André va-t-il s'enfermer dans sa chambre en claquant la porte ?

VOCABULAIRE

- a) Cherchez la définition des mots suivants :
Expérience ; allure ; instinct ; inouï ;
- b) Le champ lexical de la morale

GRAMMAIRE :

La subordonnée infinitive
Valeur du plus-que-parfait et du futur antérieur

ORTHOGRAPHE :

Évitons les confusions
Davantage, d'avantage ; satire, satyre :
Exercices à trous

DICTEE :

Une adolescente face aux adultes

J'avais perdu la sécurité de l'enfance ; en échange je n'avais rien gagné. L'autorité de mes parents n'avait pas fléchi et comme mon esprit critique s'éveillait, je la supportais de plus en plus impatientement. Visites, déjeuners de famille, toutes ces corvées que mes parents tenaient pour obligatoires, je n'en voyais pas l'utilité. Les réponses : «Ca se doit. Ca ne se fait pas» ne me satisfaisaient plus du tout. La sollicitude de ma mère me pesait. Elle avait «ses idées» qu'elle ne se souciait pas de justifier, aussi, ses décisions me paraissaient-elles souvent arbitraires.

Simone de Beauvoir. Mémoires d'une jeune fille rangée.

RECHERCHES ET ENQUETE :

Les adolescents face à la loi



EXPRESSION ECRITE :

«Vos parents ont-ils le droit de vous interdire certains comportements et de se mêler de votre vie sentimentale ?»
(Le discours explicatif)

POESIE :

TU SERAS UN HOMME

Rudyard Kipling

Si tu peux voir détruit l'ouvrage de ta vie,
Et sans un seul mot te mettre à rebâtir,
Ou perdre en un seul coup le gain de cent parties,
Sans un geste et sans un soupir,
Si tu peux être amant sans être fou d'amour,
Si tu peux être fort sans cesser d'être tendre,
Et te sentant haï sans haïr à ton tour,
Pourtant lutter et te défendre,
Si tu peux supporter d'entendre tes paroles
Travesties par des gueux pour exciter des sots
Et d'entendre mentir sur toi leurs bouches folles,
Sans mentir toi-même d'un mot,
Si tu peux rester digne en étant populaire
Si tu peux rester peuple en conseillant les rois
Et si tu peux aimer tous tes amis en frères,
Sans qu'aucun d'eux soit tout pour toi,
Si tu sais méditer, observer et connaître
Sans jamais devenir sceptique ou destructeur,
Rêver, mais sans laisser ton rêve être ton maître,
Penser sans n'être qu'un penseur,
Si tu peux être dur sans jamais être en rage,
Si tu peux être brave sans jamais être imprudent,
Si tu peux être bon, si tu sais être sage,
Sans être moral ni pédant,
Si tu peux rencontrer triomphe après défaite
Et recevoir ces deux menteurs d'un seul front,
Si tu peux conserver ton courage et ta tête,
Quand tous les autres les perdront,
Alors les Rois, les Dieux, la Chance et la Victoire
Seront à tout jamais tes esclaves soumis
Et, ce qui vaut mieux que les Rois et la Gloire :
TU SERAS UN HOMME, MON FILS.



(In Alternatives Economiques, mars 2003)

EVITER LES PARADIS ARTIFICIELS

TI POUL SUIV TI KANNA, I MO NEYE !

LE PIEGE

«L'affaire Amadeo» a alerté la France entière, début 1976, de façon plutôt spectaculaire, sur le problème des sectes. Rappelons les faits. Le 17 janvier, plusieurs parents de Marie-Christine Amadeo, vingt-deux ans, éducatrice d'enfants inadaptés, ont fait irruption dans le Manoir Fleury, à Saint-Germain-au-Mont-d'Or, à côté de Lyon, propriété de la secte de Moon.

Sous le regard étonné de plusieurs millions de Français — grâce à la télévision convoquée pour l'occasion — Mme Amadeo a essayé de persuader sa fille de quitter la secte. En vain. Alors, persuadés que la jeune fille avait subi un «lavage de cerveau» et n'était plus en possession de toute sa raison, les amis de celle-ci ont décidé de l'enlever de force. Après une courte bagarre qui les opposa aux membres de la secte, ils réussirent à emmener Marie-Christine. Mais la jeune fille a regagné, vingt-quatre heures plus tard, le Manoir Fleury, après avoir expliqué à ses parents : «Vous ne pouvez pas comprendre. J'ai trouvé la vérité. J'ai un but : travailler, étudier et aimer les autres. J'ai un idéal : m'unir à la grande famille parfaite.»

«J'ai été contactée dans la rue la première fois par un membre de l'AUCM, racontera Marie-Christine par la suite, alors que j'allais au cinéma avec une amie. Un jeune nous a abordées, rue de la République. Il nous a proposé d'assister à une conférence. J'ai demandé à mon interlocuteur quel en serait le sujet. Il m'a répondu : «Est-ce que la société actuelle te satisfait ? Connais-tu l'origine du Bien et du Mal ? Es-tu consciente de la méfiance des gens pour communiquer ? C'étaient les questions que je me posais depuis longtemps.»

«Je rentrais chez moi, par le métro, à Levallois, quand un jeune garçon m'a abordée, dit de son côté Ariane Géraud, qui, elle, a quitté la secte. Il était souriant, ouvert, sympathique. Il a commencé à me parler des problèmes des jeunes, de l'avenir, du chômage et puis de l'amour qui devrait exister entre les gens. On a discuté. Il m'a dit qu'il vivait dans une communauté, m'a proposé de venir passer un week-end avec eux. Il habitait dans un château, à la campagne, il y avait un parc et des bois : j'ai été tentée. A l'époque je n'allais pas bien du tout. Mon père était mort en janvier. J'avais dix-sept ans et demi. Je n'avais pas encore commencé mes cours de secrétariat. Et puis, j'étais en plein désarroi sentimental.»

C'est très habile. Pas un mot, au départ, sur Moon ou les buts politico-religieux de la secte. On parle d'amitié, d'amour, de chaleur humaine. On profite de la solitude, de la détresse, du désarroi sentimental des jeunes en recherche, révoltés par une société injuste et inhumaine ou simplement désœuvrés, en chômage.

Avec les premières visites dans un centre mooniste le piège se referme doucement. «On est d'abord allés villa Aublet, poursuit Ariane. Une bande de jeunes m'a offert du thé et des gâteaux. On m'a entourée. Quand on arrive là, on se sent tout à coup très important. On s'occupe de vous : vous devenez quelqu'un. On nous a demandé si nous connaissions des chants. On a chanté. Des filles jouaient de la guitare. Il y avait une ambiance très chaude, très sympathique.»

Les sectes offrent ainsi à des gens esseulés, qui meurent de froid l'amitié chaleureuse de petits groupes d'initiés, où chacun est accueilli et reconnu, où tous participent. Ensuite seulement viennent les raisons «doctrinales» qui motivent l'adhésion à la secte.

Ce «racolage spirituel» dans les lieux publics, affectionné par l'AUCM, les disciples de Krishna et les Enfants de Dieu, suit une véritable stratégie élaborée par les états-majors des différents mouvements. Selon les techniques éprouvées de la publicité et du marketing, leurs méthodes de prosélytisme tiennent compte de la cible, du marché, des créneaux — entendez : le public, les jeunes, le milieu social — puis l'approche publicitaire, la meilleure façon de «vendre leur «marchandise», en utilisant des représentants soigneusement préparés, sachant répondre aux «besoins» du «client».

Car, sans porter de jugement sur la sincérité de la foi des dirigeants sectaires, beaucoup d'entre eux ont compris non seulement que la religion se vend comme n'importe quel produit, mais que Dieu se vend particulièrement bien aujourd'hui. Spéculer sur les besoins des gens, sur leur désir inconscient d'échapper à des conflits latents, ressemble, pour l'essentiel, aux méthodes utilisées pour vendre une lessive, un produit de beauté ou un aspirateur.

Dans tous les cas, on suscite des besoins, on joue sur la nature humaine, on flatte les désirs. Or, ce qui n'est qu'une escroquerie mineure dans le domaine commercial — et finalement inopérante, puisque la lessive X annule la lessive Y — devient grave sur le plan idéologique, dans la mesure où une organisation donnée prétend tout récupérer à son profit et mettre la main sur la personne tout entière, ou promet la perfection, le bonheur personnel et collectif, en échange de l'aliénation totale de l'adepte et son rejet du reste de l'humanité.

Si on peut parler de publicité mensongère lorsqu'on montre une femme, les yeux extasiés, devant son mari qui a remarqué que le linge était plus doux, sa chemise plus blanche ou son dîner plus succulent — sous-entendu : tel produit assurera votre bonheur conjugal — n'y a-t-il pas tromperie sur la nature, le but et le fonctionnement de l'AUCM lorsque la majorité de ses adhérents avouent n'avoir entendu parler de Moon que plusieurs jours ou semaines après leur entrée dans un mouvement présenté uniquement comme la recherche d'une communauté fraternelle, d'une vie saine, d'un idéal de pureté et de générosité ?

Alain WOODROW. Les nouvelles sectes.

COMPREHENSION DU TEXTE :

- 1) Quel procédé les agents recruteurs des sectes emploient-ils pour piéger leur proie ?
- 2) Quelles sont les cibles privilégiées des sectes ? Que leur proposent-elles ?
- 3) A quoi sont comparées les méthodes et le prosélytisme des sectes ?

VOCABULAIRE

- a) Cherchez la définition des mots suivants :
Initié ; doctrinal ; latent ; inopérant ; prosélytisme ; spéculer ;
- b) Le champ lexical de la foi

GRAMMAIRE :

Les subordonnées interrogatives particulières
Valeur du conditionnel

ORTHOGRAPHE :

Les locutions avec ou sans trait d'union

REECRITURE



RECHERCHES ET ENQUETE :

Jeux d'argent et dépendance

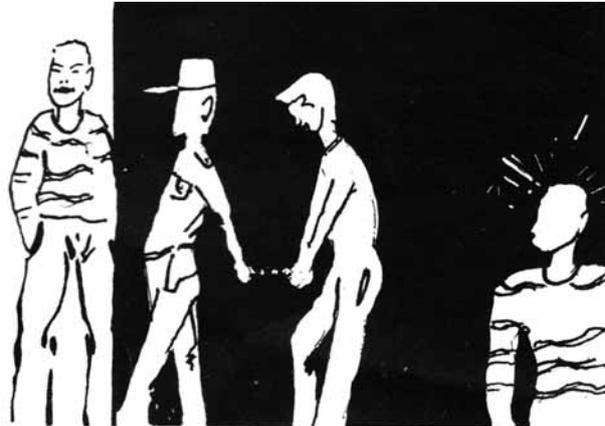
EXPRESSION ECRITE :

Rédaction du rapport

(La progression thématique)

DEBAT :

Peut-on faire confiance aux voyants ou se fier aux prévisions de l'horoscope ?



POUR COMBATTRE LA DROGUE

José, travailleur social, répond aux questions d'un journaliste à propos du développement des toxicomanies en Martinique.

Beaucoup de gens s'alarment du développement des toxicomanies dans notre pays. Y a-t-il une réalité de ce phénomène ?

José : - Absolument ! Les dernières statistiques révèlent qu'en 1997, dix-sept pour cent des lycéens reconnaissent avoir eu un contact avec la drogue. Ils étaient neuf pour cent en 1993 et nous avons la certitude que ces chiffres minimisent une réalité plus effroyable encore. Il est très difficile de recenser les toxicomanes de manière exhaustive, cependant les enquêtes révèlent un accroissement important du phénomène depuis 1986.

De 1990 à 1995, le recours aux structures sanitaires a augmenté de 55%...

Les interpellations pour infraction à la législation concernant les stupéfiants sont en progression rapide : plus de 400 personnes chaque année. 45% des incarcérations en Martinique concernent ce type d'infractions (25% en Ile de France). Il y a donc lieu de s'inquiéter.

Mais au-delà des statistiques comment ne pas être interpellé par la détresse de chaque toxicomane en particulier, par ces images de zombis, maigres, hagards qui hantent nos rues, mendient ou agressent dans la hantise de se procurer leurs doses. Le toxicomane n'est plus cet homme ou cet adolescent si prometteur que nous connaissions, ni cet individu découvrant le crack et qui se croyait le roi du monde ; c'est désormais un sujet pris au piège, contraint de répéter, de rapprocher et d'augmenter les doses pour ne pas souffrir la torture du manque.

Il y a longtemps que les dangers de la drogue sont dénoncés. Comment expliquer que, malgré tout, les gens se laissent piéger ?

José : Toute toxicomanie commence par un contact de départ avec le produit. Ce premier pas se fait de plusieurs manières.

Il peut s'agir d'une démarche volontaire, guidée par la curiosité ou la volonté de défier ; c'est souvent le cas chez le jeune. L'adolescent est impatient de parvenir à la liberté que confère le statut d'adulte. Il est conduit à vivre le développement de sa maturité en opposition avec les messages délivrés par les autorités adultes. Il veut construire des cercles de relations autres que ceux qui lui avaient été imposés. Il sera dans cet état initiatique fort, déjà décrit par la psychologie, dans lequel il voudra transgresser l'interdit, faire l'expérience de la limite et de la rupture, chercher la conformité au nouveau groupe qu'il fréquente. Quand ces tendances, somme toute, naturelles se manifestent chez un jeune relativement équilibré, vivant dans un entourage capable de réagir de façon adaptée aux difficultés momentanées de l'adolescence, cela ne conduit pas à une évolution inquiétante ou destructrice.

Mais quand l'adolescent connaît, par ailleurs, un malaise existentiel, le premier contact avec la drogue prend une toute autre dimension. Pouvant difficilement gérer en même temps la crise

d'adolescence et une crise grave, sentimentale ou familiale (divorce des parents, décès, accident, etc.) il se réfugie dans la consommation de drogue qui, au moment où elle agit, évacue la pression en même temps que l'apparence de convivialité régnant au sein du groupe offre une «famille» de remplacement.

Nous avons parlé de démarche volontaire ; mais le premier contact peut aussi être imposée. Le dealer qui veut élargir sa clientèle offrira gracieusement une cigarette, après l'avoir piégée au crack. On sait que l'accoutumance à ce produit est quasi-immédiate...

Une chose reste sûre, c'est qu'aucune des personnes qui entrent en contact avec la drogue n'a réellement à l'esprit l'avenir de déchéance qui l'attend. L'homme de 60 ans qui crache ses poumons minés par le cancer, se doutait-il lorsqu'il prenait ses premières cigarettes à quinze ans, pour frimer, qu'il en arriverait là. Il en va de même pour toutes les drogues. C'est sur cette réalité qu'il faut appeler les jeunes à réfléchir.

COMPREHENSION DU TEXTE :

- 1) Qu'est-ce qui pousse l'adolescent à toucher à la drogue malgré les mises en garde ?
- 2) Quels sont les conséquences de la drogue sur le physique des toxicomanes ?
- 3) La convivialité au sein d'un groupe de personnes qui se droguent est elle viable ?

VOCABULAIRE

- a) Cherchez la définition des mots suivants :
Statistique ; infraction ; exhaustives ;
- b) Le champ lexical de la toxicomanie

GRAMMAIRE :

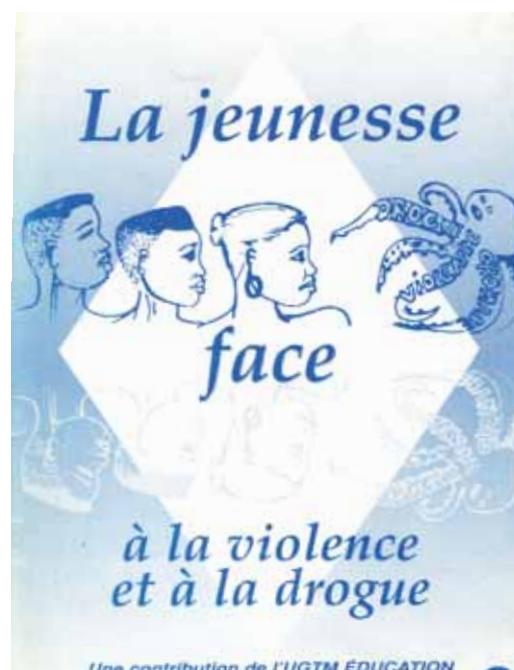
La subordonnée relative, le rôle du pronom relatif ;
Conjugaison des verbes NAITRE et VAINCRE

ORTHOGRAPHE :

Les mots commençant par la lettre h
Leur liaison avec les mots précédents

RECHERCHES ET ENQUETE :

Les conséquences des toxicomanies
sur les plans physique, psychique et social.



EXPOSE :

Présentation du rapport
(Méthodologie : communiquer avec un public)

EXPRESSION ECRITE :

«Un de vos proches amis vit un grand chagrin ; il se confie à vous.»

POESIE : EH ! JUMPY

Eh, Jumpy !
Hors de la ville
Dans sa forteresse
Entouré de vigiles
L'homme riche, l'homme vil
Dort, empire
Rit et s'engraisse
«Allô, cartel ?
Votre mission, vous l'avez acceptée :
Livrez du crack aux blacks»
Eh, Jumpy !
Toi tu craques
Et Occident crache :
«Je vous l'avais dit,
Les nègres sont comme ça !
Babylone ! Attaque ! Matraque !»
Et toi tu te caches.
Le klan,
Tous les prêtres du white power
Nous écrasent
Et toi, tu t'abaisses
La dose, bon dieu, la dose
Les économies de la vieille
La dose, bon dieu, la dose
«T'as-pas une pièce pour moi ?»
Ecchymoses et pas de pose
Et tu voles et tu blesses
C'est lâche ça !
Eh, jumpy !
La soeur fait des passes
Le dealer passe
Tu paies cash
Il ramasse, il se casse
Toi, ça te casse
Tu te gâches
Lâche ça !
Ce que tu es, là
C'est ça que tu voulais ?
Malcom X, Lumumba.
Fanon, El Che, Mumia
Tu connais ?
Eh, jumpy !
Si tu veux revivre
Lève-toi et marche !
Eh, jumpy !
Tu peux être libre
Lève-toi et lutte !



LE FAIT DU JOUR

«Le Fait du jour», c'est une rubrique du quotidien France-Antilles. Sous le titre «ELLE EST RETOURNÉE VIVRE EN ENFER», Aude Brioux y relate le parcours dramatique d'une jeune toxicomane de seize ans.

- «Ou on la laisse crever ou on la sort de cet enfer malgré elle» ; c'était le 26 novembre 2002. Depuis, la jeune fille a fait l'objet de mesures coercitives adaptées, elle était sur le chemin de guérison.
- Le 9 avril dernier, sans nouvelle de l'adolescente, le juge pour enfant lève la prise en charge, c'est un échec.

C'était en quelque sorte la prison ou la vie. Elle avait choisi de vivre. Avec le soutien du parquet, elle avait pris son destin en main et avait bénéficié de mesures adaptées dans un hôpital spécialisé en métropole. A son retour, elle avait retrouvé son fils et le goût de vivre. Pour quelques mois seulement.

L'histoire tragique de cette adolescente commence dès son plus jeune âge. Fille d'une mère dépendante au crack et d'un père qu'elle n'a jamais connu, elle a été élevée par sa grand-mère jusqu'au moment où celle-ci n'a plus eu aucune prise sur elle.

La jeune droguée est alors placée dans différents foyers d'où elle ne cesse de s'enfuir. Mère d'un bébé de dix mois, ce dernier lui est retiré et est placé dans un orphelinat. Complètement déscolarisée, la jeune maman s'enfonce dans les méandres de l'enfer du crack et se prostitue pour payer sa dose. Le 25 novembre 2002, elle est interpellée dans un squat foyalais par les policiers. La jeune fille ravagée par le crack est entraînée de «crever» à petit feu.

Elle a seize ans mais en paraît douze. Au lendemain de son interpellation, le magistrat responsable du parquet des mineurs dira d'elle «C'est la vision de quelqu'un qui sort d'un camp de concentration.» L'incarcération n'étant pas une solution, les deux magistrats du parquet et le juge pour enfants vont donc tout faire pour en trouver une autre. La tâche s'avère difficile. Impossible de trouver en Martinique un centre fermé.

Les autres structures existantes ne sont pas adaptées pour quelqu'un qui n'aspire qu'à replonger dans la drogue. Mais une première démarche auprès de l'association «Promesse de vie» va être tentée. Malgré le travail des éducateurs de l'association, la jeune fille continue à entretenir des relations avec son milieu toxicomane. Le juge décide alors de l'envoyer dans un service de pédopsychiatrie à Nice.

Le ministère de la Justice va financer son billet et payer les soins. En attendant, la jeune fille est placée sous injonction thérapeutique à l'hôpital de Colson. Le 8 janvier 2003, elle part pour Nice. Elle y restera un mois. C'est une réussite. «Quand elle est revenue en Martinique, elle avait repris du poids, elle était jolie et on lui a fait confiance pour la suite.» explique le juge. La justice va lui rendre son fils à condition qu'ils soient tous deux placés dans une famille d'accueil.

Les premières semaines sont pleines d'espoir. La jeune maman renoue les liens avec son bébé et la petite famille semble reprendre goût au bonheur. Et puis c'est le carnaval. Compte tenu de son jeune âge, sa famille d'accueil lui accorde un peu plus de liberté et accepte qu'elle participe aux festivités. Mais elle rentre de plus en plus tard. Durant le mois de mars, elle semble de nouveau se désintéresser de son enfant et multiplie ses virées nocturnes.

La famille d'accueil alerte les services de la protection judiciaire de la jeunesse et le juge en charge du suivi de l'adolescente. Les liens avec son fils s'étiolent jusqu'au jour où elle ne reviendra plus. Sans nouvelle de l'adolescente, le juge lève le placement et confie à nouveau l'enfant à l'orphelinat.

Nous sommes le 9 avril, c'est un terrible constat d'échec : «Nous avons fait tout ce que nous pouvions, nous n'avons pas lésiné sur les moyens à mettre en œuvre pour l'aider à s'en sortir. Aujourd'hui, je sais que c'est «foutu» ; «elle a replongé» lâche désespéré le magistrat. Savoir ce qui l'attend dorénavant ? La mort ou une vie de misère qui se terminera peut-être un jour derrière les barreaux de la prison de Ducos. Le 27 novembre dernier, en apposant sa signature au contrat de confiance passé avec les magistrats, elle avait pris son destin en main. A ce moment-là, elle avait fait un choix. Elle n'a pas réussi à s'y tenir.

COMPREHENSION DU TEXTE :

- 1) Qu'est-ce qui peut expliquer que l'adolescente soit devenue toxicomane ?
- 2) Qu'est-ce que «l'injonction thérapeutique» ?
- 3) Quelles dispositions la justice a-t-elle prise pour aider la jeune fille à s'en sortir ?
- 4) Qu'est-ce qu'une «famille d'accueil» ?

VOCABULAIRE

a) Cherchez la définition des mots suivants :

Méandre ; coercitif ;

b) Le champ lexical de la justice

GRAMMAIRE :

La subordonnée au mode indicatif

La voix pronominale

ORTHOGRAPHE :

Evitons les confusions

A l'envi, envie ; en vie ;

Exercices à trous.



Le musicien Jean-Michel CABRIMOL lors d'une action de prévention

RECHERCHES ET ENQUETE :

Les toxicomanies dans notre pays

EXPRESSION ECRITE

Les techniques d'écriture journalistique

(Apprendre à résumer un texte)

DEBAT :

Peut-on s'arracher à l'enfer de la drogue ?



Manifestation contre une tentative d'expulsion au Vaucelin

LUTTER CONTRE L'INJUSTICE

AN TAN POU CHASE, AN TAN POU ZIBIE

L'EXPULSION DES PAYSANS

Nous sommes en 1941 en Haïti ; une compagnie nord-américaine veut exproprier des paysans.

Au moment où on s'y attendait le moins, un enfant, lancé dans une course échevelée, apparut. Hors de souffle il donna l'alarme. Six bulldozers s'avançaient dans le chemin vicinal, zébrant la poussière des mille dents de leurs chenillettes. Ils avaient dépassé la touffe de bambous jaunes qui se dresse près de la chaumine de Justin Corbeille et se dirigeaient droit sur l'agglomération. La foule se rua. Les premiers arrivants s'arrêtèrent d'eux mêmes. Sous le regard du lieutenant Osmin qui était entouré d'une troupe de blancs américains et d'une escouade de gendarmes, les bulldozers éventraient un groupe de cases. Les paysans s'élançèrent.

- Halte-là ! cria le lieutenant... Personne n'a le droit d'avancer ! Vous avez été prévenus à l'avance, non ? Voilà quatre jours que vous auriez dû vider les lieux ! Reculez, ou je vous fais repousser ! Les gendarmes, le fusil en arrêt, s'avançaient. Les paysans reculèrent. Puis, après un instant d'hésitation, beaucoup d'entre eux se hâtèrent vers leurs propres chaumières pour sauver ce qui pouvait l'être.

Après le passage des bulldozers il ne reste rien, rien que la poudre livide de la maçonnerie des cases, quelques débris de clissage et l'empennage de chaume doré, froissé, déchiqueté, éparpillé en petites touffes sur les sol. Rien que le cri d'adieu des familles à leurs souvenirs, le cri qui vibre longuement dans l'air, meurt et renaît, de proche en proche, à chaque nouveau foyer abattu. Rien que la toux quinteuse des machines, le ricanement méphistophélique des chaumines en proie à la tétanie de mort, le froissement des arbres, la détresse noire des oiseaux qui tournoient, le hennissement d'effroi d'un cheval cabré dans sa peur, l'aboi des chiens, le craquement sinistre du gréement des superstructures où se balancent des gerbes de maïs.

"Les machines sont ivres. Elles galopent d'une touffe de chaumières à une autre. Elles dilacèrent le nid d'un espoir et écrasent entre leurs dents un amas de vieux rêves, elles pulvérisent l'effort de la patience de trois ou quatre générations, effeuillent les bougainvillées rouges éclatées avec le dernier printemps.

Les machines s'éloignent semant cendres, sueurs, rages. Tant de désolation ! Tant et tant ! Terre et ciel ! Palmiers verts, cactées blanches,

Feux d'or, soleil !... Pour ne plus voir les bulldozers, des familles se hâtent sur la route, comme des fourmis avec leur butin sur le dos, comme des poules en couvée, d'autres s'accrochent aux ajoupas et s'y font arracher par les gendarmes, armés de crosses, qui s'élancent de toutes parts. Chanterelle, la compagne de Chavannes Jeanville, se coucha devant les chenillettes des bulldozers. La vieille Clémésine Dieubalfeuille, prise d'une folie furieuse, trépigna de rage et voulut se précipiter sur les blancs. On réussit à la ceinturer juste à temps, à grand-peine. Le tambourinaire, Melville Larose, debout comme une statue de bronze, pleura des larmes silencieuses. Joyeuse Pitou,

entourée de sa marmaille hurlante et sale, vociféra jusqu'à en perdre le souffle, et, de désespoir et d'épuisement, finit par s'effondrer sur le sol.

Dans la confusion générale telle famille prenait la route ; celle-ci, groupée à l'endroit même où s'amoncelaient les ruines, semblait n'avoir rien compris ; celle-là errait dans la campagne.

Quand les bulldozers arrivèrent devant la case du général Miracin, celui-ci les attendait au milieu de sa cour, son fusil de chasse Henry 16 millimètres à la main. Il avait renvoyé tous les siens. Les bulldozers s'arrêtèrent. On fit appeler le lieutenant qui arriva en courant et donna des instructions à ses gendarmes. Le général Miracin épaula et attendit. Les gendarmes avancèrent le dos courbé à la suite du lieutenant. Celui-ci progressait son révolver à la main, s'arrêtant pour faire les sommations au vieillard :

- Jetez votre fusil ! Vous n'empêchez rien ! Jetez votre fusil, vous dis-je, au nom de la loi !...

Le général Miracin, s'était dressé de toute sa hauteur, le fusil contre la joue, visant avec soin.

- Jetez votre fusil...

Le coup partit alors que le lieutenant n'avait pas terminé sa phrase. Il s'écroula avec un grand cri. Mettant la crosse de son fusil en terre, le général Miracin fit un rapide signe de croix, s'agenouilla, fit pénétrer le canon de l'arme dans sa bouche et tira de nouveau.

Jacques Stephen Alexis. Les arbres musiciens.

COMPREHENSION DU TEXTE :

- 1) Pourquoi expulse-t-on les paysans ?
- 2) Quels sentiments éprouvent-ils ?
- 3) Expliquez les expressions «toux quinteuse» et «ricanement méphistophélique».
- 4) Présentez les différentes réactions des paysans.

VOCABULAIRE

a) Cherche la définition des mots suivants :

Vicinal ; escouade ; livide ; dilacérer ;

b) Le champ lexical de l'agriculture

GRAMMAIRE :

La subordonnée hypothétique

Le gérondif

ORTHOGRAPHE :

Evitons les confusions

Participe présent du verbe, nom ou adjectif ?

(Exemples : divergeant/divergent, confluant/confluent, convergeant/convergent, excédant/excédent, excellent/excellent)

Exercices à trous

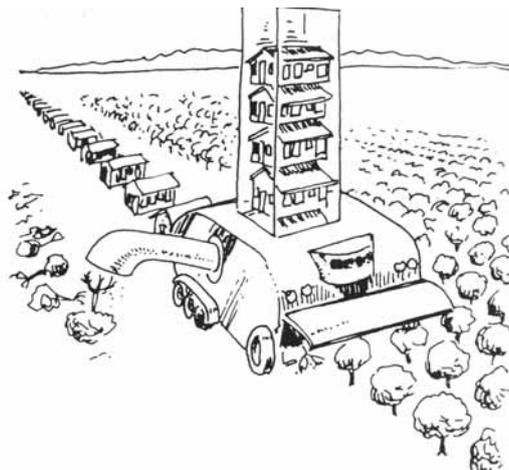
RECHERCHES ET ENQUETE :

Urbanisation, déforestation, changements climatiques et crise alimentaire.

EXPRESSION ECRITE :

Rédaction du rapport

(Méthodologie : prendre des notes.)

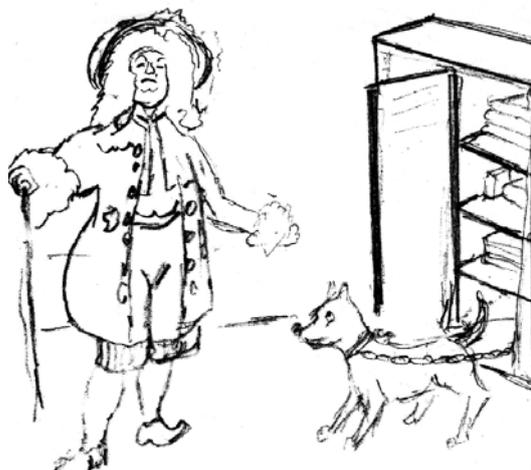


FABLE :

LE CHENE ET LE ROSEAU

Jean de La Fontaine

Le chêne un jour dit au roseau :
«Vous avez bien sujet d'accuser la nature ;
Un roitelet pour vous est un pesant fardeau ;
Le moindre vent qui d'aventure fait rider la face de l'eau,
Vous oblige à baisser la tête, Cependant que mon front, au Caucase pareil,
Non content d'arrêter les rayons du soleil,
Brave l'effort de la tempête.
Tout vous est aquilon, tout me semble zéphyr
Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage
Dont je couvre le voisinage,
Vous n'auriez pas tant à souffrir :
Je vous défendrais de l'orage ; Mais vous naissez le plus souvent
Sur les humides bords des royaumes du vent.
La nature envers vous me semble bien injuste.
Votre compassion, lui répondit l'arbuste,
Part d'un bon naturel ; mais quittez ce souci :
Les vents me sont moins qu'à vous redoutables ;
Je plie, et ne romps pas.
Vous avez jusqu'ici
Contre leurs coups épouvantables
Résisté sans courber le dos ;
Mais attendons la fin.»
Comme il disait ces mots,
Du bout de l'horizon accourt avec furie
Le plus terrible des enfants
Que le Nord eût portés jusque-là dans ses flancs.
L'arbre tient bon ; le roseau plie.
Le vent redouble ses efforts,
Et fait si bien qu'il déracine
Celui de qui la tête au ciel était voisine,
Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts.



SE DIVERTIR

DAN RI KO

MÉNALQUE, OU LE DISTRAIT

Ménalque descend son escalier, ouvre sa porte pour sortir, il la referme : il s'aperçoit qu'il est en bonnet de nuit ; et venant à mieux s'examiner, il se trouve rasé à moitié, il voit que son épée est mise du côté droit, que ses bas sont rabattus sur ses talons, et que sa chemise est par-dessus ses chausses. S'il marche dans les places, il se sent tout d'un coup rudement frapper à l'estomac ou au visage ; il ne soupçonne point ce que ce peut être, jusqu'à ce qu'ouvrant les yeux et se réveillant, il se trouve ou devant un limon de charrette, ou derrière un long ais de menuiserie que porte un ouvrier sur ses épaules. On l'a vu une fois heurter du front contre celui d'un aveugle, s'embarasser dans ses jambes, et tomber avec lui chacun de son côté à la renverse. Il lui est arrivé plusieurs fois de se trouver tête pour tête à la rencontre d'un prince et sur son passage, se reconnaître à peine, et n'avoir que le loisir de se coller à un mur pour lui faire place. Il cherche, il brouille, il crie, il s'échauffe, il appelle ses valets l'un après l'autre : on lui perd tout, on lui égare tout ; il demande ses gants, qu'il a dans ses mains, semblable à cette femme qui prenait le temps de demander son masque lorsqu'elle l'avait sur son visage. Il entre à l'appartement, et passe sous un lustre où sa perruque s'accroche et demeure suspendue : tous les courtisans regardent et rient ; Ménalque regarde aussi et rit plus haut que les autres, il cherche des yeux dans toute l'assemblée où est celui qui montre ses oreilles, et à qui il manque une perruque. S'il va par la ville, après avoir fait quelque chemin, il se croit égaré, il s'émeut, et il demande où il est à des passants, qui lui disent précisément le nom de sa rue ; il entre ensuite dans sa maison, d'où il sort précipitamment, croyant qu'il s'est trompé. Il descend du palais, et trouvant au bas du grand degré un carrosse qu'il prend pour le sien, il se met dedans : le cocher touche et croit remener son maître dans sa maison ; Ménalque se jette hors de la portière, traverse la cour, monte l'escalier, parcourt l'antichambre, la chambre, le cabinet, tout lui est familier, rien ne lui est nouveau ; il s'assit, il se repose, il est chez soi. Le maître arrive : celui-ci se lève pour le recevoir ; il le traite fort civilement, le prie de s'asseoir, et croit faire les honneurs de sa chambre ; il parle, il rêve, il reprend la parole : le maître de la maison s'ennuie, et demeure étonné ; Ménalque ne l'est pas moins, et ne dit pas ce qu'il en pense : il a affaire à un fâcheux, à un homme oisif, qui se retirera à la fin, il l'espère, et il prend patience : la nuit arrive qu'il est à peine détrompé. Une autre fois il rend visite à une femme, et se persuadant bientôt que c'est lui qui la reçoit, il s'établit dans son fauteuil, et ne songe nullement à l'abandonner : Il trouve ensuite que cette dame fait ses visites longues, s'attend à tous moments qu'elle se lève et le laisse en liberté, mais comme cela tire en longueur, qu'il a faim, et que la nuit est déjà avancée, il la prie à Souper: elle rit, et si haut, qu'elle le réveille. Lui-même se marie le matin, l'oublie le soir, et découche la nuit de ses noces ; et quelques années après il perd sa femme, elle meurt entre ses bras, il assiste à ses obsèques, et le lendemain, quand on lui vient dire qu'on a servi, il demande si sa femme est prête et si elle est avertie. C'est lui encore qui entre dans une église, et prenant l'aveugle qui est collé à la porte pour un pilier et sa tasse pour un bénitier, y plonge la main, la porte à son front, lorsqu'il entend tout d'un coup le pilier qui parle, et qui lui offre des oraisons. Il s'avance dans la nef, il croit voir un prie-Dieu, il se jette lourdement dessus : la machine plie, s'enfonce et fait des efforts pour crier ; Ménalque est surpris de se voir à genoux sur

les jambes d'un fort petit homme, appuyé sur son dos, les deux bras passés sur ses épaules, et ses deux mains jointes et étendues qui lui prennent le nez et lui ferment la bouche ; il se retire confus, et va s'agenouiller ailleurs. Il tire un livre pour lire sa prière, et c'est sa pantoufle qu'il a prise pour ses Heures, et qu'il a mise dans sa poche avant que de sortir. Il n'est pas hors de l'église qu'un homme de livrée court après lui, le joint, lui demande en riant: s'il n'a point la pantoufle de Monseigneur, Ménalque lui montre la sienne, et lui dit : «Voilà toutes les pantoufles que j'ai sur moi». Il se fouille néanmoins, et tire celle de l'évêque qu'il vient de quitter, qu'il a trouvé malade près de son feu et dont, avant de prendre congé de lui, il a ramassé sa pantoufle, comme l'un de ses gants qui était à terre : ainsi Ménalque s'en retourne chez soi avec une pantoufle de moins. Il a une fois perdu au jeu tout l'argent qui est dans sa bourse, et, voulant continuer de jouer, il entre dans son cabinet, ouvre une armoire, y prend sa cassette, en tire ce qu'il lui plaît, croit la remettre où il l'a prise: il entend aboyer dans son armoire qu'il vient de fermer ; étonné de ce prodige, il l'ouvre une seconde fois, et il éclate de rire d'y voir son chien, qu'il a serré pour sa cassette. Il joue au trictrac, il demande à boire, on lui en apporte ; c'est à lui à jouer, il tient le cornet d'une main et un verre de l'autre, et comme il a une grande soif, il avale les dés et presque le cornet, jette le verre d'eau dans le trictrac, et inonde celui contre qui il joue.

Jean de La Bruyère, Caractères.

COMPREHENSION DU TEXTE :

- 1) Comment l'auteur s'y prend-il pour nous faire découvrir le travers de Ménalque ?
- 2) A quoi pourrait-on comparer Ménalque lorsqu'il marche dans les rues ?
- 3) Ce qui amuse dans ce texte ne peut-il pas prendre une autre coloration au regard des connaissances d'aujourd'hui sur les maladies dégénératives ?

VOCABULAIRE

- a) Cherche la définition des mots suivants :
Chausses ; ais ; fâcheux ; nef ; livrée ;
- b) Le champ lexical de la comédie

GRAMMAIRE :

Cause, conséquence et but ;
Conjugaison des verbes ACQUERIR et JOINDRE

REECRITURE :

(Rappel de l'orthographe des mots : Bégaiement, zézaiement, paiement)

DICTEE :

Une famille au restaurant

Le père est un grand homme maigre, habillé de noir, avec un col dur. Il a le milieu du crâne chauve et deux touffes de cheveux gris, à droite et à gauche. Des petits yeux ronds et durs, un nez mince, une bouche horizontale, lui donnent l'air d'une chouette bien élevée. Il arrive toujours le premier à la porte du restaurant, s'efface, laisse passer sa femme, menue comme une souris noire et entre alors avec, sur les talons, un petit garçon et une petite fille habillés comme des chiens savants. Arrivé à sa table, il attend que sa femme ait pris place, s'assied, et les deux caniches peuvent enfin se percher sur leurs chaises. Il dit «vous» à sa femme et à ses enfants, débite des méchancetés polies à la première et des paroles définitives aux héritiers.

Albert Camus. La peste.



Gaston LAGAFFE

EXPRESSION ECRITE :

«Un homme original entre dans un restaurant et parvient à déclencher une hilarité générale.»
(Ecrire pour amuser)

POESIE :

OUI DIRE

Raymond Devos

Il y a des verbes qui se conjuguent

Très irrégulièrement

Par exemple, le verbe ouïr

Le verbe ouïr, au présent, ça fait :

J'ois... j'ois...

Si au lieu de dire «j'entends», je dis «j'ois»,

Les gens vont penser que ce que j'entends est joyeux

Alors que ce que j'entends peut être

Particulièrement triste.

Il faudrait préciser :

«Dieu, que ce que j'ois est triste !»

J'ois...

Tu ois...

Tu ois mon chien qui aboie le soir au fond des bois ?

Il oit...

Oyons-nous ?

Vous oyez...

Ils oient.

C'est bête !

L'oie oit. Elle oit, l'oie !

Ce que nous oyons, l'oie l'oit-elle ?

Si au lieu de dire «l'oreille»,

On dit «l'ouïe», alors :

L'ouïe de l'oie a oui.

Pour peu que l'oie appartienne à Louis :

«L'ouïe de l'oie de Louis a oui.» «Ah oui ?

Et qu'a oui l'ouïe de l'oie de Louis ?» «Elle a oui ce que toute oie oit...» «Et qu'oit toute oie ?»

«Toute oie oit, quand mon chien aboie

Le soir au fond des bois,

Toute oie oit :

Ouah ! Ouah !

Qu'elle oit, l'oie !...»



La Vénus de Willendorf

DISTINGUER LES VRAIES VALEURS

BEL GANM, AYEN PA LA

LE BEAU ET LE LAID

Je ne sais si on se rend compte combien c'est une chose affreuse que d'être laid. De la minute où je me lève et me rase devant ma glace, à la minute où je me couche et me lave les dents, je n'oublie pas une seconde que tout le bas de mon visage, à partir du nez, me donne une ressemblance fâcheuse avec un singe. Si je l'oubliais, d'ailleurs, les regards de mes contemporains se chargeraient à chaque instant de me le rappeler. Oh, ce n'est même pas la peine qu'ils ouvrent la bouche ! Où que je sois, dès que j'entre dans une pièce, il suffit que les gens tournent les yeux vers moi : «j'entends» aussitôt ce qu'ils pensent.

Je voudrais arracher mon physique comme une vieille peau et le rejeter loin de moi. Il me donne un sentiment intolérable d'injustice. Tout ce que je suis, tout ce que je fais, tout ce que j'ai accompli dans le domaine du sport, de la réussite sociale et de l'étude des langues, rien de tout cela ne compte. Un seul coup d'oeil à ma bouche et à mon menton, et je suis dévalorisé.

Peu importe aux gens qui me regardent si le caractère bestial de ma physionomie est démenti, en fait, par l'humanité qu'on peut lire dans mes yeux. Ils ne s'attachent qu'à la difformité du bas de mon visage et portent sur moi une condamnation sans appel.. J'entends leurs pensées, je l'ai dit. Dès que je parais, je les entends s'exclamer en eux-mêmes : «mais c'est un orang-outang ! Et je me sens aussitôt devenir un objet de dérision.

L'ironie, c'est qu'étant si laid, je sois en même temps si sensible à la beauté humaine. Une jolie fille, un enfant gracieux me ravissent. Mais, de peur ce les effrayer, je n'ose approcher les enfants. Et très peu souvent les femmes. Je note pourtant que les animaux, dont je raffole, n'ont aucunement peur de moi, et qu'ils s'approprient très vite. De mon côté, je me sens à l'aise avec eux. Je ne lis rien d'humiliant dans leurs yeux. Uniquement de l'affection demandée, reçue. Ah ! Quel beau monde ce serait, et combien je m'y sentirais heureux si les hommes pouvaient avoir le regard des chevaux.

Robert Merle, Madrapour.

COMPREHENSION DU TEXTE :

- 1) Résumez en une phrase simple, chacun des aspects évoqués par l'auteur concernant sa laideur.
- 2) Expliquez la phrase «J'entends ce qu'ils pensent» ?
- 3) Qu'est-ce qui montre qu'il vit sa laideur comme une injustice ?
- 4) Comment interprétez-vous la dernière phrase («Ah ! Quel beau monde...chevaux !»)

VOCABULAIRE

a) Cherche la définition des mots suivants :

b) Le champ lexical de l'esthétique

GRAMMAIRE :

Synthèse sur l'analyse des propositions

La concordance des temps

Tableau : (A réaliser et à étudier)

La concordance des temps



Election de Miss. Photo Evenou

ORTHOGRAPHE :

L'accord du verbe avec plusieurs sujets.

DICTEE :

Deux portraits

Il était impossible de rencontrer deux figures qui offrissent autant de contraste qu'en présentaient celles de ces deux abbés. Troubert, grand et sec, avait un teint jaune et bilieux, tandis que le vicaire était ce qu'on appelle familièrement grassouillet. Ronde et rougeade, la figure de Birotteau peignait une bonhomie sans idées, tandis que celle de Troubert, longue et creusée par des rides profondes, contractait en certains moments une expression pleine d'ironie...

Troubert parlait rarement et ne riait jamais. Birotteau était, au contraire, toute expansion et s'amusaient d'une bagatelle.

Balzac. Le Curé de Tours.

EXPRESSION ECRITE :

«Vous avez eu l'occasion de ressentir une profonde humiliation ; dites dans quelle circonstance. Que vous inspire aujourd'hui le retour sur l'incident ?»

POESIE :

L'HOMME ET LA MER

Charles Baudelaire

Homme libre, toujours tu chériras la mer !
La mer est ton miroir ; tu contemples ton âme
Dans le déroulement infini de sa lame,
Et ton esprit n'est pas un gouffre moins amer.

Tu te plais à plonger au sein de ton image ;
Tu l'embrasses des yeux et des bras, et ton cœur
Se distrait quelque fois de sa propre rumeur
Au bruit de cette plainte indomptable et sauvage.

Vous êtes tous les deux ténébreux et discrets :
Homme, nul n'a sondé le fond de tes abîmes ;
O mer, nul ne connaît tes richesses intimes,
Tant vous êtes jaloux de garder vos secrets !

Et cependant voilà des siècles innombrables
Que vous vous combattez sans pitié ni remord,
Tellement vous aimez le carnage et la mort,
O lutteurs éternels, ô frères implacables.



LECTURE SUIVIE

Etude du roman

Support : Gouverneurs de la Rosée de Jacques-Stephen Alexis

LIVRET N°4:
Niveau troisième





PENSER UN DEVELOPPEMENT HUMAIN ET SOLIDAIRE

POU AN FONMI OU PA SA DETWUI TOUT AN NICH

LE GRAND MAGASIN

Où Mouret se révélait comme un maître sans rival, c'était dans l'aménagement intérieur des magasins. Il posait en loi que pas un coin du Bonheur des Dames ne devait rester désert ; partout, il exigeait du bruit, de la foule, de la vie ; car la vie, disait-il, attire la vie, enfante et pullule. De cette loi, il tirait toutes sortes d'applications. D'abord, on devait s'écraser pour entrer, il fallait que, de la rue, on crût à une émeute ; et il obtenait cet écrasement en mettant sous la porte les soldes, des casiers et des corbeilles débordant d'articles à vil prix ; si bien que le menu peuple s'amassait, barrait le seuil, faisait penser que les magasins craquaient de monde, lorsque souvent ils n'étaient qu'à demi pleins. Ensuite, le long des galeries, il avait l'art de dissimuler les rayons qui chômaient, par exemple les châles en été et les indiennes en hiver ; il les entourait des rayons vivants, les noyait dans du vacarme. Lui seul avait encore imaginé de placer au deuxième étage les comptoirs des tapis et des meubles, des comptoirs où les clientes étaient plus rares, et dont la présence au rez-de-chaussée aurait creusé des trous vides et froids. S'il en avait découvert le moyen, il aurait fait passer la rue au travers de sa maison.

Justement, Mouret se trouvait en proie à une crise d'inspiration.

Le samedi soir, comme il donnait un dernier coup d'œil aux préparatifs de la grande vente du lundi, dont on s'occupait depuis un mois, il avait eu la conscience soudaine que le classement des rayons adopté par lui était jnepte. C'était pourtant un classement d'une logique absolue, les tissus d'un côté, les objets confectionnés de l'autre, un ordre intelligent

qui devait permettre aux clientes de se diriger elles-mêmes. Il avait rêvé cet ordre autrefois, dans le fouillis de l'étroite boutique de Mme Hédouin, et voilà qu'il se sentait ébranlé, le jour où il le réalisait. Brusquement, il s'était écrié qu'il fallait «lui casser tout ça». On avait quarante-huit heures, il s'agissait de déménager une partie des magasins. Le personnel, effaré, bousculé, avait dû passer les deux nuits et la journée entière du dimanche, au milieu d'un gâchis épouvantable. Même le lundi matin, une heure avant l'ouverture, des marchandises ne se trouvaient pas encore en place. Certainement, le patron devenait fou, personne ne comprenait, c'était une consternation, générale.

«Allons, dépêchons Pcriait Mouret, avec la tranquille assurance de son génie. Voici encore des costumes qu'il faut me porter là-haut... Et le Japon est-il installé sur le palier central ? Un dernier effort, mes enfants, vous verrez la vente tout à l'heure !»

Bourdoncle , lui aussi, était là depuis le petit jour. Pas plus que les autres, il ne comprenait, et ses regards suivaient le directeur d'un air d'inquiétude. Il n'osait lui poser des questions, sachant de

quelle manière on était reçu, dans ces moments de crise. Pourtant, il se décida, il demanda doucement :

«Est-ce qu'il était bien nécessaire de tout bouleverser ainsi, à la veille de notre exposition ?»

D'abord Mouret haussa les épaules, sans répondre. Puis, comme l'autre se permit d'insister, il éclata.

«Pour que les clientes se tassent toutes dans le même coin, n'est-ce pas ? Une jolie idée de géomètre que j'avais eue là ! Je ne m'en serais jamais consolé... Comprenez donc que je localisais la foule. Une femme entrait, allait droit où elle voulait aller, passait du jupon à la robe, de la robe au manteau, puis se retirait, sans même s'être un peu perdue !... Pas une n'aurait seulement vu nos magasins !

— Mais, fit remarquer Bourdoncle, maintenant que vous avez tout brouillé et tout jeté aux quatre coins, les employés useront leurs jambes à conduire les acheteuses de rayon en rayon.» Mouret eut un geste superbe.

«Ce que je m'en fiche ! Ils sont jeunes, ça les fera grandir... Et tant mieux, s'ils se promènent ! Ils auront l'air plus nombreux, ils augmenteront la foule. Qu'on s'écrase, tout ira bien !»

Il riait, il daigna expliquer son idée, en baissant la voix : «Tenez ! Bourdoncle, écoutez les résultats... Premièrement, ce va-et-vient continu de clientes les disperse un peu partout, les multiplie et leur fait perdre la tête ; secondement, comme il faut qu'on les conduise d'un bout des magasins à l'autre, si elles désirent par exemple la doublure après avoir acheté la robe, ces voyages en tous sens triplent pour elles la grandeur de la maison ; troisièmement, elles sont forcées de traverser des rayons où elles n'auraient pas mis les pieds, des tentations les y accrochent au passage et elles succombent ; quatrièmement...» Bourdoncle riait avec lui. Alors, Mouret, enchanté, s'arrêta, pour crier aux garçons : «Très bien, mes enfants ! Maintenant, un coup de balai, et voilà qui est beau !»

Emile Zola, Au Bonheur des Dames.

COMPREHENSION DU TEXTE :

- 1) Pourquoi Mouret remet-il en cause l'agencement du magasin ?
- 2) Quels sont ses objectifs en bousculant tout de la sorte ?
- 3) Relevez les phrases qui indiquent la façon dont Mouret considère et traite les employés.
- 4) Comparez la disposition imaginée par Mouret avec celle des grandes surfaces actuelles ?

VOCABULAIRE

- a) Cherche la définition des mots suivants :
Pulluler, Indienne, Japon ; inepte ;
- b) Le champ lexical du commerce

GRAMMAIRE :

Dénotation et connotations
Conditionnel composé

ORTHOGRAPHE

Des mots dont on doute souvent du genre
a) des mots du genre masculin

DES NOMS DU GENRE MASCULIN

Alvéole ;	amalgame ;	amiante ;	anathème ;
anévrisme ;	antidote ;	antipode ;	antre ;
Apanage ;	apogée ;	après-midi ;	arcane ;
Armistice ;	asphalte ;	astérisque ;	augure ;
Balustre ;	cloporte ;	décombres ;	effluve ;
Emblème ;	épilogue ;	équinoxe ;	esclandre ;
Granule ;	haltère ;	hémisphère ;	hyménée ;
Hypogée ;	intermède ;	intervalle ;	mânes ;
Obélisque ;	opprobre ;	opuscule ;	pétale ;
planisphère ;	tentacule ;	termite ;	tubercule ;

RECHERCHES ET ENQUETE

La société de consommation en Martinique

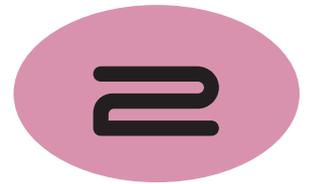
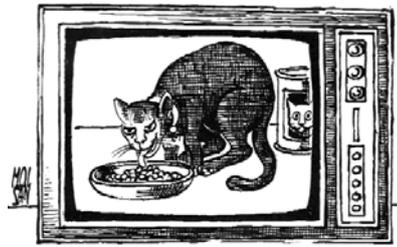


EXPRESSION ECRITE :

Rédaction du rapport
(Apprendre à analyser)

EXPOSE :

Présentation du rapport.



(In «Dossiers du Canard» Septembre 1983)

TELEVISION MADE IN USA

Il faut rappeler qu'aux États-Unis la télévision est aux mains d'entreprises privées qui tirent leurs ressources de la publicité. Voici comment les choses se passent en gros. Une firme industrielle, par exemple celle qui fabrique le chewing-gum X... ou les autos Y... finance une émission hebdomadaire, qui est bien entendu précédée, suivie ou même entrecoupée de brèves annonces en faveur de la marque en question. Cela coûte très cher. Mais si l'émission a du succès, il y a des millions d'Américains qui la regardent et par conséquent entendent vanter ce produit. Les statistiques prouvent que le chiffre des ventes augmente en proportion. Il faut donc que le nombre des gens attirés devant leur petit écran soit assez grand pour que la dépense publicitaire soit rentable. Si la séquence leur déplaît, les téléspectateurs tournent le bouton de leur poste pour capter l'émission d'une autre chaîne, et l'argent a été dépensé en pure perte. Alors, que fait-on pour s'assurer que l'on a la faveur du public ? On fait procéder à des sondages d'opinion, selon les meilleures méthodes sociologiques et statistiques. On arrive ainsi à connaître assez bien les goûts du «plus grand nombre», c'est-à-dire de la masse. On sait, par exemple, que 90 % des téléspectateurs interrogés (c'est-à-dire environ la même proportion du public américain) n'aiment pas les histoires qui se terminent mal. Fort bien. Ils aiment les happy-ends : on leur en donne. On demande donc aux metteurs en scène de conclure toujours leurs émissions dans l'euphorie : le mariage, la récompense des bons, le châtement des méchants, le triomphe de l'amour, la fortune, la vie brillante ; la réconciliation des frères ennemis. Grâce à cela, il y aura plusieurs centaines de milliers de paires d'yeux à regarder cette scène et par conséquent autant de paires d'oreilles à entendre la publicité associée. Soyons justes : on fait quelques exceptions de temps à autre, pour les chefs-d'œuvre connus ou pour des histoires qui, par tel autre aspect, sont spectaculaires. Il faut bien, une fois l'an, pour «faire sérieux», monter une pièce de Shakespeare, et on ne peut pas éviter de faire mourir Roméo et Juliette. Conséquence de tout cela, c'est que le public a ce qu'il réclame, ou plus exactement ce que préfère la grande majorité. Pour le cinéma, la radio, les magazines, il en est de même que pour la télévision. Ainsi se crée cette échelle des valeurs - clé la diffusion à grand rendement. C'est tout simplement celle de la masse, du profanum vulgus. Facilité, médiocrité, banalité en sont les aspects principaux. Cela, les sociologues américains qui se sont penchés sur les problèmes des mass média l'ont généralement bien vu, et ils l'ont dit avec courage.

Jean Cazeneuve. Bonheur et civilisation.

COMPREHENSION DU TEXTE :

- 1) Comment les chaînes télévisées financent-elles leurs émissions ?
- 2) Expliquez : Ils aiment les «Happy end» et «profanum vulgus»
- 3) Qu'est-ce qui distingue les chaînes privées des chaînes publiques ?

VOCABULAIRE

- a) Cherche la définition des mots suivants : sociologique ; séquence ; propre ;
- b) Le champ lexical de la communication

GRAMMAIRE :

Figure de style (Ressemblance)

ORTHOGRAPHE :

Des mots dont on doute souvent du genre

1) des mots féminins

DES NOMS DU GENRE FEMININ

Acné ;	acoustique ;	alcôve ;	algèbre ;
Anagramme ;	anicroche ;	antichambre ;	arrhes ;
Ebène ;	échappatoire ;	éphémérides ;	équivoque ;
immondices ;	interview ;	mandibules ;	oasis ;
Omoplate ;	orbite ;	scolopendre ;	stalactite ;

DICTEE :

Contre la paresse verbale

Quand d'une part le langage – et l'esprit – risquent d'être conditionnés par les mass médias (dont les intentions peuvent être moins désintéressées que les nôtres) ; quand d'autre part le langage le plus parlé est celui des « bulles » de la bande dessinée, celui des clichés et des onomatopées, quand toute l'éloquence du doute et de la révolte se réduit à des « bof » et des « ralbol », quand la « littérature » se limite pour beaucoup au texte des chansons à la mode, des « tubes » ; devant l'indéniable pauvreté d'un langage qui n'a souvent de relief que celui de la violence ; alors les études littéraires, à tous les niveaux doivent remonter le courant de la paresse verbale, enseigner la justesse et la nuance.

Maurice Maucuer

RECHERCHES ET ENQUETE :

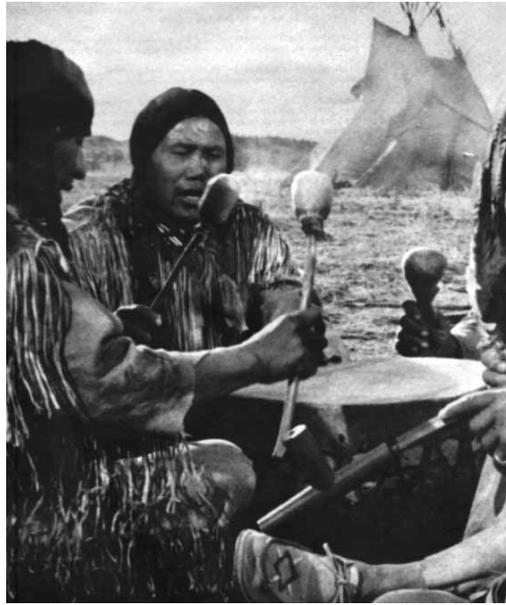
Qui contrôle les médias ? Les techniques de manipulation de l'opinion.

EXPRESSION ECRITE :

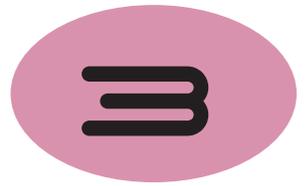
Rédaction du rapport
(Apprendre à expliquer)

ACTIVITE ARTISTIQUE :

Présentation d'un journal télévisé



Nova Scotia, 1676 : Un chef indien Gaspésien donne son opinion à un groupe de capitaine français



APPRECIER TOUTES LES CIVILISATIONS

PA TIRE BOYO POU METE PAYE

REGARD D'INDIEN

Vous reprochez fort mal à propos à notre pays d'être un petit enfer sur terre en contraste avec la France que Vous comparez à un paradis terrestre, parce qu'il vous donne, dites-vous, toutes sortes de provisions en abondance. Vous dites de nous que nous sommes les plus misérables et les plus malheureux de tous les hommes, vivant sans religion, sans éducation, sans honneur, sans ordre social et en un mot sans aucune loi, comme les bêtes de nos bois et forêts, manquant de pain, de vin et de milliers d'autres avantages dont vous regorgez en Europe. Écoutez, frères, si vous ne connaissez déjà les véritables sentiments que nos Indiens ont pour votre pays et pour toute votre nation, il est bon que je vous en informe sans tarder.

Croyez bien qu'aussi misérables que nous paraissions à vos yeux, nous nous regardons néanmoins comme plus heureux que vous, en ceci que nous nous contentons du peu que nous avons... Vous serez profondément déçus si vous pensez nous persuader que votre pays est meilleur que le nôtre. Pourtant si la France est, comme vous le dites, un petit paradis terrestre, est-il sensé de le quitter ? Et pourquoi abandonner femmes, enfants, parents et amis ? Pourquoi risquer vos vies et vos biens chaque année ? Et pourquoi vous aventurer et prendre de tels risques quelle que soit la saison, affronter les orages et les tempêtes de la mer pour venir dans un pays étranger et barbare que vous considérez comme le plus pauvre et le plus malheureux de la terre ? D'autant que nous sommes convaincus du contraire et ne prenons pas la peine d'aller en France, parce que nous craignons à juste titre de ne trouver là-bas que peu de satisfactions puisque nous voyons ceux qui y sont nés la quitter chaque année pour venir s'enrichir sur nos rivages. Nous vous croyons, en outre, incomparablement plus pauvres que nous et malgré vos apparences de maîtres et de Grands Capitaines vous n'êtes que de simples journaliers, valets, servants et esclaves se faisant une fête de nos vieux chiffons et misérables vêtements de peaux qui ne nous servent plus, et vous venez chercher ici en pêchant la morue, de quoi vous consoler de la misère et de la pauvreté qui vous accablent. Alors que nous, nous trouvons toutes nos richesses et toutes nos commodités chez nous, sans peine, sans exposer nos vies aux dangers que vous affrontez constamment au cours de vos longs voyages. Et c'est avec un sentiment de compassion pour vous que, dans la douceur de notre repos, nous admirons la peine que vous vous donnez, nuit et jour, à remplir vos navires. Nous voyons aussi que tout votre peuple ne vit que sur la morue que vous pêchez chez nous. Toujours et rien que de la morue, morue au matin, morue à midi et morue le soir, encore de la morue, jusqu'à ce que les choses en viennent à une extrémité telle que, lorsque vous voulez vous offrir un bon morceau, c'est à nos dépens : et que vous êtes contraints d'avoir recours aux Indiens que vous méprisez tant, et vous leur mendiez le produit d'une chasse pour vous régaler. Maintenant dites-moi un peu, si vous avez un peu de bon sens, lequel des deux est le plus sage et le plus heureux : celui qui travaille sans cesse et n'obtient qu'à grand-peine juste assez pour vivre, ou celui qui se repose confortablement et trouve tout ce dont il a besoin dans les plaisirs de la chasse et de la pêche ?

Il est vrai que nous n'avons pas toujours eu le pain et le vin que votre France produit, mais, en fait, avant l'arrivée des Français dans ces parages, les Gaspésiens ne vivaient-ils pas plus vieux que maintenant ? Et si nous n'avons plus parmi nous de ces vieillards comptant cent trente ou cent quarante années, c'est seulement parce que peu à peu nous adoptons votre manière de vivre ; parce que, comme l'expérience le montre, ceux des nôtres qui vivent le plus longtemps sont ceux qui méprisent votre pain, votre vin, votre eau-de-vie, se contentent de la chair du castor, de l'élan, de l'oiseau et du poisson, et vivent en harmonie avec la coutume de nos ancêtres et de toute la nation gaspésienne. Apprenez maintenant, mes frères, une fois pour toute, parce que je vous dois la vérité : il n'y a pas d'Indien qui ne se regarde comme infiniment plus heureux et plus puissant que les Français.

COMPREHENSION DU TEXTE :

- 1) Selon le chef Indien, comment les Français présentent-ils leur pays d'origine ?
- 2) Relevez les phrases qui montrent le doute des indiens quand à l'image qu'on leur rapporte.
- 3) Comment jugent-ils le mode de vie des Français ?
- 4) Quels éléments donnent-ils sur leur propre mode de vie ?

VOCABULAIRE

- a) Cherche la définition des mots et expressions suivants :
Mode ; mode de vie ; mœurs ; us et coutumes ;
- b) Le champ lexical de la civilisation

GRAMMAIRE :

Figure de style (Construire une opposition)
Imparfait du subjonctif

ORTHOGRAPHE :

Les mots à double genre

DES NOMS A DOUBLE GENRE

Amour ;	délice ;	greffe ;	manche ;
Mémoire ;	mode ;	œuvre ;	office ;
Parallèle ;	pendule ;	physique ;	voile ;

DICTEE :

Aux confins du désert

De l'est à l'ouest, son regard se déplaçait lentement, sans rencontrer un seul obstacle, tout le long d'une courbe parfaite. Au-dessous d'elle, les terrasses bleues et blanches de la ville arabe se chevauchaient, ensanglantées par les taches rouge sombre des piments qui séchaient au soleil... Un peu plus loin, la palmeraie, divisée en carreaux inégaux par des murs d'argile, bruissait à son sommet sous l'effet d'un vent qu'on ne sentait plus sur la terrasse. Plus loin encore, et jusqu'à l'horizon, commençait, ocre et gris, le royaume des pierres, où nulle vie n'apparaissait. A quelque distance de l'oasis seulement, près de l'oued qui, à l'occident longeait la palmeraie, on apercevait de larges tentes noires. Tout autour, un troupeau de dromadaires immobiles, minuscules à cette distance, formait sur le sol gris les signes sombres d'une étrange écriture dont il fallait déchiffrer le sens. Au-dessus du désert, le silence était vaste comme l'espace.

Albert Camus. L'exil et le royaume.

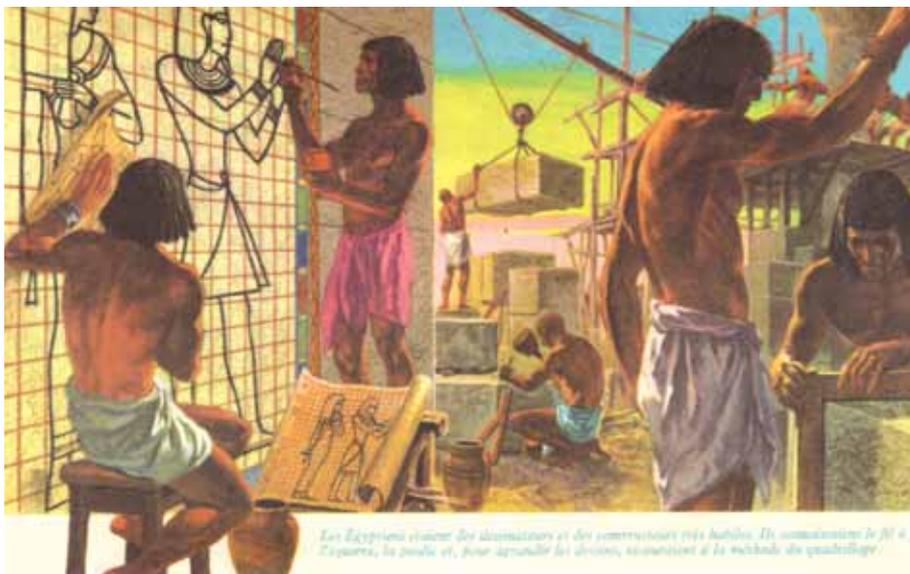
RECHERCHES ET ENQUETE :

L'apport des différentes civilisations au progrès de l'humanité.

EXPRESSION ECRITE :

«A votre avis, la possibilité de disposer de beaucoup de biens matériels peut-elle garantir le bien-être et le bonheur ?»

(Apprendre à s'interroger)



Reconstitution d'un chantier dans l'Egypte antique (In Tout l'Univers)

POESIE :

HOQUET

Léon Gontran Damas

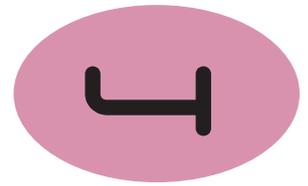
Et j'ai beau avaler sept gorgées d'eau
trois à quatre fois par vingt-quatre heures
me revient mon enfance
dans un hoquet secouant
mon instinct tel le flic le voyou
Désastre parlez- moi du désastre
parlez-m'en
Ma mère voulant un fils très bonnes manières à table Les mains sur la table le pain ne se coupe pas
le pain se rompt le pain ne se gaspille pas
le pain de Dieu le pain de la sueur du front de votre Père
le pain du pain
Un os se mange avec mesure et discrétion
un estomac doit être sociable
et tout estomac sociable
se passe de rots une fourchette n'est pas un cure-dent
défense de se moucher
au su et au vu de tout le monde
et puis tenez-vous droit
un nez bien élevé
ne balaie pas l'assiette
Et puis et puis
Et puis au nom du père
du fils
du Saint-Esprit
à la fin de chaque repas

Et puis et puis
Et puis désastre
parlez-moi du désastre
parlez-m'en

Ma mère voulant d'un fils memorandum
Si votre leçon d'histoire n'est pas sue
Vous n'irez pas à la messe
Dimanche
Avec vos effets du dimanche
Cet enfant sera la honte de notre nom
Cet enfant sera notre nom de Dieu
Taisez-vous
Vous ai-je dit ou non qu'il vous fallait parler français
le français de France
le français du français
le français français
Désastre
parlez-moi du désastre
parlez-m'en
Ma mère voulant d'un fils
fils de sa mère
Vous n'avez pas salué la voisine
encore vos chaussures sales
et que je vous y reprenne dans la rue
sur l'herbe ou la Savane
à l'ombre du Monument aux Morts
à jouer
à vous ébattre avec Untel avec Untel qui n'a pas reçu le baptême
Ma mère voulant un fils très do très ré très mi très fa très sol très la très si très do ré-mi-fa
so-la-si
do
Il m'est revenu que vous n'étiez encore pas
à votre leçon de vi-o-lon
Un banjo
vous dites un banjo
comment dites-vous
un banjo
Non monsieur
Vous saurez qu'on ne souffre chez nous
ni ban
nijo
ni gui
ni tare
les mulâtres ne font pas ça laissez donc ça aux nègres



"Dictée Créole" à Trinité



VIE D'UNE LANGUE

Une langue ne se fixe pas. L'esprit humain est toujours en marche, ou, si l'on veut, en mouvement, et les langues, avec lui. Les choses sont ainsi. Quand le corps change, comment l'habit ne changerait-il pas ? Le français du dix-neuvième siècle ne peut pas plus être le français du dix-huitième, que celui-ci n'est le français du dix-septième, que le français du dix-septième n'est celui du seizième. La langue de Montaigne n'est plus celle de Rabelais, la langue de Pascal n'est plus celle de Montaigne, la langue de Montesquieu n'est plus, celle de Pascal. Chacune de ces quatre langues, prise en soi, est admirable, parce qu'elle est originale. Toute époque a ses idées propres, il faut qu'elle ait aussi les mots propres à ces idées. Les langues sont comme la mer, elles vacillent sans cesse. A Certains temps, elles quittent un rivage du monde de la pensée et en envahissent un autre. Tout ce que leur flot déserte ainsi, sèche et s'efface du sol. C'est de cette façon que des idées s'éteignent, que des mots s'en vont. Il en est des idiomes humains comme de tout. Chaque siècle y apporte et en emporte quelque chose. Qu'y faire ? Cela est fatal.

Victor HUGO

COMPREHENSION DU TEXTE :

- 1) Qu'est-ce qui, selon Victor HUGO, explique l'évolution obligatoire des langues ?
- 2) Citez les différences remarquables entre le langage des adultes et celui des jeunes dans notre société contemporaine.

VOCABULAIRE :

- a) Cherche la définition des mots suivants :
Etymologie ; lexicologie ; linguistique ; syntaxe ;
- b) L'origine des mots anciens

GRAMMAIRE :

La fonction apposition

ORTHOGRAPHE :

Accent circonflexe ou pas ?
(Assidûment, prétendument ; hâler ; haler ; bâiller, bailler ;)

DICTEE :

La tour de Babel

Tous les humains avaient le même langage et le même vocabulaire. Quand ils partirent d'orient, ils trouvèrent une plaine au pays de Shinéar et s'y établirent. Ils se dirent l'un à l'autre : «Fabriquons des briques et traitons à la flamme.» La brique leur servit de pierre et le bitume de mortier. «Allons, dirent-ils. Construisons-nous une ville avec une tour dont le sommet force le ciel et faisons-nous un nom de peur que nous soyons dispersés sur la surface de toute la Terre.»

Mais Yahvé descendit voir la ville et la tour que construisaient les humains. «Voici un seul peuple, se dit Yahvé, et tous ont un même langage ! Si tels sont leurs débuts, aucun de leurs projets désormais ne leur sera irréalisable...Allons ! Descendons et ici-même confondons leur langage ; ainsi les uns et les autres ne se comprendront plus.» De là donc, Yahvé les dispersa sur la face de la Terre entière, et ils cessèrent de construire la ville. Aussi l'appela-t-on Babel...

Extrait de La Bible, «Genèse»



À la Festimanif de Nantes, les jeunes élèves n'étaient pas les derniers à réclamer justice pour leur langue.

(In «Le Peuple Breton»)

RECHERCHES ET ENQUETE :

Les langues, leur évolution, le statut des langues régionales.
(Méthodologie : classer et archiver)

EXPRESSION ECRITE :

Rédaction du rapport

EXPOSE :

Présentation du rapport



Molière

FAIRE FLEURIR LES ARTS

SI I BEL, DI I BEL

QUAND LE SPECTACLE EST DANS LA SALLE

L'auditoire fut nombreux, la pièce fut bien représentée, et tout le monde fut satisfait, à la réserve du désastreux Ragotin. Il vint tard à la comédie, et, pour la punition de ses péchés, il se plaça derrière un gentilhomme provincial à large échine, et couvert d'une grosse casaque qui grossissait beaucoup sa figure. Il était d'une taille si haute au-dessus des plus grandes que, quoiqu'il fût assis, Ragotin, qui n'était séparé de lui que d'un rang de sièges, crut qu'il était debout ; il lui cria incessamment qu'il s'assît comme les autres, ne pouvant croire qu'un homme assis ne dût pas avoir sa tête au niveau de toutes celles de la compagnie.

Ce gentilhomme, qui se nommait La Baguenodière, ignore longtemps que Ragotin parlât à lui. Enfin Ragotin l'appela « monsieur à la plume verte », et comme véritablement il en avait une bien touffue, bien sale et peu fine, il tourna la tête et vit le petit impatient qui lui dit assez rudement qu'il s'assît. La Baguenodière en fut si peu ému qu'il se retourna vers le théâtre comme si de rien n'eût été. Ragotin lui cria une seconde fois de s'asseoir. Il tourna encore la tête vers lui, le regarda, et se retourna vers le théâtre. Ragotin recria ; La Baguenodière tourna la tête pour la troisième fois, regarda son homme, et pour la troisième fois se retourna vers le théâtre. Tant que dura la comédie, Ragotin lui cria de même force qu'il s'assît, et La Baguenodière le regarda toujours d'un même flegme, capable de faire enrager tout le genre humain. On eût pu comparer La Baguenodière à un grand dogue, et Ragotin à un roquet qui aboie après lui. Enfin tout le monde prit garde à ce qui se passait entre le plus grand homme et le plus petit de la compagnie, et tout le monde commença d'en rire dans le temps que Ragotin commença d'en jurer d'impatience, sans que La Baguenodière fit autre chose que de le regarder froidement.

Ce La Baguenodière était le plus grand homme et le plus grand brutal du monde ; il demanda avec sa froideur accoutumée à deux gentils-hommes qui étaient auprès de lui de quoi ils riaient. Ils lui dirent ingénument que c'était de lui et de Ragotin, et pensaient bien par là le congratuler plutôt que de lui déplaire. Ils lui déplurent pourtant, et un : « Vous êtes de bons sots », que La Baguenodière, d'un visage renfrogné, leur lâcha assez mal à propos, leur apprit qu'il prenait assez mal la chose, et les obligea à lui repartir, chacun pour sa part, d'un grand soufflet. La Baguenodière ne put d'abord que les pousser des coudes à droite et à gauche, ses mains étant embarrassées dans sa casaque ; et avant qu'il les eût libres, les gentilshommes, qui étaient frères et fort actifs de leur naturel, lui donnèrent demi-douzaine de soufflets, dont les intervalles furent par hasard si bien compensés, que ceux qui les entendirent sans les voir donner crurent que quelqu'un avait frappé six fois des mains l'une contre l'autre à intervalles égaux. Enfin La Baguenodière tira ses

mains de dessous sa lourde casaque ; mais, pressé comme il était des deux frères qui le gourmaient comme des lions, ses longs bras n'eurent pas leurs mouvements libres. Il voulut reculer, et il tomba à la renverse sur un homme qui était derrière lui, et le renversa lui et son siège sur le malheureux Ragotin, qui fut renversé sur un autre, qui fut renversé sur un troisième, et ainsi de suite jusqu'ou finissent les sièges, dont une file entière fut renversée comme des quilles. Le bruit des tombants, des dames foulées, des belles qui avaient peur, des enfants qui criaient, des gens qui parlaient, de ceux qui riaient, de ceux qui se plaignaient et de ceux qui battaient des mains, fit une rumeur infernale. Jamais un aussi petit sujet ne causa de plus grands accidents ; et ce qu'il y eut de merveilleux, c'est qu'il n'y eut pas une épée de tirée, quoique le principal démêlé fût entre des personnes qui en portaient, et qu'il y en eût plus de cent dans la compagnie. Mais ce qui fut encore plus merveilleux, c'est que La Baguenaudière se gourma et fut gourmé sans s'émouvoir non plus que de l'affaire du monde la plus indifférente; et de plus, on remarqua que, de toute l'après-dînée, il n'avait ouvert la bouche que pour dire les quatre malheureux mots qui lui attirèrent cette grêle de souffletades, et ne l'ouvrit pas jusqu'au soir, tant ce grand homme avait de flegme et une taciturnité proportionnée à sa taille.

Scarron, Le Roman comique.

COMPREHENSION DU TEXTE :

- 1) Résumez très brièvement l'incident qui se déroule dans la salle.
- 2) Relevez les éléments qui nous éclairent sur le caractère de Ragotin et La Baguenaudière.
- 3) Qu'est-ce qui explique que le grand et fort La baguenaudière ne peut réagir aux soufflets qu'il reçoit ?

VOCABULAIRE :

Cherchez la définition des mots suivants :

Renfrogné ; taciturne ; congratuler ; échine ; incessamment ;

Le vocabulaire du théâtre



BARBARISMES ET SOLECISMES (1)

Le barbarisme est une faute de langage qui consiste à employer une forme qui n'existe pas.

Le solécisme, c'est une faute de syntaxe.

FORME FAUTIVE

Pour deux à trois personnes.
Il s'en est accaparé.
De manière, de façon à ce que.
S'attendre à ce que.
Un magasin bien achalandé.
Aller au dentiste.
Il n'arrête pas de parler.
Au jour d'aujourd'hui.
Aussi curieux que cela paraisse.
Cette nouvelle s'est avérée fausse.
Se baser sur.
Dans le but de.

FORME CORRECTE

Pour deux ou trois personnes.
Il l'a accaparé.
De manière, de façon que.
S'attendre que.
Un magasin bien approvisionné.
Aller chez le dentiste.
Il ne cesse de parler.
Aujourd'hui.
Si curieux que cela paraisse.
Cette nouvelle s'est révélée fausse.
Se fonder sur.
Dans le dessein de.

GRAMMAIRE :

Les subordonnées relatives déterminatives et explicatives
Le plus que parfait du subjonctif

ORTHOGRAPHE :

Les mots composés avec porte.

RECHERCHES ET ENQUETE :

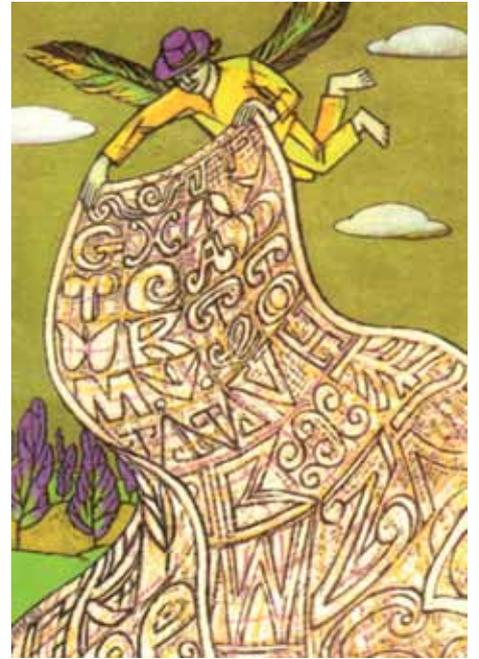
Le théâtre à travers les siècles

EXPRESSION ECRITE :

Rédaction du rapport

EXPOSE :

Présentation du rapport.



Dessin de Victoria Martos (In El Mundo de Madrid)

FAIRE DES VERS

Faire des vers...

Mais vous savez tous qu'il existe un moyen fort simple de faire des vers.

Il suffit d'être inspiré, et les choses vont toutes seules. Je voudrais bien qu'il en fût ainsi. La vie serait supportable. Accueillons, toutefois, cette réponse naïve, mais examinons-en les conséquences.

Celui qui s'en contente, il lui faut consentir ou bien que la production poétique est un pur effet du hasard, ou bien qu'elle procède d'une sorte de communication surnaturelle : l'une et l'autre hypothèse réduisent le poète à un rôle misérablement passif. Elles font de lui ou une sorte d'urne en laquelle des millions de billes sont agitées, ou une table parlante dans laquelle un esprit se loge. Table ou cuvette, en somme, mais point un dieu, le contraire d'un dieu, le contraire d'un Moi. Et le malheureux auteur, qui n'est donc plus auteur, mais signataire, et responsable comme un gérant de journal, le voici contraint de se dire :

«Dans tes ouvrages, cher poète, ce qui est bon n'est pas de toi, ce qui est mauvais t'appartient sans conteste.»

Il est étrange que plus d'un poète se soit contenté, — à moins qu'il ne se soit enorgueilli, — de n'être qu'un instrument, un médium momentané.

Or, l'expérience comme la réflexion nous montrent, au contraire, que les poèmes dont la perfection complexe et l'heureux développement imposeraient le plus fortement à leurs lecteurs émerveillés l'idée de miracle, de coup de fortune, d'accomplissement surhumain (à cause d'un assemblage extraordinaire des vertus que l'on peut désirer mais non espérer trouver réunies dans un ouvrage), sont aussi des chefs-d'œuvre de labeur, sont, d'autre part, des monuments d'intelligence et de travail soutenu, des produits de la volonté et de l'analyse, exigeant des qualités trop multiples pour pouvoir se réduire à celles d'un appareil enregistreur d'enthousiasmes ou d'extases. On sent bien devant un beau poème de quelque longueur, qu'il y a des chances infimes pour qu'un homme ait pu improviser sans retours, sans autre fatigue que celle d'écrire ou d'émettre ce qui lui vient à l'esprit, un discours singulièrement sûr de soi, pourvu de ressources continuelles, d'une harmonie constante et d'idées toujours heureuses, un discours qui ne cesse de charmer, où ne se trouvent point d'accidents, de marques de faiblesse et d'impuissance, où manquent ces fâcheux incidents qui rompent l'enchantement et ruinent l'univers poétique dont je vous parlais tout à l'heure. Ce n'est pas qu'il ne faille, pour faire un poète, quelque chose d'autre, quelque vertu qui ne se décompose pas, qui ne s'analyse pas en actes définissables et en heures de travail. Le Pégase-Vapeur, le Pégase-Heure ne sont pas encore des unités légales de puissance poétique.

Il y a une qualité spéciale, une sorte d'énergie individuelle propre au poète. Elle paraît en lui et le révèle à soi-même dans certains instants d'un prix infini.

Mais ce ne sont que des instants, et cette énergie supérieure (c'est-à-dire telle que toutes les autres énergies de l'homme ne la peuvent composer et remplacer), n'existe ou ne peut agir que par brèves et fortuites manifestations.

COMPREHENSION DU TEXTE :

- 1) Quel argument Paul VALÉRY expose-t-il pour refuser l'idée qu'il suffirait d'être inspiré pour bien écrire ?
- 2) Pour lui, quelles qualités sont, au contraire, indispensables au poète ?
- 3) A quoi fait-il allusion en évoquant une «table parlante» et «un esprit qui se loge» ?

VOCABULAIRE :

Le vocabulaire des genres littéraires

Barbarismes et solécisme (2)

FORME FAUTIVE

Nous avons convenu de.
Faire des coupes sombres. (couper beaucoup)
D'ici demain.
A votre dépens.
Se faire une entorse.
Eviter un ennui à quelqu'un.
Elle est fâchée avec lui.
Ce n'est pas de sa faute.
Fixer quelqu'un.
Gagner 8 euros de l'heure.
Vous n'êtes pas sans ignorer.
Ce bruit m'insupporte.

FORME CORRECTE

Nous étions convenus de.
Faire des coupes claires.
D'ici à demain.
A vos dépens.
Se donner une entorse.
Epargner un ennui à quelqu'un.
Elle est fâchée contre lui.
Ce n'est pas sa faute.
Regarder fixement quelqu'un.
Gagner 8 euros l'heure (ou par heure)
Vous n'êtes pas sans savoir.
Ce bruit m'est insupportable.

GRAMMAIRE :

La fonction complément circonstanciel

- REECRITURE

- Des mots à l'orthographe inhabituelle

(Exorbitant, et cætera, soi-disant, amerrir, acompte, abhorrer)

DICTEE :

Pour faire un poème dadaïste

«Prenez un journal. Prenez des ciseaux. Choisissez dans ce journal un article ayant la longueur que vous comptez donner à votre poème. Découpez l'article. Découpez ensuite avec soin chacun des mots qui forment cet article et mettez les dans un sac. Agitez doucement. Sortez ensuite chaque coupure l'une après l'autre. Copiez consciencieusement dans l'ordre où elles ont quitté le sac. Le poème vous ressemblera. Et vous voilà un écrivain infiniment original et d'une sensibilité charmante, encore qu'incomprise du vulgaire.»

Tristan Tzara



Œuvre d'Henry GUEYDON

RECHERCHES ET ENQUETE :

Les principaux courants littéraires

EXPRESSION ECRITE :

Création poétique

(Utilisation des mots et expressions pour traduire ou susciter l'émotion)

ACTIVITE ARTISTIQUE :

Lecture des poèmes réalisés

LE CHEF D'ŒUVRE INCONNU

«Entrez, entrez, leur dit le vieillard rayonnant de bonheur, mon œuvre est parfaite et maintenant je puis la montrer avec orgueil. Jamais peintre, pinceaux, couleurs, toile et lumière ne feront une rivale à Catherine Lescault la belle courtisane.

En proie à une vive curiosité, Porbus et Poussin coururent au milieu d'un vaste atelier couvert de poussière, où tout était en désordre, où ils virent çà et là des tableaux accrochés aux murs. Ils s'arrêtèrent tout d'abord devant une figure de femme de grandeur naturelle, demi-nue, et pour laquelle ils furent saisis d'admiration.

- Oh ! Ne vous occupez pas de cela, dit Frenhofer, c'est une toile que j'ai barbouillée pour étudier une pose, ce tableau ne vaut rien. Voilà mes erreurs, reprit-il en leur montrant de ravissantes compositions suspendues aux murs, autour d'eux.

A ces mots, Porbus et Poussin, stupéfaits de ce dédain pour de telles œuvres, cherchèrent le portrait annoncé, sans réussir à l'apercevoir.

- Eh bien ! le voilà ! leur dit le vieillard dont les cheveux étaient en désordre, dont le visage était enflammé par une exaltation surnaturelle, dont les yeux pétillaient, et qui haletait comme un jeune homme ivre d'amour.



Œuvre de Khokho

- Ah ! ah ! s'écria-t-il, vous ne vous attendiez pas à tant de perfection. Vous êtes devant une femme et vous cherchez un tableau. Il y a tant de profondeur sur cette toile, l'air y est si vrai que vous ne pouvez plus le distinguer de l'air qui nous environne. Où est l'art ? Perdu, disparu ! Voilà les formes mêmes d'une jeune fille. N'ai-je pas bien saisi la couleur, le vif de la ligne qui paraît terminer le corps ? N'est-ce pas le même phénomène que nous présentent les objets qui sont dans l'atmosphère comme les poissons dans l'eau ? Admirez comme les contours se détachent du fond ! Ne semble-t-il pas que vous puissiez passer la main sur ce dos ? Aussi, pendant sept années, ai-je étudié les effets de l'accouplement du jour et des objets. Et ces cheveux, la lumière ne les inonde-t-elle pas ? Mais elle a respiré, je crois !... Ce sein, voyez ? Ah ! Qui ne voudrait l'adorer à genoux ? Les chairs palpitent. Elle va se lever, attendez.

— Apercevez-vous quelque chose ? demanda Poussin à Porbus.

— Non. Et vous ?

— Rien.

Les deux peintres laissèrent le vieillard à son extase, regardèrent si la lumière, en tombant d'aplomb sur la toile qu'il leur montrait, n'en neutralisait pas tous les effets. Ils examinèrent alors la peinture en se mettant à droite, à gauche, de face, en se baissant et se levant tour à tour.

— Oui, oui, c'est bien une toile, leur disait Frenhofer en se méprenant sur le but de cet examen scrupuleux. Tenez, voilà le châssis, le chevalet, enfin voici mes couleurs, mes pinceaux. Et il s'empara d'une brosse qu'il leur présenta par un mouvement naïf.

— Le vieux lansquenet se joue de nous, dit Poussin en revenant devant le prétendu tableau. Je ne vois là que des couleurs confusément amassées et contenues par une multitude de lignes bizarres qui forment une muraille de peinture.

— Nous nous trompons, voyez ! reprit Porbus.

En s'approchant, ils aperçurent dans un coin de la toile le bout d'un pied nu qui sortait de ce chaos de couleurs, de tons, de nuances indécises, espèce de brouillard sans forme ; mais un pied délicieux, un pied vivant ! Ils restèrent pétrifiés d'admiration devant ce fragment échappé à une incroyable, à une lente et progressive destruction. Ce pied apparaissait là comme le torse de

quelque Vénus en marbre de Paros qui surgirait parmi les décombres d'une ville incendiée.
— Il y a une femme là-dessous, s'écria Porbus en faisant remarquer à Poussin les couches de couleurs que le vieux peintre avait successivement superposées en croyant perfectionner sa peinture.
Les deux peintres se tournèrent spontanément vers Frenhofer, en commençant à s'expliquer, mais vaguement, l'extase dans laquelle il vivait.

Il est de bonne foi, dit Porbus.

- Oui, mon ami, répondit le vieillard en se réveillant, il faut de la foi, de la foi dans l'art, et vivre pendant longtemps avec son œuvre pour produire une semblable création. Quelques-unes de ces ombres m'ont coûté bien des travaux. Tenez, il y a là sur la joue, au-dessous des yeux, une légère pénombre qui, si vous l'observez dans la nature, vous paraîtra presque intraduisible. Eh bien ! croyez-vous que cet effet ne m'ait pas coûté des peines inouïes à reproduire ? Mais aussi, mon cher Porbus, regarde attentivement mon travail et tu comprendras mieux ce que je te disais sur la manière de traiter le modelé et les contours.

Regarde la lumière du sein, et vois comme, par une suite de touches et de rehauts fortement empâtés, je suis parvenu à accrocher la véritable lumière et à la combiner avec la blancheur luisante des tons éclairés ; et comme, par un travail contraire, en effaçant les saillies et le grain de la pâte, j'ai pu, à force de caresser le contour de ma figure, noyé dans la demi-teinte, ôter jusqu'à l'idée de dessin et de moyens artificiels, et lui donner l'aspect et la rondeur même de la nature. Approchez, vous verrez mieux ce travail. De loin, il disparaît. Tenez ? là il est, je crois, très remarquable.

Et du bout de sa brosse, il désignait aux deux peintres un pâté de couleur claire.

Porbus frappa sur l'épaule du vieillard en se tournant vers Poussin :

- Savez-vous que nous voyons en lui un bien grand peintre ? dit-il.

- Il est encore plus poète que peintre, répondit gravement Poussin.

- Là, reprit Porbus en touchant la toile, finit notre art sur terre.

- Et, de là, il va se perdre dans les cieux, dit Poussin.

Combien de jouissances sur ce morceau de toile ! s'écria Porbus. Le vieillard absorbé ne les écoutait pas, et souriait à cette femme imaginaire.

Mais, tôt ou tard, il s'apercevra qu'il n'y a rien sur sa toile, s'écria Poussin.

- Rien sur ma toile, dit Frenhofer en regardant tour à tour les deux peintres et son prétendu tableau. Qu'avez-vous fait ! répondit Porbus à Poussin. Le vieillard saisit avec force le bras du jeune homme et lui dit :

— Tu ne vois rien, manant ! maheustre ! bélfre ! bardache ! Pourquoi donc es-tu monté ici ?

— Mon bon Porbus, reprit-il en se tournant vers le peintre, est-ce que, vous aussi, vous vous joueriez de moi ? Répondez ! Je suis votre ami, dites, aurais-je donc gâté mon tableau ?

Porbus, indécis, n'osa rien dire ; mais l'anxiété peinte sur la physionomie blanche du vieillard était si cruelle, qu'il montra la toile en disant :

Voyez !

Frenhofer contempla son tableau pendant un moment et chancela.

— Rien, rien ! Et avoir travaillé dix ans ! Il s'assit et pleura.

Balzac. Le chef d'œuvre inconnu.

COMPREHENSION DU TEXTE :

- 1) Où la recherche de la perfection a-t-elle conduit Frenhofer ?
- 2) Relevez les expressions qui traduisent son exaltation.
- 3) Quelles sont les réactions successives de Porbus et Poussin ?

VOCABULAIRE :

Barbarismes et solécismes (3)

FORME FAUTIVE

Jouir d'une mauvaise santé.

C'est là où je vais ; c'est là d'où je viens.

Un écrivain notoire.

En outre de cela.

Pallier à un inconvénient.

FORME CORRECTE

Avoir une mauvaise santé.

C'est là que je vais ; c'est de là que je viens.

Un écrivain notable.

Outre cela.

Pallier un inconvénient.

A ce qu'il paraît que.
Au point de vue pécunier.
Il me rabat les oreilles avec son histoire.
Je m'en rappelle.
Il a retrouvé la liberté, la vue.
Une secousse sismique.
Lire sur le journal.

Il paraît que.
Au point de vue pécuniaire.
Il me rebat les oreilles avec son histoire.
Je me le rappelle (je m'en souviens).
Il a recouvré la liberté, la vue.
Une secousse tellurique.
Lire dans le journal.

GRAMMAIRE :

La subordonnée infinitive
Les verbes défectifs

REECRITURE



Œuvre d'Isambert DURIVEAU

RECHERCHES ET ENQUETE :

Peintres et sculpteurs dans notre pays

EXPRESSION ECRITE :

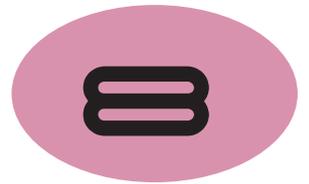
Rédaction du rapport

EXPOSE :

Présentation du rapport.



(In Alternatives Economique Août 2004)



LE PLAISIR DES SENS

Mon vieux !... le problème de la circulation...
Ca ne s'arrange pas !...
J'étais dans ma voiture...
J'arrive sur une place...
Je prends le sens giratoire...
Emporté par le mouvement, je fais un tour pour rien...
Je me dis : «Ressaissons-nous.»
Je vais pour prendre la première à droite : sens interdit.
Je me dis : «C'était à prévoir... je vais prendre la deuxième.» Je vais pour prendre la deuxième :
sens interdit.
Je me dis : «Il fallait s'y attendre !... prenons la troisième» : sens interdit !
Je me dis : «Là ! Ils exagèrent !... Je vais prendre la quatrième» :
sens interdit !
Je dis : «Tiens».
Je fais un tour pour vérifier.
Quatre rues, quatre sens interdits !...
J'appelle l'agent.
Monsieur l'agent ! Il n'y a que quatre rues et elles sont toutes les quatre en sens interdit.
Je sais... c'est une erreur.
Alors ? Pour sortir ?...
Vous ne pouvez pas !
Alors ! Qu'est-ce que je vais faire ?
— Tournez avec les autres.
!!! Ils tournent depuis combien de temps ?
Il y en a, ça fait plus d'un mois.
!!! Ils ne disent rien ?
Que voulez-vous qu'ils disent !... ils ont l'essence... ils sont nourris... ils sont contents !
Mais... il n'y en a pas qui cherchent à s'évader ?
Si ! Mais ils sont tout de suite repris.
Par qui ?
Par la police... qui fait sa ronde... mais dans l'autre sens.
— Ça peut durer longtemps ?
Jusqu'à ce qu'on supprime les sens.
!!! Si on supprime l'essence... Il faudra remettre les bons.
— Il n'y a plus de «bon sens». Ils sont «uniques» ou«interdits». Donnez-moi 900 francs.
— Pourquoi ?
C'est défendu de stationner !
!!!...

— Plus 300 francs !
 — De quoi ?
 — De taxe de séjour !
 !!! Les voilà !
 Et maintenant filez !... et tâchez de filer droit !... Sans ça,
 Je vous aurai au tournant.
 Alors j'ai tourné... j'ai tourné... A un moment, comme je roulais à côté d'un laitier, je lui ai dit :
 Dis-moi laitier... ton lait va tourner ?...
 T'en fais pas !... je fais mon beurre...
 !!!
 Ah ! ben ! je dis : «Celui-là ! il a le moral !...» Je lui dis :
 Dis-moi ? qu'est-ce que c'est que cette voiture noire là, qui ralentit tout ?
 C'est le corbillard, il tourne depuis quinze jours !
 Et la blanche là, qui vient de nous doubler ?
 — Ça ? C'est l'ambulance !... priorité !
 Il y a quelqu'un dedans ?
 Il y avait quelqu'un.
 Où est-il maintenant ?
 Dans le corbillard !
 — !!!
 Je me suis arrêté... J'ai «appelé l'agent... je lui ai dit :
 Monsieur l'agent, je m'excuse... j'ai un malaise...
 Si vous êtes malade, montez dans l'ambulance !

Raymond DEVOS

COMPREHENSION DU TEXTE :

- 1) Enumérez les situations absurdes décrites par l'artiste.
- 2) Relevez les «ponts» imaginés par l'artiste pour les relier.
- 3) Commentez la réaction des différents personnages.

VOCABULAIRE :

Le champ lexical du spectacle

GRAMMAIRE :

La subordonnée circonstancielle

REECRITURE



RECHERCHES ET ENQUETE :

Les textes de rappeurs forme et contenu.

EXPRESSION ECRITE :

Rédaction du rapport

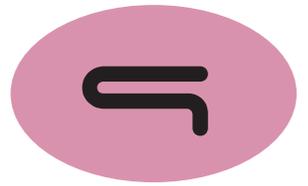
ACTIVITE ARTISTIQUE :

Lecture de textes de rappeurs.

Du photographe humoriste MALTETE



La statue de Delgrès à Pointe-à-Pitre (Guadeloupe)



MWEN SE GWADLOUPEYEN

Mwen se timoun enkyet a on lilèt inkyet.
On ti lilèt ki vwè parèt é disparèt
- syèk dèyè syèk
disparèt é parèt
fanm é nonm zôt senne kon ban pisyèt
fanm é nonm zôt dékatyé fanmi a yo
fanm é nonm zôt vann anba laplas a lankan kon bèsyò
fanm é nonm zôt maké kon bèsyò
fanm é nonm ki trimé kon bèt anba fwèt a zot Met.
Se fòs a bwa a yo ki mofwazé gran bwa an jaden - ba zot Met -
E zôt fè fòs a yo sévi-yo foséyè pou yo-menm, Met !
Apré sa
kijan è ou vlé fè mwen kwè mwen sé vou vou sé mwen ? Mwen tala !

Sonny RUPAIRE

Je suis guadeloupéen
Je suis le fils inquiet d'une île inquiète
une petite île qui vit apparaître et disparaître
- siècle après siècle
disparaître et apparaître
des femmes et des hommes que vous avez pris dans votre senne comme bancs d'alevins
des femmes et des hommes dont vous avez démembré les familles
des femmes et des hommes que vous avez vendus à l'encan sur la place du marché comme
autant de bestiaux
des femmes et des hommes que vous avez marqués comme des bestiaux
des femmes et des hommes qui trimèrent comme des bêtes sous les coups de vos fouets,
Maîtres.
C'est à la force de leurs bras qu'ils changèrent les grands bois en jardin - pour votre seul profit,
Maîtres
Et vous en avez tant fait que tant de force ne leur aura servi qu'à creuser de leurs mains leurs propres tombes, Maîtres !
Et après tout cela
Oseriez-vous me faire croire que je suis semblable à vous que vous êtes semblable à moi ?
Moi que voilà !

COMPREHENSION DU TEXTE :

- 1) Qu'est-ce qu'un artiste engagé ?
- 2) A quoi l'auteur se réfère-t-il quand il parle de :
 - a) «senne» et «banc d'alevins»
 - b) «des hommes qui trimèrent comme des bêtes sous des coups de fouet» ?
- 3) A qui s'adresse-t-il ?
- 4) Pourquoi affirme-t-il sa différence ?

VOCABULAIRE

Le champ lexical de la révolte

GRAMMAIRE :

Expressions implicites et explicites des relations logiques
Les verbes impersonnels utiles

REECRITURE



Destruction de livres pendant la dictature de Pinochet au Chili

RECHERCHES ET ENQUETE :

L'art et la censure

EXPRESSION ECRITE :

Rédaction du rapport

EXPOSE :

Présentation du rapport



La libération de Paris

DEFENDRE LES DROITS HUMAINS

RIMED CHOUVAL TCHOUE BOURIK

L'APPEL DU 18 JUIN

Appel du Général de Gaulle aux Français

Le 18 juin 1940

Les chefs qui, depuis de nombreuses années, sont à la tête des armées françaises, ont formé un gouvernement.

Ce gouvernement, alléguant la défaite de nos armées, s'est mis en rapport avec l'ennemi pour cesser le combat.

Certes, nous avons été, nous sommes submergés par la force mécanique, terrestre et aérienne, de l'ennemi.

Infiniment plus que leur nombre, ce sont les chars, les avions, la tactique des Allemands qui nous font reculer. Ce sont les chars, les avions, la tactique des Allemands qui ont surpris nos chefs au point de les amener là où ils en sont aujourd'hui.

Mais le dernier mot est-il dit ? L'espérance doit-elle disparaître ? La défaite est-elle définitive ? Non ! Croyez-moi, moi qui vous parle en connaissance de cause et vous dis que rien n'est perdu pour la France. Les mêmes moyens qui nous ont vaincus peuvent faire venir un jour la victoire.

Car la France n'est pas seule ! Elle n'est pas seule ! Elle n'est pas seule ! Elle a un vaste Empire derrière elle. Elle peut faire bloc avec l'Empire britannique qui tient la mer et continue la lutte. Elle peut, comme l'Angleterre, utiliser sans limites l'immense industrie des États-Unis.

Cette guerre n'est pas limitée au territoire malheureux de notre pays. Cette guerre n'est pas tranchée par la bataille de France. Cette guerre est une guerre mondiale. Toutes les fautes, tous les retards, toutes les souffrances, n'empêchent pas qu'il y a, dans l'univers, tous les moyens pour écraser un jour nos ennemis. Foudroyés aujourd'hui par la force mécanique, nous pourrons vaincre dans l'avenir par une force mécanique supérieure. Le destin du monde est là.

Moi, général de Gaulle, actuellement à Londres, j'invite les officiers et les soldats français qui se trouvent en territoire britannique ou qui viendraient à s'y trouver, avec leurs armes, sans leurs armes, j'invite les ingénieurs et les ouvriers spécialistes des industries d'armement qui se trouvent en territoire britannique ou qui viendraient à s'y trouver, à se mettre en rapport avec moi. Quoi qu'il arrive, la flamme de la résistance française ne doit pas s'éteindre et ne s'éteindra pas.

Demain, comme aujourd'hui, je parlerai à la radio de Londres.

Général de Gaulle, Mémoires. Pion édit.

COMPREHENSION DU TEXTE :

- 1) D'où le Général De Gaulle lance-t-il cet appel ?
- 2) Au nom de qui parle-t-il ?
- 3) Sur quels atouts s'appuie-t-il pour redonner espoir aux Français ?
- 4) Quelles directives donne-t-il à ceux qui sont prêts à résister ?

VOCABULAIRE :

Le champ lexical de la souveraineté

GRAMMAIRE :

Opposition et concession

REECRITURE :**RECHERCHES ET ENQUETE :**

La Dissidence martiniquaise.



Soldats à Saint-Joseph (1940)

EXPRESSION ECRITE :

Rédaction du rapport

EXPOSE :

Présentation du rapport.



Maquisards en Haute-Loire

JEAN MOULIN

Jean Moulin est connu pour avoir, en tant que Préfet, refusé de céder au chantage des allemands. C'est aussi l'un des principaux organisateurs de la Résistance armée en France contre l'occupation.

C'est à Jean Moulin, préfet de Chartres dans l'exercice de ses fonctions, que, le 17 juin 1940 et les jours suivants, les Allemands s'efforçaient en vain, à maintes reprises, de faire

signer un texte qui mettait sur le compte de l'armée française les meurtres commis par les soldats du Reich. Battu sauvagement, torturé, à bout de forces, il se tranche la gorge pour s'épargner la honte de fléchir. Sauvé par ses bourreaux qui voulaient le garder vivant, il fut relevé de ses fonctions le 2 novembre 1940 par le gouvernement de Vichy, pour avoir accompli cet acte de courage et sauvé l'honneur de l'administration française en refusant de se soumettre.

Arrêté par trahison le 21 juin 1943 à Caluire, près de Lyon, martyrisé et torturé durant des mois, il mourut sans avoir rien livré à ses bourreaux. On le sait parce que lui-même savait tout : s'il avait parlé, la Résistance s'écroulait. Un jour, à Lyon, avant son transfert à Paris, le pire de ses tortionnaires, Barbie, le croyant mûr pour les aveux, lui passa du papier et un crayon. Moulin feint d'acquiescer, griffonne sur la feuille. Barbie la lui arrache : Max (Jean Moulin) avait dessiné la caricature du bourreau

D'après L. Martin-Chauffier. Le Figaro 29-9-69.

COMPREHENSION DU TEXTE :

- 1) Quel texte les Allemands voulaient-ils faire Moulin signer par la contrainte ?
- 2) Que fait-il pour ne pas risquer de céder ?
- 3) Que traduit chez Moulin le fait de caricaturer le bourreau après tant de tortures ?

GRAMMAIRE :

Exprimer l'hypothèse
Modes personnels et non personnels

REECRITURE

RECHERCHES ET ENQUETE :

Yves Goussard et autres héros Martiniquais.

EXPRESSION ECRITE :

Rédaction du rapport

EXPOSE :

présentation du rapport.



(Dessin d'A. Dumbardon)



La statue de Simon Bolívar à Quito en Equateur

LE SACRIFICE DES HOMMES

Nous sommes en 1812. L'officier Espagnol Monserrat a été arrêté à cause de sa collaboration avec les Patriotes vénézuéliens. Pour l'obliger à révéler où se cache Simon Bolívar, Il est enfermé avec six otages innocents qui seront exécutés s'il ne parle pas. Ceux-ci essaient de le convaincre.

MONTSERRAT : angoissé, luttant contre une tentation.

Comprenez-moi...

Le POTIER : irrité.

Qu'est-ce qu'il faut comprendre ? Est-ce que nous n'avons pas compris ce qu'a dit l'officier ? Ou tu livres Bolívar, ou nous sommes tous fusillés. Ce n'est pas cela ? Moi, j'ai cinq enfants. L'aîné a douze ans à peine. En fabriquant et en vendant moi-même mes pots et mes jarres, j'arrive tout juste à les élever ! Ce n'est pas toi qui les nourriras, non ? Alors ?

MONTSERRAT : exalté.

C'est vrai. Tout cela est vrai. Chacun de vous a sa vérité qu'il défend, et sa vie, et ce qui est plus important que sa vie. Mais Bolívar reste le dernier, le seul espoir désormais pour les Vénézuéliens de se libérer des Espagnols ! Si je livre Bolívar, ce n'est pas Bolívar seul que je livre, mais la liberté, la vie de plusieurs millions d'hommes.

LE COMEDIEN : frappé, subitement.

Ah ! nous sommes perdus ! Il va refuser de le dénoncer !

MONTSERRAT : comme s'il n'avait pas entendu.

Il ne s'agit pas de vous sacrifier pour sauver un seul homme ! D'un océan à l'autre, de Guayaquil à Caracas, de Panama à Cuzco, tout le Venezuela, toute la Nouvelle-Grenade, tout un monde attend de Bolívar sa libération ! Tout un monde qui souffre sous la domination la plus cruelle, la plus féroce, la plus abjecte !

LE COMEDIEN atterré.

Il va refuser ! Il va nous sacrifier !

MONTSERRAT plus calme.

Bolivar est le seul homme, le seul chef capable de conduire la guerre pour l'Indépendance contre les Espagnols et aussi de guider la Révolution, de créer sur cette terre une nation libre, une grande nation d'hommes libres!...

LE COMEDIEN atterré.

Cela veut dire que tu refuses de parler ?

LE POTIER — Tu n'es pas décidé à nous laisser fusiller, n'est-ce pas ?

LA MERE avec angoisse.

Mais non ! Il va parler. Vous verrez! Il va nous dire...

LE POTIER avec violence.

Oui ou non! Vas-tu nous avouer où tu as caché Bolivar?

MONTSERRAT hésite à répondre. On devine qu'il s'interroge et qu'il souffre.

Comprenez-moi...

LE POTIER il hurle.

Non. Réponds à ma question! L'heure passe! L'officier va revenir. Réponds! Réponds! (Il le prend par le cou.) ou je t'étrangle! LA MERE haletante.

Laissez-le! Il va répondre... Vous allez voir... Il va répondre.

MONTSERRAT

— Écoutez-moi... Vous vivez tous sous la domination d'hommes féroces et impitoyables! Etes-vous sans orgueil ? Êtes-vous sans dignité ? Ne vous sentez-vous pas soulevés de haine contre les assassins de Campillo, contre les bourreaux de Cumata ? Souvenez-vous! Mais souvenez-vous! A Campillo, le général Rosette a fait brûler vifs tous ses prisonniers! A Cumata, Morales a fait clouer aux portes tous les enfants au berceau! Et Antonanzas qui collectionne les mains coupées! Et Izquierdo qui fait rafler les jeunes filles pour les faire violer par ses cavaliers! Sa police est partout, toute-puissante, implacable, féroce... Et n'est-ce pas lui seul qui a eu cette idée monstrueuse de nous enfermer ici ? Qui a inventé ce supplice atroce ?

LE POTIER frappé par l'évidence.

Il va nous laisser fusiller!

MONTSERRAT

— Les Espagnols ne vous considèrent pas comme des hommes ! Mais comme, des animaux, des êtres inférieurs qu'on peut, qu'il faut exterminer ! Tant d'horreurs, tant de bestialités ne vous révoltent-elles pas ? Ne peuvent-elles suffire à vous soulever contre ces brutes jusqu'au dernier sacrifice ? La défaite des révolutionnaires à San Mateo, est-ce la fin de tout espoir ? Mais non ! Je vous le dis ! Je vous le crie ! Il faut qu'on regroupe les partisans ! Il faut refaire l'armée de l'indépendance ! Bolivar seul peut accomplir la révolution ! Il faut qu'il soit sauvé ! Il le faut à tout prix !

LE MARCHAND (se rue sur lui, fou de colère).

Oui ou non ! Vas-tu nous dire où il se cache ? Oui ou non ?

Mais parle ! (Il le tient à la gorge et le gifle.) Mais parle ! Parle donc ! Canaille !

MONTSERRAT qui l'a repoussé sans brutalité.

Grâce à Bolivar, l'heure viendra où ce pays sera délivré ! où ce pays, je vous le répète, deviendra une grande nation d'hommes libres ! Grâce à Bolivar !

LE COMEDIEN

— Écoute donc ! Tu ne peux pas faire cela ! Tu ne peux tuer six êtres pour en sauver un seul !

MONTSERRAT

— Comprenez ! Comprenez ! Je sais bien qu'il vous est dur de comprendre... Ce n'est pas la vie de six êtres contre celle d'un seul ! Mais, contre la liberté, la vie de milliers de malheureux !

LE COMEDIEN qui redoute la réponse.

Alors... tu ne... diras rien !...

MONTSERRAT il ne répond pas tout de suite. On sent de nouveau qu'il lutte contre lui-même. Enfin, il dit avec effort.

Je ne sais pas ! Je ne sais plus !... Je voudrais pouvoir... Je voudrais comprendre moi-même... savoir si j'ai raison... si je ne me trompe pas !...

Emmanuel Roblès. Monserrat. (Acte II, scène 1)

COMPREHENSION DU TEXTE :

- 1) Quels arguments les otages développent-ils pour pousser Monserrat à parler ?
- 2) Quels contre arguments ce dernier développe-t-il ?
- 3) Quels sentiments agitent Monserrat ?

GRAMMAIRE :

Exprimer la comparaison dans la phrase complexe

REECRITURE**RECHERCHES ET ENQUETE :**

Delgrès ; Toussaint Louverture ; Simon Bolivar.



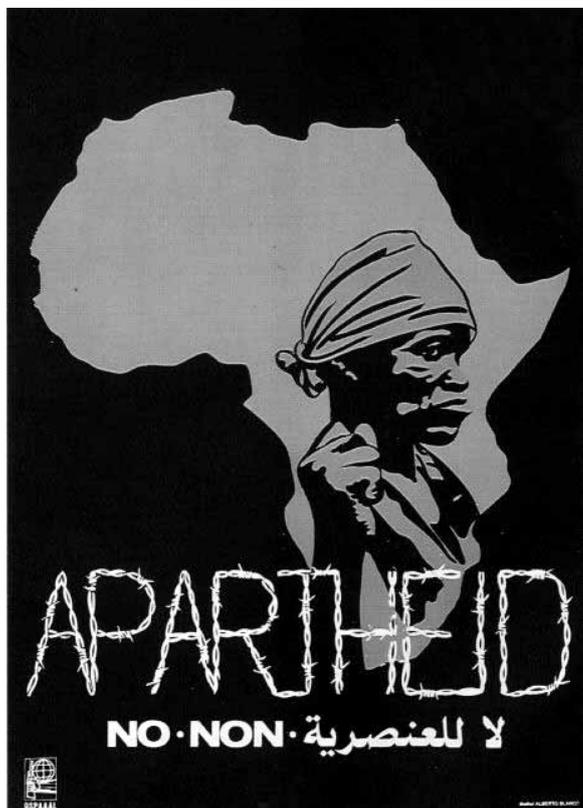
(Toussaint LOUVERTURE)

EXPRESSION ECRITE :

Rédaction du rapport

EXPOSE :

Présentation du rapport.



Apartheid

UN HOMME

Nous sommes en Afrique du Sud, à Johannesburg. Un accident vient de se produire dans une mine d'or. Xuma, un chef d'équipe noir et son ami Paddy, un blanc qui refuse l'apartheid, s'opposent à la reprise du travail.

- Tout va bien ! Tout va bien ! annonça le directeur, la mine est en bon état. Avancez ceux de l'équipe de nuit, et préparez-vous à descendre !

- Non ! cria Xuma. Non !

- Allez, préparez-vous, hurlait le directeur.

- Qu'on commence par réparer ! cria Xuma. Nous les avons prévenus. Ils ont dit que tout était normal et maintenant, il y a deux morts, deux braves gens ! Qu'ils réparent d'abord, nous descendrons après !

Le directeur regarda Xuma, puis le reste des mineurs, et il se mit à hurler :

- Préparez-vous donc ! Non, cria une voix réparez d'abord.

Xuma se sentit parfaitement heureux soudain. Fort et libre : un homme, quoi ! Il se remit à crier :

- Nous sommes des hommes comme vous ! qu'est-ce que ça change si nos peaux sont noires ? Nous ne sommes pas du bétail bon à expédier à l'abattoir ! Nous sommes des hommes !

- Mais ça s'appelle une grève ! s'exclama le directeur hors de lui, et il désigna Xuma : toi, tu iras en prison ! J'ai appelé la police et ils seront vite là !

- Nous ferons ce que tu dis, Xuma, et nous ne descendrons pas, cria un homme !

Xuma se sentit puissant comme il ne l'avait jamais été auparavant pendant toute sa vie, assez puissant pour être devenu un homme sans couleur... Un homme sans couleur, ça pouvait donc exister ? Il en était sûr dorénavant et il reprit :

- Consolidez le passage et nous redescendrons ! Et consolidez-le pour de bon. Johanès était mon ami, notre ami à tous. Vous n'avez qu'à rebâtir le passage.

- Que ceux qui ne font pas la grève passent de ce côté ! gronda le directeur en se plaçant à gauche.

Tous les hommes blancs le suivirent. Paddy, seul, resta au même endroit. Xuma et les mineurs étaient à droite, le directeur et les blancs à gauche, et Paddy au milieu. Le directeur l'appela «Eh ! O'Shéa !». Paddy s'avança vers Xuma et lui prit la main :

- Tu sais, je suis un homme avant tout Xuma, lui dit-il. Puis, il se retourna vers les mineurs en proclamant :

- Xuma a raison ! Ils ne vous paient guère et ça leur est bien égal que vous risquiez votre vie ! Au nom de quoi ? Est-ce que le sang d'un noir ne compte pas autant que celui d'un blanc ? Est-ce qu'un noir ne sent pas les choses lui aussi ? Est-ce qu'un noir n'aime pas la vie lui aussi ? Je suis avec vous tous ! Qu'ils commencent par réparer !

Xuma sourit : il comprenait enfin ! Il comprenait tant de choses... On peut être un individu, un homme d'abord, et après seulement, un noir ou un blanc...

Deux paniers à salade foncèrent sur le terre-plein de la mine en déversant un flot de policiers. Le directeur leur montra Xuma et Paddy.

- Les voilà, les deux qui mènent la danse !

UN HOMME

Extrait du roman «rouge est le sang des noirs»

COMPREHENSION DU TEXTE :

- 1) Pourquoi Xuma se sent-il fort et libre ?
- 2) Comment qualifieriez-vous l'attitude de Paddy ?
- 3) Quelle importance le directeur accorde-t-il à la vie des mineurs ?

GRAMMAIRE :

Types de phrase
Valeur du plus que parfait

REECRITURE

RECHERCHES ET ENQUETE :



Lynchage aux Etats-Unis entre les deux guerres mondiales

EXPRESSION ECRITE :

Rédaction du rapport
(Utilisation des mots qui permettent d'exprimer l'opposition)

ACTIVITE ARTISTIQUE :

«Le loup et le chien»

Un loup n'avait que les os et la peau,
Tant les chiens faisaient bonne garde.
Ce loup rencontre un dogue aussi puissant que beau,
Gras, poli, qui s'était fourvoyé par mégarde.
L'attaquer, le mettre en quartiers,
Sire loup l'eût fait volontiers.
Mais il fallait livrer bataille,
Et le matin était de taille
A se défendre hardiment.
Le loup donc l'aborde humblement,
Entre en propos, et lui fait compliment
Sur son embonpoint qu'il admire.
«Il ne tiendra qu'à vous, beau Sire,
D'être aussi gras que moi, lui repartit le chien.
Quittez les bois, vous ferez bien :
Vos pareils y sont misérables,
Cancres, hères et pauvres diables,
Dont la condition est de mourir de faim.
Car quoi ? Rien d'assuré ; point de franche lippée :
Tout à la pointe de l'épée ;
Suivez-moi, vous aurez un bien meilleur destin.»
Le loup reprit : «Que me faudra-t-il faire ?
— Presque rien, dit le chien : donner la chasse aux gens
Portants bâtons et mendiants ;
Flatter ceux du logis, à son maître complaire ;
Moyennant quoi votre salaire
Sera force reliefs de toutes les façons :
Os de poulets, os de pigeons,
Sans parler de mainte caresse.»
Le loup déjà se forge une félicité
Qui le fait pleurer de tendresse.
Chemin faisant, il vit le cou du chien pelé.
«Qu'est-ce là ? lui dit-il.
— Rien.
— Quoi rien ?
— Peu de chose.
— Mais encor ?
— Le collier dont je suis attaché
De ce que vous voyez est peut-être la cause.
— Attaché ? dit le loup : vous ne courez donc pas
Où vous voulez ?
— Pas toujours ; mais qu'importe ?
- Il importe si bien que de tous vos repas
Je ne veux en aucune sorte,
Et ne voudrais pas même à ce prix un trésor.»
Cela dit, maître loup s'enfuit et court encor.

INTERNE POLITIQUE

Accusé d'être impliqué dans un complot, l'auteur a été envoyé au bagne en Sibérie. Dans cette lettre datée du 22 février 1854, l'auteur exprime ses souffrances.

Le 11 janvier 1850, nous arrivâmes à Tobolsk. Après nous avoir présentés aux autorités, on nous fouilla, on nous prit tout notre argent, et on nous mit, moi, Dourov, et Yastrjembsky dans un compartiment à part, tandis que Spieschner et ses amis en occupaient un autre ; nous ne nous sommes ainsi presque pas vus.

Je voudrais te parler en détail des six jours que nous passâmes à Tobolsk et de l'impression que j'en ai gardée. Mais ce n'est pas le moment. Je puis seulement te dire que nous avons été entourés de tant de sympathie, de tant de compassion que nous nous sentions heureux. Les anciens déportés (ou du moins pas eux, mais leurs femmes) s'intéressaient à nous comme à des parents. Ames merveilleuses que vingt-cinq ans de malheur ont éprouvées sans les aigrir ! D'ailleurs, nous n'avons pu que les entrevoir, car on nous surveillait très sévèrement. Elles nous envoyaient des vivres et des vêtements. Elles nous consolait, nous encourageaient. Moi qui suis parti sans rien, sans même emporter les vêtements nécessaires, j'avais eu le loisir de m'en repentir le long de la route... Aussi ai-je bien accueilli les couvertures qu'elles nous ont procurées.

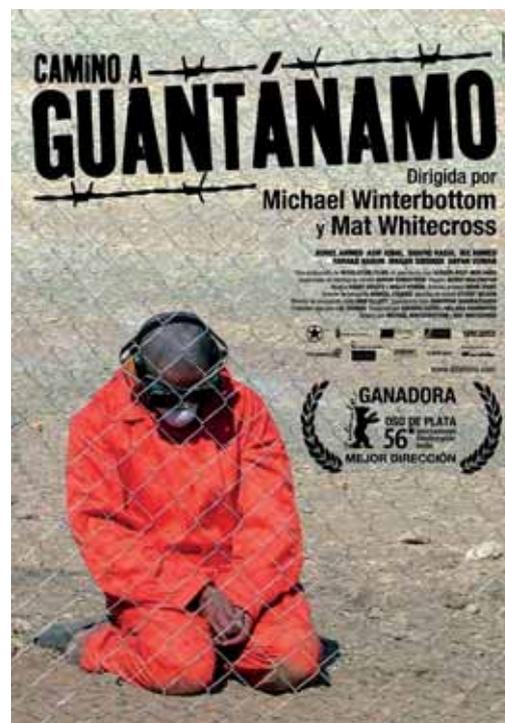
Enfin, nous partîmes. Trois jours après, nous arrivions à Omsk.

Déjà à Tobolsk, j'avais appris quels devaient être nos chefs immédiats.

Le commandant était un homme très honnête. Mais le major de place de Krivtsov était un gremlin comme il y en a peu, barbare, maniaque, querelleur, ivrogne, en un mot tout ce qu'on peut imaginer de plus vil.

Le jour même de notre arrivée, il nous traita de sots, Dourov et moi, à cause des motifs de notre condamnation, et jura qu'à la première infraction il nous ferait infliger un châtement corporel. Il était major de place depuis deux ans et commettait au su et vu de tous des injustices criantes. Il passa en justice deux ans plus tard. Dieu m'a préservé de cette brute ! Il arrivait toujours ivre (je ne l'ai jamais vu autrement), cherchait querelle aux condamnés et les frappait sous prétexte qu'il était «saoul à tout casser». D'autres fois, pendant sa visite de nuit, parce qu'un homme dormait sur le côté droit, parce qu'un autre parlait en rêvant, enfin pour tous les prétextes qui lui passaient par la tête, nouvelle distribution de coups, et c'était avec un tel homme qu'il nous fallait vivre sans attirer sa colère ! et cet homme adressait tous les mois des rapports sur nous à Saint-Pétersbourg. (...) J'ai passé ces quatre ans derrière un mur, ne sortant que pour être mené aux travaux. Le travail était dur ! Il m'est arrivé de travailler, épuisé déjà, pendant le mauvais temps sous la pluie, dans la boue, ou bien pendant le froid intolérable de l'hiver. Une fois, je suis resté quatre heures à exécuter un travail supplémentaire : le mercure était pris ; il y avait plus de quarante degrés de froid. J'ai eu un pied gelé.

Nous vivions en tas, tous ensemble, dans la même caserne. Imagine-toi un vieux bâtiment délabré, une construction en bois, hors d'usage et depuis longtemps condamnée à être abattue. L'été on y étouffait, l'hiver on y gelait. Le plancher était pourri, recouvert d'un verschok de saleté. Les petites croisées étaient vertes de crasse, au point que, même dans la journée, c'est à peine si l'on



*Le camp Etats-unien de Guantanamo
(in Afrique Asie mars 2006)*

pouvait lire. Pendant l'hiver, elles étaient couvertes d'un verschok de glace. Le plafond suintait. Les murs étaient crevassés. Nous étions serrés comme des harengs dans un tonneau. On avait beau mettre six bûches dans le poêle, aucune chaleur (la glace fondait à peine dans la chambre), mais une fumée insupportable : et voilà pour tout l'hiver. Les forçats lavaient eux-mêmes leur linge dans les chambres, de sorte qu'il y avait des mares d'eau partout ; on ne savait où marcher. De la tombée de la nuit jusqu'au jour, il était défendu de sortir sous quelque prétexte que ce fût. (...) Pour lit, deux planches de bois nu ; on ne nous permettait qu'un oreiller. Pour couvertures, des manteaux courts qui nous laissaient les pieds découverts ; toute la nuit nous grelottions. Les punaises, les poux, les cafards, on aurait pu les mesurer au boisseau. Notre costume d'hiver consistait en deux manteaux fourrés, des plus usés, et qui ne tenaient pas chaud du tout ; aux pieds, des bottes à courtes tiges, et allez ! Marchez comme ça en Sibérie ! On nous donnait à manger du pain et du schtschi où le règlement prescrivait de mettre un quart de livre de viande par homme, mais cette viande était hachée, et je n'ai jamais pu la découvrir. (...)

J'ai passé plus d'un jour à l'hôpital. J'ai eu des crises d'épilepsie, rares, il est vrai. J'ai encore des douleurs rhumatismales aux pieds. A part cela, ma santé est bonne. A tous ces désagréments, ajoute la presque complète privation de livres. Quand je pouvais par hasard m'en procurer un, il fallait le lire furtivement, au milieu de l'incessante haine de mes camarades, de la tyrannie de nos gardiens, et au bruit des disputes, des injures, des cris, dans un perpétuel tapage. Jamais seul ! Et cela quatre ans, quatre ans ! Parole ! Dire que nous étions mal, ce n'est pas assez dire ! Ajoute à cela cette appréhension continuelle de commettre quelque infraction, qui met l'esprit dans une gêne stérilisante, et tu auras le bilan de ma vie. Ce qu'il est advenu de mon âme et de mes croyances, de mon esprit et de mon cœur, durant ces quatre ans, je ne te le dirai pas, ce serait trop long. La constante méditation où je fuyais l'amère réalité n'aura pas été inutile. J'ai maintenant des désirs, des espérances qu'auparavant je ne prévoyais même pas. Mais ce ne sont encore que des hypothèses ; donc passons. Seulement toi, ne m'oublie pas, aide-moi ! Il me faut des livres, de l'argent : fais-m'en parvenir, au nom du Christ !

Omsk est une petite ville, presque sans arbres ; une chaleur excessive, du vent et de la poussière en été, en hiver un vent glacial. Je n'ai pas vu la campagne. La ville est sale, soldatesque et par conséquent débauchée au plus haut point (je parle du peuple). Si je n'avais pas rencontré des âmes sympathiques, je crois que j'aurais été perdu. Konstantin Ivonitch Ivanor a été un frère pour moi. Il m'a rendu tous les bons offices possibles. Je lui dois de l'argent. S'il vient à Pétersbourg, remercie-le. Je lui dois vingt-cinq roubles. Mais comment payer cette cordialité, cette constante disposition à réaliser chacun de mes désirs, ces attentions, ces soins ?... Et il n'était pas seul ! Frère, il y a beaucoup d'âmes nobles dans le monde.

F. M. Dostoïevsky.

COMPREHENSION DU TEXTE :

- 1) Relevez les différentes souffrances endurées par le prisonnier.
- 2) Qu'est-ce qui caractérise le major de place de Krivtsov ?
- 3) Pourquoi, malgré les épreuves, le narrateur croit-il toujours qu'« il y a beaucoup d'âmes nobles dans le monde » ?

GRAMMAIRE :

Forme des phrases ; ponctuation ;

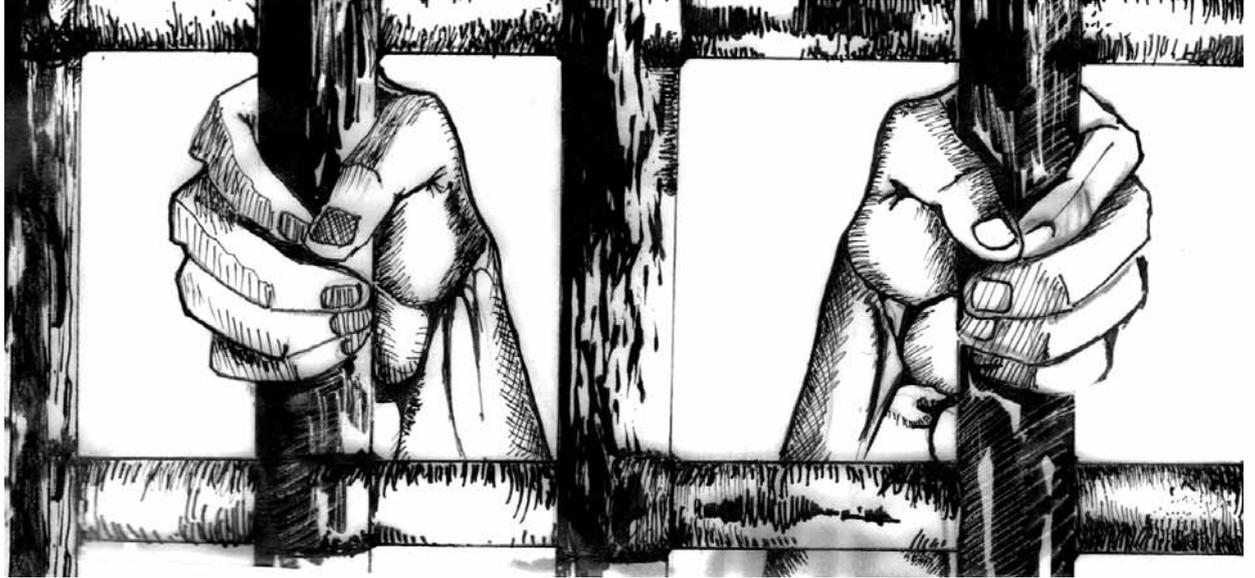
DICTEE :

Torture

Ils envoyèrent valser leurs sièges, comme un seul homme, se ruèrent sur moi et me rouèrent de coups. Bâtons, matraques, talons renforcés damaient mon corps. Ils estimaient, qu'ainsi effondré, j'étais arrivé au moment pénultième où il suffirait d'appuyer un tant soit peu sur la détente pour qu'enfin mon moral cédât, que je me rendisse et passasse par où ils voulaient, c'est-à-dire à toutes sortes d'aveux et de dénonciations. C'est pourquoi leurs coups furent d'une extrême malignité. Deux d'entre eux m'attrapèrent sous l'aisselle et me hissèrent à nouveau sous les lampes, mais je m'écroulai derechef. Ils s'y reprirent cinq ou six fois de suite sans succès pour finir par m'y maintenir à la force de leurs bras. Mais au bout de quelques minutes, ils me rejetèrent.

«Ca alors ! Il ne parle pas !»

Nguyen Duc Than. L'indomptable. 1972.



(Dessin A. Dumbardon)

RECHERCHES ET ENQUETE :

Les droits humains (politiques, économiques et sociaux)

EXPRESSION ECRITE :

Rédaction du rapport

EXPOSE :

Présentation du rapport

(Utilisation des mots et expressions qui permettent de dénoncer.)



(Des victimes de la bombe à Hiroshima)

LE SPECTRE D'HIROSHIMA

Ce témoignage de Wilfred Burchett, journaliste australien, publié dans le «DAILY EXPRESS» sous le titre «Ce que j'écris doit servir d'avertissement au monde entier», révèle toute l'horreur vécue par Hiroshima. La bombe atomique lâchée par les Nord-américains a anéanti 140.000 habitants de la ville qui en comptait 300.000.

«A Hiroshima, trente jours après la première bombe atomique qui détruisit la ville et fit trembler le monde, des gens qui n'avaient pas été atteints pendant le cataclysme, sont encore aujourd'hui en train de mourir, mystérieusement, horriblement, d'un mal inconnu par lequel je n'ai pas d'autre nom que celui de peste atomique. Hiroshima ne ressemble pas à une cité bombardée. Elle fait penser à une ville sur laquelle serait passé un monstrueux rouleau compresseur, qui l'aurait broyée, anéantie à jamais. J'écris cela aussi froidement, aussi objectivement que je le peux, dans l'espoir que ces faits serviront d'avertissement au monde entier. Dans cet endroit, où a été expérimentée pour la première fois une bombe atomique, j'ai rencontré la plus terrible, la plus effroyable désolation. Je n'ai rien vu de pareil en quatre années de guerre. A côté de cela, une île du Pacifique dévastée par un bombardement semblerait un paradis terrestre. Les photos ne peuvent donner qu'une faible idée des ravages perpétrés ici. Quand on se trouve à Hiroshima, à de très rares exceptions près, le regard peut porter sur 30 ou 40 kilomètres carrés sans accrocher un bâtiment. On se sent pris d'une sensation de vide immense au creux de la poitrine, à voir que des hommes ont pu être la cause de pareilles destructions.

Il n'y a plus rien qui soit resté debout, excepté une vingtaine de cheminées d'usines – mais les usines ont disparu. Un groupe de cinq ou six bâtiments éventrés, et puis, à nouveau plus rien. Le chef de la police m'a accueilli avec empressement (Sic !) : j'étais le premier correspondant allié à venir visiter Hiroshima. Avec le responsable local de l'agence Domei, il m'a conduit à travers –je devais peut-être dire par-dessus- la cité et m'a emmené voir les hôpitaux où les victimes de la bombe étaient encore en traitement. Dans ces hôpitaux, j'ai découvert des gens qui, tout en n'ayant aucune blessure au moment de l'explosion, sont pourtant en train de mourir de ses mystérieux effets.

Sans raison apparente, leur santé vacille. Ils perdent l'appétit. Leurs cheveux tombent. Des tâches bleuâtres apparaissent sur leur corps. Et puis ils se mettent à saigner, des oreilles, du nez, de la bouche. Au début, les docteurs attribuèrent ces symptômes à une faiblesse généralisée. Ils administrèrent à leurs patients des injections de vitamine A. Les résultats furent horribles. La chair se mit à pourrir autour du trou fait par l'aiguille de la seringue. Et chaque fois, cela se termina par la mort de la victime. C'est à un des effets différés de la première bombe atomique lancée par des hommes et ce que j'ai vu m'a suffi...

COMPREHENSION DU TEXTE :

- 1) Relevez les phrases qui montrent l'incroyable ampleur des dégâts matériels causés par la bombe atomique.
- 2) Essayez d'exprimer «l'avertissement au monde entier» lancé par l'auteur.
- 3) Qu'est-ce qui provoque le «vide immense» qu'il a au cœur ?

GRAMMAIRE :

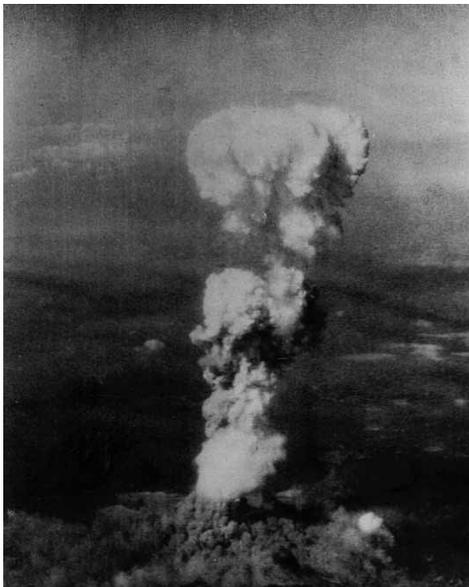
Cas particuliers de subordonnées interrogatives
Valeur du conditionnel

DICTEE :

La bombe d'Hiroshima

Le monde est ce qu'il est, c'est-à-dire peu de choses. C'est ce que chacun sait depuis hier grâce au formidable concert que la radio, les journaux et les agences d'information viennent de déclencher au sujet de la bombe atomique. On nous apprend en effet, au milieu d'une foule de commentaires enthousiastes, que n'importe quelle ville d'importance moyenne peut être totalement rasée par une bombe de la grosseur d'un ballon de football. Des journaux américains, anglais et français se répandent en dissertations élégantes sur l'avenir, le passé, les inventeurs, le coût, la vocation pacifique et les effets guerriers, les conséquences politiques et même le caractère indépendant de la bombe atomique. Nous nous résumerons en une phrase : la civilisation mécanique vient de parvenir à son dernier degré de sauvagerie. Il va falloir choisir, dans un avenir plus ou moins proche entre le suicide collectif ou l'utilisation intelligente des conquêtes scientifiques...

Albert Camus. Extrait d'un article paru dans «Combat» le 8 août 1945.



(Le champignon de Nagazaky)

RECHERCHES ET ENQUETE :

Le commerce des armes dans le monde

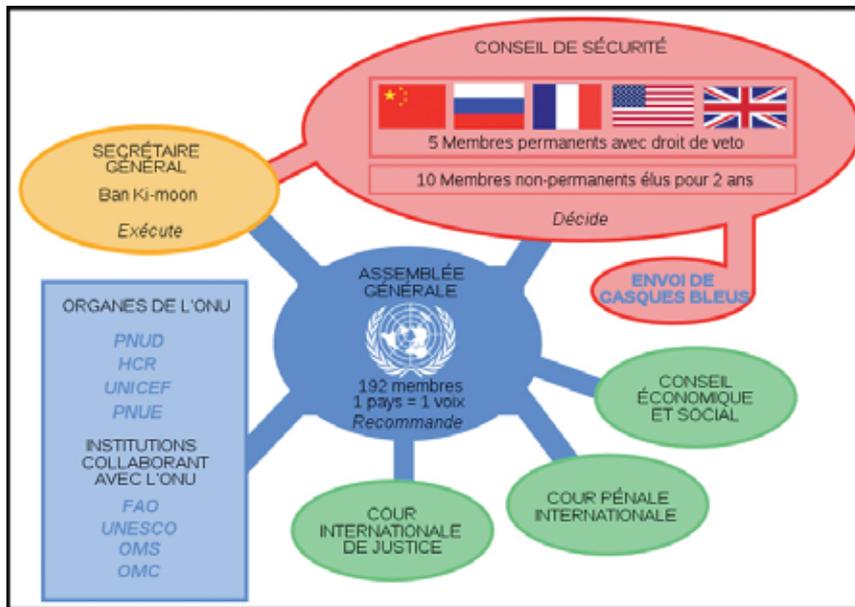
EXPRESSION ECRITE :

Rédaction du rapport

(Utilisation des mots et expression qui peuvent traduire l'indignation)

DEBAT :

Les dommages collatéraux sont-ils excusables ?



Le schéma d'organisation de l'O.N.U.

UNE RESOLUTION DE L'ONU

L'Assemblée Générale,

Reconnaissant le désir passionné de liberté de tous les peuples dépendants et le rôle décisif de ces peuples dans leur accession à l'indépendance,

Consciente des conflits croissants qu'entraîne le fait de refuser la liberté à ces peuples ou d'y faire obstacle, qui constituent une grave menace à la paix mondiale.

- Considérant le rôle important de l'Organisation des Nations Unies comme moyen d'aider le mouvement vers l'indépendance dans les territoires sous tutelle et les territoires non autonomes.

Reconnaissant que les peuples du monde souhaitent ardemment la fin du colonialisme dans toutes ses manifestations,

Convaincue que le maintien du colonialisme empêche le développement de la coopération économique internationale, entrave le développement social, culturel et économique des peuples dépendants et va à l'encontre de l'idéal de paix universelle des Nations Unies.

Persuadée que le processus de libération est irrésistible et irréversible et que, pour éviter de graves crises, il faut mettre fin au colonialisme et à toutes les pratiques de ségrégation et de discrimination dont il s'accompagne.

Se félicitant de ce qu'un grand nombre de territoires dépendants ont accédé à la liberté et à l'indépendance au cours de ces dernières années, et reconnaissant les tendances toujours plus fortes vers la liberté qui se manifestent dans les territoires qui n'ont pas encore accédé à l'indépendance,

Convaincu que tous les peuples ont un droit inaliénable à la pleine liberté, à l'exercice de leur souveraineté et à l'intégrité de leur territoire national,

Proclame solennellement la nécessité de mettre rapidement et inconditionnellement fin au colonialisme sous toutes ses formes et dans toutes ses manifestations ;

Et, à cette fin, déclare ce qui suit :

1 - La sujétion des peuples à une subjugation, à une domination et à une exploitation étrangères constitue un déni des droits fondamentaux de l'homme, est contraire à la Charte des Nations Unies et compromet la cause de la paix et de la coopération mondiale.

2 - Tous les peuples ont le droit de libre détermination ; en vertu de ce droit, ils déterminent librement leur statut politique et poursuivent librement leur développement économique, social et Culturel.

3 - Le manque de préparation dans les domaines politique, économique ou social ou dans celui de l'enseignement ne doit jamais être pris comme prétexte pour retarder l'indépendance.

Des mesures immédiates seront prises, dans les territoires qui n'ont pas encore accédé à l'indépendance, pour transférer tous pouvoirs aux peuples de ces territoires, sans aucune condition ni réserve, conformément à leur volonté et à leurs vœux librement exprimés, sans aucune distinction de race, de croyance ou de couleur, afin de leur permettre de jouir d'une indépendance et d'une liberté complètes.

COMPREHENSION DU TEXTE :

- 1) Qu'est-ce qu'une charte ?
- 2) Selon cette Charte adoptée par l'Assemblée générale de l'ONU, quelles conséquences entraîne le fait de refuser la liberté aux peuples dominés ?
- 3) Quelles recommandations sont données pour permettre aux peuples encore sous domination d'accéder à la souveraineté ?

VOCABULAIRE :

Sigles et abréviations

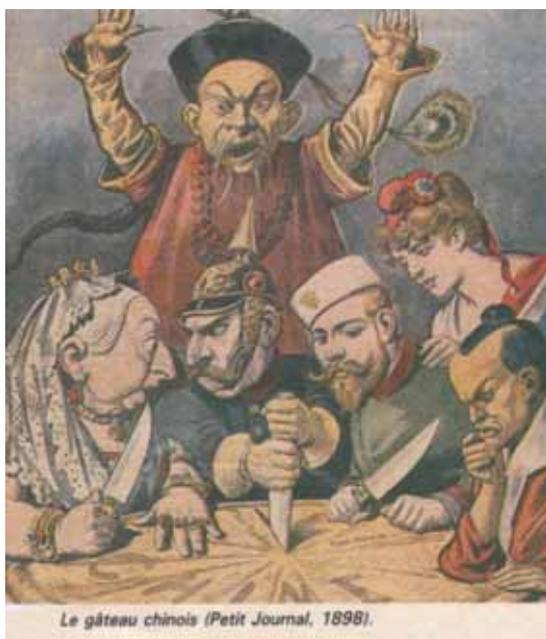
GRAMMAIRE :

L'injonction

REECRITURE

RECHERCHES ET ENQUETE :

Les conflits de par le monde
(Nature, causes, résolution)



EXPRESSION ECRITE :

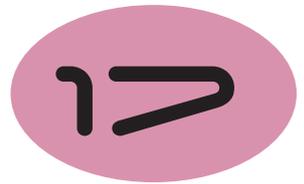
Rédaction du rapport

EXPOSE :

Présentation du rapport



Des crimes commis au nom de la Civilisation



DISCOURS SUR LE COLONIALISME

Et puisque, aujourd'hui, il m'est demandé de parler de la colonisation et de la civilisation, allons droit au mensonge principal à partir duquel prolifèrent tous les autres. Colonisation et civilisation ? La malédiction la plus commune en cette matière est d'être la dupe de bonne foi d'une hypocrisie collective, habile à mal poser les problèmes pour mieux légitimer les odieuses solutions qu'on leur apporte.

Cela revient à dire que l'essentiel est ici de voir clair, de penser clair, entendre dangereusement, de répondre claire à l'innocente question initiale : qu'est-ce en son principe que la colonisation ? De convenir de ce qu'elle n'est point ; ni évangélisation, ni entreprise philanthropique, ni volonté de reculer les frontières de l'ignorance, de la maladie, de la tyrannie, ni élargissement de Dieu, ni extension du Droit ; d'admettre une fois pour toutes, sans volonté de broncher aux conséquences, que le geste décisif est ici de l'aventurier et du pirate, de l'épicier en grand et de l'armateur, du chercheur d'or et du marchand, de l'appétit et de la force, avec, derrière, l'ombre portée, maléfique, d'une forme de civilisation qui, à un moment de son histoire, se constate obligée, de façon interne, d'étendre à l'échelle mondiale la concurrence de ses économies antagonistes.

Poursuivant mon analyse, je trouve que l'hypocrisie est de date récente ; que ni Cortez découvrant Mexico du haut du grand Téocalli, ni Pizarre devant Cuzco, (encore moins Marco Polo devant Cambaluc), ne protestent d'être les fourriers d'un ordre supérieur ; qu'ils tuent ; qu'ils pillent ; qu'ils ont des casques, des lances, des cupidités ; que les baveurs sont venus plus tard : que le grand responsable dans ce domaine est le pédantisme chrétien, pour avoir posé les équations malhonnêtes : christianisme = civilisation ; paganisme = sauvagerie, d'où ne pouvait que s'ensuivre d'abominables conséquences colonialistes et racistes, dont les victimes devaient être les Indiens, les Jaunes, les Nègres.

Cela réglé, j'admets que mettre les civilisations différentes en contact les unes avec les autres est bien ; que marier des mondes différents est excellent ; qu'une civilisation quel que soit son génie intime, à se replier sur elle-même, s'étiole ; que l'échange est ici l'oxygène, et que la grande chance de l'Europe est d'avoir été un carrefour, et que, d'avoir été le lieu géométrique de toutes les idées, le réceptacle de toutes les philosophies, le lieu d'accueil de tous les sentiments en a fait le meilleur distributeur d'énergie.

Mais alors, je pose la question suivante : la colonisation a-t-elle vraiment mis en contact ? ou, si l'on préfère, de toutes les manières d'établir le contact, était-elle la meilleure ?

Je réponds non.

Et je dis que de la colonisation à la civilisation, la distance est infinie ; que, de toutes les expéditions coloniales accumulées, de tous les statuts coloniaux élaborés, de toutes les circulaires ministérielles expédiées, on ne saurait réussir une seule valeur humaine.

COMPREHENSION DU TEXTE :

(Point sur essai et pamphlet)

- 1) L'auteur dénonce un «Mensonge principal», quel est-il ?
- 2) Césaire est-il opposé à la rencontre des civilisations ? Justifiez votre réponse.
- 3) Que reproche-t-il en fin de compte à la colonisation ?

GRAMMAIRE :

Révision des conjugaisons (1)

DICTEE :

Le pillage des côtes africaines

Assis sur les quais, les pêcheurs mauritaniens regardent le large. Ils n'osent pas prendre la mer dans leurs bateaux en bois. Leurs regards se portent au loin, là où l'Afrique s'avance vers l'Atlantique, sur d'autres navires qui scintillent au soleil. Ils n'osent aller en mer, de peur de se retrouver en prison, leur gouvernement ayant interdit, pour deux mois, la pêche traditionnelle des sardines, qui abondent le long de ces côtes. Raison invoquée : la surpêche. Et pourtant, en mer, il y a des bateaux : des navires-usines géants qui capturent allègrement les poissons qu'eux, les Mauritaniens, n'ont pas le droit de prendre. Le gouvernement de Nouakchott est impuissant face à ce pillage parce qu'en vertu de l'accord signé avec l'Union Européenne, il reçoit 380 millions de livres sur six ans en échange d'un droit de pêche illimité dans ses eaux territoriales.

Source : Article du journal londonien «The Guardian»
repris par Courrier International N°418 (Nov.98)



Tintin au Congo (Belge) en 1932.

(L'idéologie colonialiste dans une bande dessinée)

RECHERCHES ET ENQUETE :

Doudouïsme ; Négritude ; Créolité ;

EXPRESSION ECRITE :

Rédaction du rapport

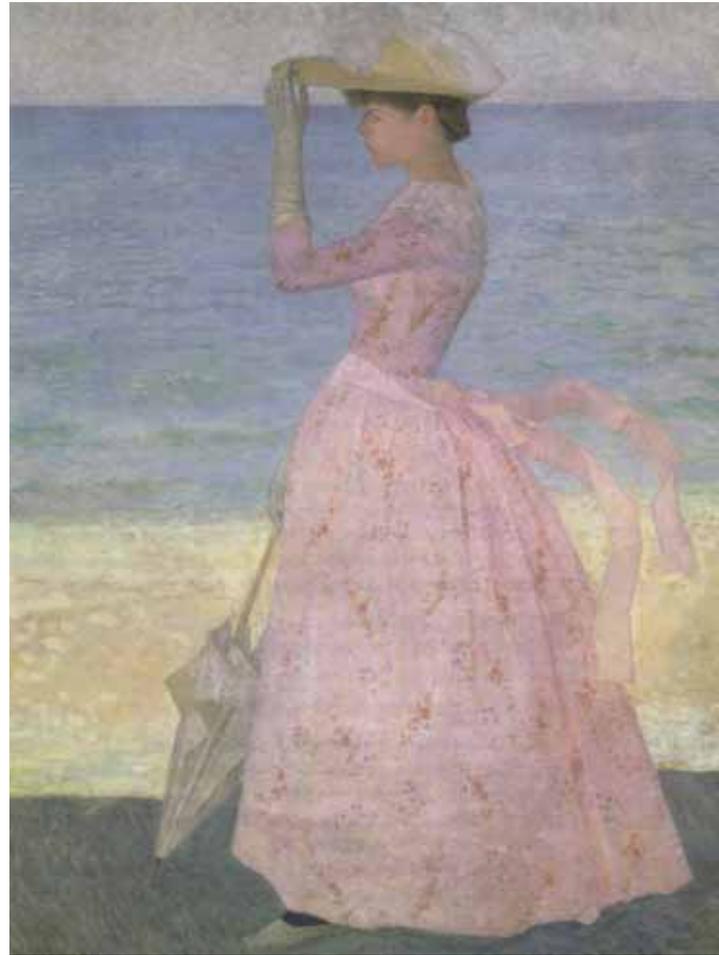
EXPOSE :

Présentation du rapport

LA JEUNE VEUVE

18

La perte d'un époux ne va point sans soupirs,
On fait beaucoup de bruit ; et puis on se console :
Sur les ailes du Temps la tristesse s'envole,
Le Temps ramène les plaisirs.
Entre la veuve d'une année
Et la veuve d'une journée
La différence est grande ; on ne croirait jamais
Que ce fût la même personne :
L'une fait fuir les gens, et l'autre a mille attraits.
Aux soupirs vrais ou faux celle-là s'abandonne ;
C'est toujours même note et pareil entretien ;
On dit qu'on est inconsolable ;
On le dit, mais il n'en est rien,
Comme on verra par cette fable,
Ou plutôt par la vérité.
L'époux d'une jeune beauté
Partait pour l'autre monde. A ses côtés, sa femme
Lui criait : «Attends-moi, je te suis ; et mon âme,
Aussi bien que la tienne, est prête à s'envoler.»
Le mari fait seul le voyage.
La belle avait un père, homme prudent et sage ;
Il laissa le torrent couler.
A la fin, pour la consoler :
«Ma fille, lui dit-il, c'est trop verser de larmes :
Qu'à besoin le défunt que vous noyiez vos charmes ?
Puisqu'il est des vivants, ne songez plus aux morts.
Je ne dis pas que tout à l'heure
Une condition meilleure
Change en des noces ces transports ;
Mais, après certain temps, souffrez qu'on vous propose
Un époux beau, bien fait, jeune, et tout autre chose
Que le défunt. — Ah ! dit-elle aussitôt,
Un cloître est l'époux qu'il me faut.» Le père lui laissa digérer sa disgrâce. Un mois de la sorte se
passe ;
L'autre mois, on l'emploie à changer tous les jours
Quelque chose à l'habit, au linge, à la coiffure :
Le deuil enfin sert de parure,
En attendant d'autres atours ;
Toute la bande des amours
Revient au colombier ; les jeux, les ris, la danse
Ont aussi leur tour à la fin :
On se plonge soir et matin
Dans la fontaine de Jouvence.
Le père ne craint plus ce défunt tant chéri ;
Mais comme il ne parlait de rien à notre belle :
«Où donc est le jeune mari
Que vous m'avez promis ?» dit-elle.



Œuvre d'Aristide MAILLOL, «Femme à l'ombrelle».)

LA FONTAINE, *Fables*, VI, 21.

COMPREHENSION DU TEXTE :

- 1) Le fabuliste croit-il en la sincérité de la jeune veuve ?
Citez les vers qui justifient votre réponse.
- 2) A votre avis, les sentiments ne peuvent-ils pas évoluer dans le temps tout en restant sincères ?
- 3) Pourquoi, alors, ceux de la jeune veuve sont-ils présentés comme manifestation d'inconstance voire de frivolité ?

VOCABULAIRE

Cherchez la définition des mots suivants :
Attrait ; transports ; atours ;

GRAMMAIRE :

L'explicite et l'implicite

DICTEE :

Un cœur simple

Elle se levait à l'aube, pour ne pas manquer la messe, et travaillait jusqu'au soir sans interruption ; puis, le dîner étant fini, la vaisselle en ordre et la porte bien close, elle enfouissait la bûche sous les cendres et s'endormait devant l'âtre, son rosaire à la main. Personne, dans les marchandages, ne montrait plus d'entêtement. Quant à la propreté, le poli de ses casseroles faisait le désespoir des autres servantes. Econome, elle mangeait avec lenteur, et recueillait du doigt sur la table les miettes de son pain, un pain de douze livres, cuit exprès pour elle, et qui durait vingt jours.

En toute saison, elle portait un mouchoir d'indienne fixé dans le dos par une épingle, un bonnet lui cachant les cheveux, des bas gris, un jupon rouge, et par-dessus sa camisole un tablier à bavette, comme les infirmières d'hôpital.

Son visage était maigre et sa voix aiguë. A vingt-cinq ans, on lui en donnait quarante. Dès la cinquantaine, elle ne marqua plus aucun âge, et, toujours silencieuse, la taille droite et les gestes mesurés, semblait une femme en bois, fonctionnant d'une manière automatique.

Flaubert. Un cœur simple.

RECHERCHES ET ENQUETE :

L'image de la femme dans la société.

EXPRESSION ECRITE :

Rédaction du rapport



Des femmes dans le processus et les manifestations du FSM, ici à Porto Alegre, en janvier 2005.

Photo : Yannick Bovy

ACTIVITE ARTISTIQUE :
Chanson de Jacques Brel «Ne me quitte pas»

Ne me quitte pas
Il faut oublier
Tout peut s'oublier
Qui s'enfuit déjà
Oublier le temps
Des malentendus
Et le temps perdu
A savoir comment
Oublier ces heures
Qui tuaient parfois
A coups de pourquoi
Le cœur du bonheur
Ne me quitte pas
Ne me quitte pas
Ne me quitte pas
Ne me quitte pas
Moi je t'offrirai
Des perles de pluie
Venues de pays
Où il ne pleut pas
Je creuserai la terre Jusqu'après ma mort
Pour couvrir ton corps
D'or et de lumière
Je ferai un domaine
Où l'amour sera roi
Où l'amour sera loi
Où tu seras reine
Ne me quitte pas
Je t'inventerai
Des mots insensés
Que tu comprendras
Je te parlerai
De ces amants-là
Qui ont vu deux fois
Leurs cœurs s'embraser
Je te raconterai
L'histoire de ce roi
Mort de n'avoir pas

Pu te rencontrer
Ne me quitte pas
Ne me quitte pas
Ne me quitte pas
Ne me quitte pas
On a vu souvent
Rejaillir le feu
De l'ancien volcan
Qu'on croyait trop vieux
Il est paraît-il
Des terres brûlées
Donnant plus de blé
Qu'un meilleur avril
Et quand vient le soir
Pour qu'un ciel flamboie
Le rouge et le noir
Ne s'épousent-ils pas
Ne me quitte pas
Je n'vais plus pleurer
Je n'vais plus parler
Je me cacherais là
A te regarder
Danser et sourire
Et à t'écouter
Chanter et puis rire
Laisse-moi devenir
L'ombre de ton ombre L'ombre de ta main
L'ombre de ton chien
Mais
Ne me quitte pas
Ne me quitte pas
Ne me quitte pas
Ne me quitte pas.

*Note : L'audition des versions chantées par Jacques Brel et Nina Simone offre l'opportunité de travailler sur la diction, les sentiments et leur expression)

LE FEMINISME EN QUESTION

J'ai de fortes objections au féminisme tel qu'il se présente aujourd'hui. La plupart du temps, il est agressif, et ce n'est pas par l'agression qu'on parvient durablement à quelque chose. Ensuite, et ceci vous paraîtra sans doute paradoxal, il est conformiste, en ce sens que la femme semble aspirer à la liberté et au bonheur du bureaucrate qui part chaque matin, une serviette sous le bras, ou de l'ouvrier qui pointe dans une usine. Cet «homo sapiens» des sociétés bureaucratiques et technocratiques est l'idéal qu'elle semble vouloir imiter sans voir les frustrations et les dangers qu'il comporte, parce qu'en cela pareille aux hommes, elle pense en termes de profit immédiat et de «succès» individuel. (...)



Manifestation pour l'obtention du droit de vote en 1914 (France)

Je trouve aussi regrettable de voir la femme jouer sur les deux tableaux, de voir, par exemple, des revues qui, pour se conformer à la mode (car les opinions sont aussi des modes), publient des articles féministes supposés incendiaires, tout en offrant à leurs lectrices, qui les feuilletent distraitement chez le coiffeur, le même nombre de photographies de jolies filles, ou plutôt de filles qui seraient jolies si elles n'incarnaient trop évidemment des modèles publicitaires ; la curieuse psychologie commerciale de notre temps impose ces expressions boudeuses, prétendument séduisantes, aguicheuses ou sensuelles, à moins qu'elles ne frôlent l'érotisme de la demi-nudité, si l'occasion s'en présente.

Marguerite Yourcenar. *Les yeux ouverts.*

COMPREHENSION DU TEXTE :

- 1) Résumez les arguments donnés par l'auteur pour se démarquer du féminisme «tel qu'il est aujourd'hui».
- 2) Quelle contradiction relève Marguerite Yourcenar dans certaines revues ?
- 3) Considère-t-elle comme étant jolies les femmes exposées dans les publicités ?

GRAMMAIRE :

Le discours indirect narrativisé
Révision des conjugaisons (2)

REECRITURE

RECHERCHES ET ENQUÊTE :

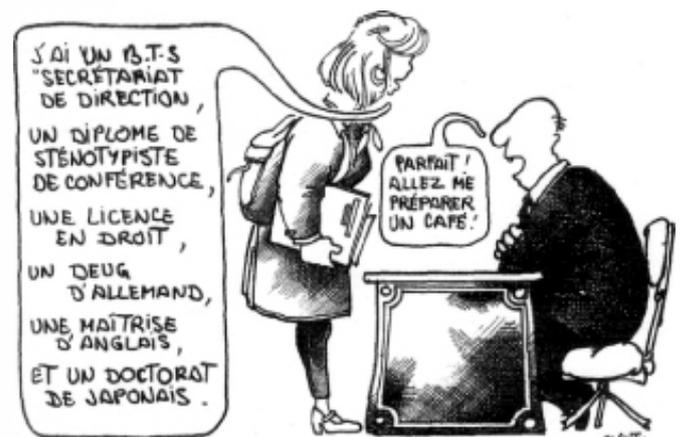
Les droits des femmes au cours des siècles

EXPRESSION ÉCRITE :

Rédaction du rapport

EXPOSE :

Présentation du rapport



LA MARCHÉ DES FEMMES SUR DAKAR

Sembène Ousmane

D'octobre 1947 à mars 1948, une longue grève opposa les ouvriers à la direction du chemin de fer Dakar-Niger. Pour soutenir les revendications des cheminots et montrer qu'elles pouvaient participer au même combat que les hommes, les femmes décidèrent d'organiser une grande marche pacifique de Thiès, important centre ferroviaire, jusqu'à Dakar.

Depuis qu'elles étaient sorties de Thiès, les femmes n'avaient cessé de chanter. Aussitôt qu'un groupe laissait mourir le refrain, un autre le reprenait, puis, de nouveaux couplets étaient nés, comme ça, au hasard de l'inspiration, une parole en amenant une autre qui trouvait à son tour son rythme et sa place. Personne ne savait plus très bien où commençait le chant ni s'il finirait jamais. Il s'enroulait sur lui-même comme un serpent. Il était long comme une vie.

Maintenant le jour était venu. La route était trop étroite pour leur procession, elles avançaient déployées en éventail si bien que les unes marchaient dans la poussière, les autres dans l'herbe sèche, d'autres encore suivaient les rails du chemin de fer et les plus jeunes s'amusaient à sauter de traverse en traverse. Les couleurs des pagnes, des camisoles des mouchoirs de tête, enrichissaient le paysage. Les tissus à matelas se mêlaient aux toiles de jute, aux coutils méfis, aux broderies multicolores, aux cotonnades usées des vieux

boubous. Les manches ouvertes révélaient des épaules bien rondes que la poussière recouvrait d'un duvet blanc, les pagnes relevés des jambes fuselées et des mollets alourdis.

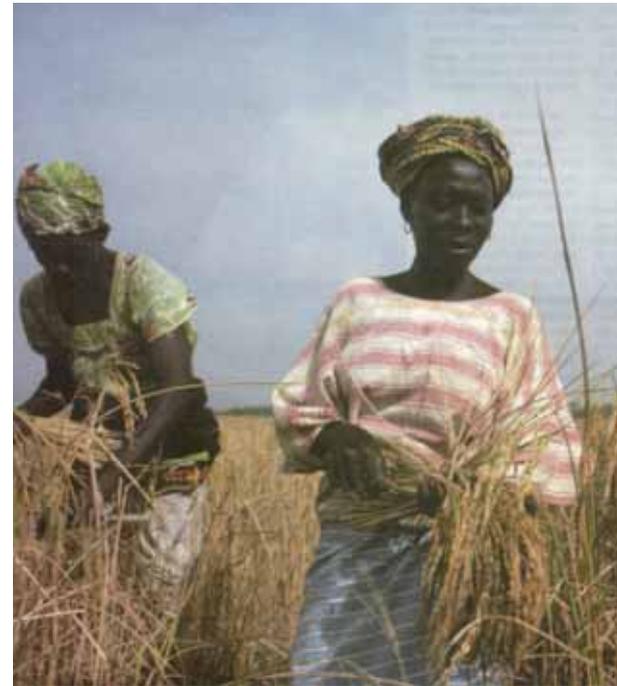
Le soleil était derrière elles, il tapait dur dans leur dos au fur et à mesure qu'il montait de l'horizon, mais elles ne faisaient pas attention à lui, elles le connaissaient bien. Il était du pays, le soleil.

En tête, marchaient Penda, la taille serrée dans un ceinturon militaire, Mariane Sonko, la femme du soudeur, et Maïmouna l'aveugle, qui, sans que nul s'en fût aperçu, s'était jointe à la procession, son bébé attaché sur le dos par un vieux châle. Assez loin derrière le moutonnement des femmes suivaient les hommes de l'escorte...

Hommes et femmes traversaient un paysage que la saison sèche éprouvait durement. Des averses de soleil frappaient au cœur les herbes et les petites plantes, pompant leur sève. Feuilles et tiges s'inclinaient avant de tomber, mortes de chaleur. Seuls semblaient vivre les épineux à l'âme sèche, et, loin vers l'horizon, les baobabs hautains que les allées et venues des saisons ne dérangent guère. Sur le sol qui ressemblait à une croûte malsaine, on distinguait encore le dessin des anciennes cultures : petits carrés de terre craquelée d'où pointaient des moignons de tiges de mil ou de maïs, hérissés comme des dents de peigne. Plus loin, entre des seins de terre brune, se profilaient des toits de chaume dansant dans la buée chaude et, venant d'on ne sait où, des petits sentiers, des sentiers enfants, suivaient, croisaient le chemin père d'où des centaines de pieds faisaient monter une poussière rougeâtre, car, en ce temps-là, l'asphalte n'avait pas encore recouvert la route de Dakar.

Assez tôt le premier soir, on entra dans un village. Les habitants, étonnés de voir tant de femmes, pressèrent chacune de questions. Mais l'hospitalité fut cordiale bien qu'un peu cérémonieuse tant était grande la surprise d'un tel événement. On repartit à l'aube, soif calmée, ventres satisfaits, pieds douloureux, dans un grand concert de compliments et d'encouragements. Deux heures plus tard, on croisa le car de Thiès et quelques femmes esquissèrent des pas de danse pour répondre aux voyageurs qui les acclamaient, puis on reprit la route.

Et le deuxième jour fut semblable au premier.



*Paysannes Sénégalaises,
(in Alternatives Economiques, Décembre 2003)*

COMPREHENSION DU TEXTE :

- 1) Pourquoi les femmes chantent-elles sans arrêt ?
- 2) Comment sont-elles accueillies dans les villages ?
- 3) Quelle impression laisse la description de l'environnement ?
- 4) Quelle impression donne le cortège ?

GRAMMAIRE :

La proposition subordonnée au mode subjonctif



(Manifestation syndicale à Fort-de-France)

DICTEE :

De la charité à la solidarité

Il est vrai que face à la misère et à l'exclusion, l'appel à la justice est insuffisant, souvent même irresponsable, et que, seule est efficace la charité, c'est-à-dire la conscience de l'obligation morale à l'égard de l'autre...

Mais il est plus vrai encore que la charité risque de devenir un alibi si elle n'est pas associée à la solidarité, c'est-à-dire soit au partage des ressources, soit à la participation à une lutte commune... Des initiatives ont été prises ; la plus visible, celle qui a su obtenir l'appui des médias : les Restaurants du cœur.

Coluche et ceux qui ont partagé et continué son effort avaient une conscience très aiguë des limites de telles initiatives qui peuvent rendre les pauvres encore plus invisibles et débarrasser l'opinion publique de sa mauvaise conscience. Ils voulaient et veulent au contraire que leur action déclenche une intervention des pouvoirs publics et de l'ensemble de la société.

Source : Alain Touraine. *Le monde*, 24 février 1988

EXPRESSION ECRITE :

On se plaît à développer l'image de la «faible femme sans défense», généralement superficielle. Cette image traduit-elle la réalité ? Votre point de vue devra s'appuyer sur des parcours de femmes passés et actuels, individuels et collectifs.

POESIE :

QUESTIONS QUE POSE UN OUVRIER QUI LIT

Bertol Brecht

Qui a construit Thèbes aux sept portes ?
Dans les livres, on donne les noms des rois. Les rois ont-ils traîné les blocs de pierre ?
Babylone, détruite plusieurs fois,
Qui tant de foi l'a reconstruite ? Dans quelles maisons
De Lima la dorée logèrent les ouvriers du bâtiment ?
Quand la Muraille de Chine fut terminée,
Où allèrent, ce soir-là, les maçons ? Rome la grande
Est pleine d'arcs de triomphe. Qui les érigea ? De qui
Les Césars ont-ils triomphé ? Byzance la tant chantée,
N'avait-elle pour ses habitants
Que des palais ? Même en la légendaire Atlantide,
La nuit où la mer l'engloutit, ils hurlaient
Ceux qui se noyaient, ils appelaient leurs esclaves.

Le jeune Alexandre conquiert les Indes. Seul ?
César vainquit les Gaulois.
N'avait-il pas à ses côtés au moins un cuisinier ?
Quand sa flotte fut coulée, Philippe d'Espagne
Pleura. Personne d'autre ne pleurait ?
Frédéric II gagna la guerre de sept ans. Qui, à part lui, était gagnant ?

A chaque page une victoire. Qui cuisinait les festins ?
Tous les dix ans un grand homme.
Les frais, qui les payait ?

Autant de récits,
Autant de questions.



REFUSER LA FATALITE

SA OU PLANTE, SE SA OU REKOLTE

LES MIRACLES DE LA CHIRURGIE

Géraudin, qui avait sauvé des dizaines de vies humaines vouées sans lui à la mort, perdait son temps à des opérations de chirurgie esthétique, à des rafistolages superficiels de vieilles peaux avachies et flétries par les passions, travail indigne de lui mais qui lui rapportait trois cent mille francs chaque année. (...)

De tels travaux réclamaient une prodigieuse finesse de main, pour que les cicatrices fussent inapparentes. Mais Géraudin savait coudre cinq cents points d'aiguille dans un timbre-poste, et broder son nom sur une feuille à cigarette sans perforer celle-ci d'un seul trou. Sa virtuosité opératoire forçait l'admiration des plus jaloux, des plus haineux. Géraudin était né chirurgien. Il opérait magnifiquement, avec une rapidité, une précision, une certitude de geste qu'aucun de ses rivaux n'osait prétendre égaler. Un sang-froid, un esprit de décision incomparable avaient cent fois sauvé la vie à ses patients. En dix secondes, devant un ventre ouvert, révélant des désastres insoupçonnés, il prenait sa décision, choisissait entre une ablation et une plicature 3, une suture 4 latérale et une termino-terminale. Mais où il forçait l'admiration de ses élèves, c'est dans ces accidents brutaux, hémorragie, syncope, qui surviennent comme un coup de tonnerre dans le déroulement rituel et silencieux de l'opération, et jettent au milieu de cette harmonie laborieuse et minutieusement réglée le trouble et parfois le bouleversement. Le calme de Géraudin à ces heures avait quelque chose de saisissant. Dans le ventre ouvert, sans hâte, sans affolement, au milieu d'un ruissellement rouge, d'une marée sanglante et tragique, il savait rechercher l'artère coupée, endiguer l'hémorragie :

«Madame Claim, des pinces... Adrénaline... Huile camphrée...», demandait-il, d'un ton inchangé, paisible, et qui imposait à tous l'ordre et le sang-froid.

Il avait été l'un de ceux à qui la chirurgie doit le massage direct du cœur. Il ne comptait plus, maintenant, ces interventions toujours dramatiques et saisissantes pour l'entourage. Quand son opéré tombait en syncope grave, quand la respiration artificielle et l'injection d'adrénaline dans le myocarde, l'oreillette droite ou l'un des ventricules ne rappelaient pas les battements de l'organe arrêté, Géraudin avait été l'un des premiers à oser ouvrir délibérément l'être confié à lui et qui était déjà un cadavre, pour arriver au cœur. Et cela, non par l'abdomen et le diaphragme, comme le font le plus souvent les chirurgiens, dans leur crainte des protestations et des actions en justice, mais directement, en incisant la poitrine, en entaillant le sternum à hauteur des troisième et quatrième cartilages costaux par une large brèche suffisante pour y voir clair et pour y passer toute la main. A travers cette ouverture béante, Géraudin saisissait solidement le cœur, à pleine main, le massait, le pétrissait, comprimait les cavités pour en refouler le sang, y réalisait une circu-

lation artificielle. Et tout à coup, entre ses doigts, au fond de cette poitrine, le viscère encore chaud, le moteur d'une vie humaine, répondait par un frémissement, une contraction, une pulsation soudaine, contre sa paume. Et Géraudin, une fois de plus, avait ressuscité un mort.

Maxence Van der Meersch, Corps et âmes.

COMPREHENSION DU TEXTE :

- 1) Relevez les phrases qui montrent les compétences exceptionnelles de Géraudin.
- 2) Comment se comporte-t-il quand interviennent des situations inattendues ?
- 3) Pourquoi, selon vous, les opérations de chirurgie esthétique sont présentées de façon péjorative et jugées indignes de Géraudin ?

GRAMMAIRE :

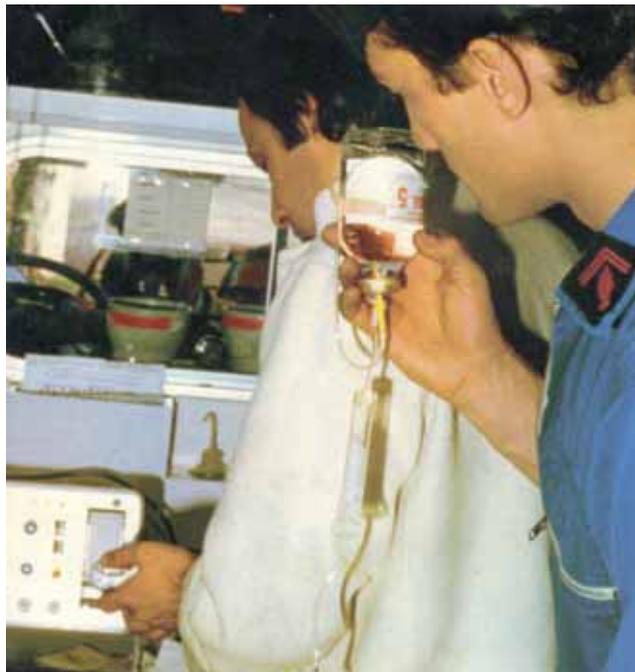
La subordonnée hypothétique
Révision des conjugaisons (3)

REECRITURE

RECHERCHES ET ENQUETE :

La santé, la prévention, l'organisation des services de médecine...

DONNER SON SANG, C'EST SAUVER DES VIES



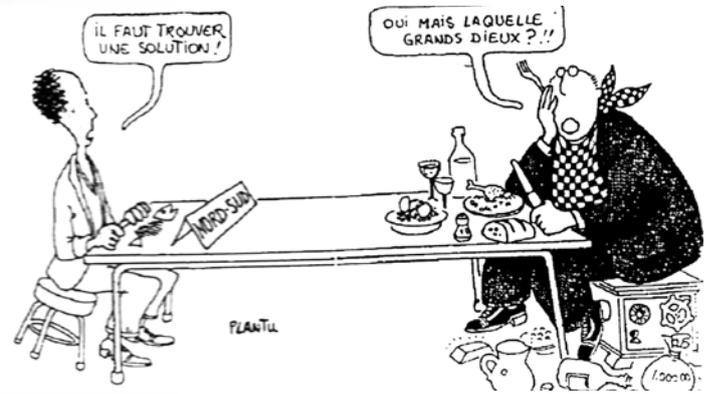
(Photo in «le secourisme de Emmanuelli et Métrot.»)

EXPRESSION ECRITE :

Rédaction du rapport

EXPOSE :

Présentation du rapport.



FAUT-IL INTERNATIONALISER L'AMAZONIE ?

Interrogé lors d'un débat dans une université aux États-Unis sur l'internationalisation de l'Amazonie, par un étudiant qui lui demandait de se prononcer en «humaniste et non en Brésilien», Christovam Buarque a formulé cette réponse :

«En tant que Brésilien, je m'élèverai tout simplement contre l'internationalisation de l'Amazonie. Quelle que soit l'insuffisance de l'attention de nos gouvernements pour ce patrimoine, il est nôtre. En tant qu'humaniste, conscient du risque de dégradation du milieu ambiant dont souffre l'Amazonie, je peux imaginer que l'Amazonie soit internationalisée, comme du reste tout ce qui a de l'importance pour toute l'humanité.

Si, au nom d'une éthique humaniste, nous devons internationaliser l'Amazonie, alors, nous devrions internationaliser les réserves de pétrole du monde entier. Le pétrole est aussi important pour le bien-être de l'humanité que l'Amazonie l'est pour notre avenir. Et malgré cela, les maîtres des réserves de pétrole se sentent le droit d'augmenter ou de diminuer l'extraction de pétrole, comme d'augmenter ou non son prix. De la même manière, on devrait internationaliser le capital financier des pays riches. Si l'Amazonie est une réserve pour tous les hommes, elle ne peut être brûlée par la volonté de son propriétaire, ou d'un pays.

Brûler l'Amazonie, c'est aussi grave que le chômage provoqué par les décisions arbitraires des spéculateurs de l'économie globale. Nous ne pouvons pas laisser les réserves financières brûler des pays entiers pour le bon plaisir de la spéculation. Avant l'Amazonie, j'aimerais assister à l'internationalisation de tous les grands musées du monde. Le Louvre ne doit pas appartenir à la seule France. Chaque musée du monde est le gardien des plus belles oeuvres produites par le génie humain. On ne peut pas laisser ce patrimoine culturel, au même titre que le patrimoine naturel de l'Amazonie, être manipulé et détruit selon la fantaisie d'un seul propriétaire ou d'un seul pays. Il y a quelque temps, un millionnaire japonais a décidé d'enterrer avec lui le tableau d'un grand maître. Avant que cela n'arrive, il faudrait internationaliser ce tableau.

Pendant que cette rencontre se déroule, les Nations unies organisent le Forum du millénaire, mais certains présidents de pays ont eu des difficultés pour y assister, à cause de difficultés aux frontières des États-Unis. Je crois donc qu'il faudrait que New York, lieu du siège des Nations unies, soit internationalisée. Au moins Manhattan devrait appartenir à toute l'humanité. Comme du reste Paris, Venise, Rome, Londres, Rio de Janeiro, Brasilia, Recife, chaque ville avec sa beauté particulière et son histoire du monde, devraient appartenir au monde entier.

Si les États-Unis veulent internationaliser l'Amazonie, à cause du risque que fait courir le fait de la laisser entre les mains des Brésiliens, alors internationalisons aussi tout l'arsenal nucléaire des États-Unis. Ne serait-ce que parce qu'ils sont capables d'utiliser de telles armes, ce qui provoquerait une destruction mille fois plus vaste que les déplorables incendies des forêts brésiliennes.

Au cours de leurs débats, les actuels candidats à la présidence des États-Unis ont soutenu l'idée d'une internationalisation des réserves forestières du monde en échange d'un effacement de la dette. Commençons donc par utiliser cette dette pour s'assurer que tous les enfants du monde ont

la possibilité de manger et d'aller à l'école. Internationalisons les enfants, en les traitant, où qu'ils naissent, comme un patrimoine qui mérite l'attention du monde entier. Davantage encore que l'Amazonie. Quand les dirigeants du monde traiteront les enfants pauvres du monde comme un patrimoine de l'humanité, ils ne les laisseront plus travailler alors qu'ils devraient aller à l'école ; ils ne les laisseront pas mourir alors qu'ils devraient vivre. En tant qu'humaniste, j'accepte de défendre l'idée d'une internationalisation du monde. Mais tant que le monde me traitera comme un Brésilien, je lutterai pour que l'Amazonie soit à nous. Et seulement à nous !

*Par Christovam Buarque
Ministre de l'éducation du Brésil.*

COMPREHENSION DU TEXTE :

- 1) Comment le Ministre montre-t-il l'inconséquence de la proposition d'internationaliser l'Amazonie ?
- 2) Relevez les difficultés rencontrées par l'humanité qu'il cite.
- 3) Quelles solutions suggère-t-il de façon explicite ou implicite ?

GRAMMAIRE :

Synthèse sur le discours argumentatif.



Construction d'une route au cœur de l'Amazonie

REECRITURE :

EXPRESSION ECRITE :

Les dispositions envisagées par les institutions internationales pour lutter contre le réchauffement climatique sont-elles suffisantes ? Que proposeriez-vous pour une résolution plus conséquente de ce problème ?

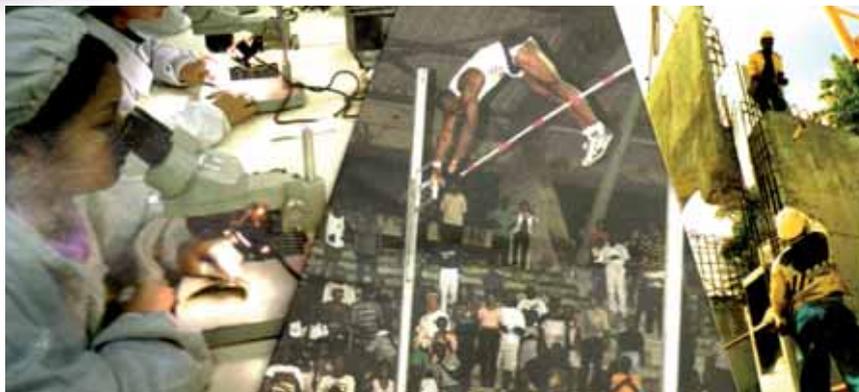
(Apprendre à convaincre)

POESIE :

AVIS

Fatho Amoy

Voyageurs du soir qui suivez la rumeur
Des vagues et l'étoile bleue des baies.
Gardez-vous de trop songer à vos songes
Et d'héberger pour longtemps les chagrins
Qui saccagèrent votre vie passée.
Il est au bout de la nuit une terre tout ensemble
Proche et lointaine que le jour naissant
Exalte d'hirondelles et de senteurs de goyave
Un pays à portée de cœur et de sourire
Où le désir de vivre et le bonheur d'aimer
Brûlent du même vert ardent que les filaos.
Craignez de le traverser à votre insu :
Les saisons sur vos talons brouillent les paysages
Mais chaque pas est la chance d'un rêve.



LE PROJET DE VIE

Un projet se définit comme la représentation d'un objectif qu'on choisit d'atteindre ou d'une œuvre qu'on entend réaliser. Tout projet signifie donc prévision : la personne qui l'élabore envisage plusieurs avenir possibles et s'y projette. Son futur n'est plus fermé ; elle décide de transformer la réalité. Ceci implique la réflexion sur les moyens qu'on va utiliser, sur les chemins qu'on va emprunter. Penser un «Projet de vie» pour un jeune signifie se projeter dans le futur pour envisager les réponses qu'il entend y donner à certaines questions essentielles. Quelle activité professionnelle exercer ? Quelle vie familiale et sociale construire ? Comment y arriver en bonne condition physique ? Ainsi, le projet de vie ne peut se concevoir que dans une position d'acteur, de constructeur conscient. C'est aussi le lien entre le passé accompli, le présent vécu et le futur à entreprendre. Ici, nous affirmons que toute personne est capable de s'inscrire dans un processus de changement positif si elle le désire réellement, c'est-à-dire si elle est prête à payer le prix «psychologique» pour cela... En premier lieu, il faut accepter de s'interroger sur soi honnêtement. «Quel est mon niveau réel de formation, d'instruction et de compétence ? Dans quels domaines suis-je à l'aise ou, au contraire, en difficulté ? Quels sont les éléments positifs de ma personnalité ? Quels sont ceux qui me mettent en contradiction avec les autres ou qui m'empêchent d'assumer mes responsabilités ?

Faire un tel bilan est indispensable car il permet, dans le cadre du projet, de mettre en œuvre des stratégies pour corriger les faiblesses ou combler les lacunes, ce qui, redisons le, est toujours possible. Nous parlons d'honnêteté envers soi-même car il arrive que certains gâchent leur vie en se mentant à eux-mêmes : l'exemple le plus significatif est celui de l'élève qui sait n'avoir rien fait de sérieux durant l'année scolaire, qui sait ne pas avoir le niveau requis pour passer en classe supérieure et qui s'arrange pour y accéder – parfois hélas avec le soutien de ses parents qui croient l'aider ainsi- avec le résultat, pratiquement assuré, de rendre plus probables les échecs futurs.

Si le projet de vie inclut l'objectif d'être réellement instruit, d'être «bien dans sa tête», d'être capable d'aider ses propres enfants, le choix de consolider ses connaissances s'impose naturellement. Quels que soient les objectifs choisis et quels qu'en soit le domaine, pour les atteindre, il faut définir le PARCOURS. La recherche d'information doit être systématique et permanente. Envisage-t-on tel «métier» ? Il faut à son propos collecter des informations au CDI, au CIDJ, sur le web, et ce sans attendre d'être réveillé par l'éducateur chargé de l'orientation. On se plaint parfois que les informations sont difficiles à trouver et à interpréter. Cela est certain ; mais il faut quand même faire la démarche et solliciter l'appui des personnes ressources. D'une façon générale, la curiosité intellectuelle doit toujours être en éveil.

Il convient également, en construisant le projet, d'élargir son champ de vision.

Souvent, l'attention n'est concentrée que sur le choix du métier, qui plus est, en faisant une trop grande part au rêve. Il faut faire preuve d'une très grande lucidité pour ne pas construire des parcours hasardeux et se munir de plusieurs cordes pour son arc.

Enfin, il faut toujours garder à l'esprit que l'échec fait partie de la vie et même, souvent, est une condition du succès. Les plus grands savants n'ont pu faire des inventions spectaculaires qu'au prix de l'analyse des multiples échecs rencontrés pendant leur travail de recherche. Dans la mise en œuvre du projet de vie, il y a autant de leçons à tirer des échecs que des succès...

COMPREHENSION DU TEXTE :

- 1) A quelles conditions peut on construire un projet réaliste ?
- 2) Enumérez les domaines qui doivent être pris en compte pour qu'un projet de vie soit cohérent.
- 4) Quelle comparaison permet d'argumenter l'idée que l'échec peut être une condition du succès ?

RECHERCHES ET ENQUETE :

Les lieux d'information et les personnes ressources contribuant à l'orientation des jeunes.

EXPRESSION ECRITE :

Rédaction du rapport

DEBAT :

«A votre avis, à quoi peut- correspondre l'épanouissement d'un jeune ? Quels sont les obstacles à la réalisation de celui-là ?»

LECTURE SUIVIE

ETUDE D'UNE PIECE DE THEATRE :

La tragédie du Roi Christophe
D'Aimé Césaire

TABLE DES MATIERES

LIVRET N° 1

NIVEAU 6^{ème}

PREVENIR LES RISQUES	4
• L'accident de Georges.....	4
• L'embouteillage.....	6
• Il y a le feu chez moi.....	7
• Le cyclone.....	10
• Les grands vents.....	13
ETRE SOLIDAIRE	14
• Coup de main chez Monsieur Hubert.....	14
• La muraille.....	16
RESPECTER LES REGLES	17
• Une bonne leçon.....	17
GARDER LES PIEDS SUR TERRE	20
• Le rêve de Patrick.....	20
• Noël.....	22
FAIRE VIVRE LES TRADITIONS	23
• Un trempage.....	23
• Un ennemi des serpents.....	25
• La chasse aux crabes.....	28
• Prière d'un petit enfant nègre.....	31
• La pêche aux écrevisses.....	32
• Vidé.....	35
TRAVAILLER POUR NOURRIR SA FAMILLE	35
• Cent soixante pas un de moins.....	35
• Le père Mathieu.....	37
EXPLORER L'ESPACE	38
• Croisière chez les Ardryciens.....	38
RESPECTER L'ENVIRONNEMENT	41
• Wood's town.....	41
• Crépuscule.....	44
COMPRENDRE LES HANDICAPS	45
• La révélation.....	45
• L'âne et le chien.....	47
COMBATTRE LES SUPERSTITIONS	48
• Le juge imprudent.....	48
• Adalbert et le cercueil.....	51
• Man pè.....	53
CONTES POUR LA LECTURE SUIVIE	54
• Monsieur Poing de fer.....	54
• Naissance d'un guerrier caraïbe.....	55
• Cétout et Misérine.....	57
• L'homme léopard.....	59
• Ho-l l'archer.....	61
• Le jouer de flûte de Hamelin.....	62

LIVRET N° 2

NIVEAU 5^{ème}

FORTIFIER LE CORPS	
ELEVER L'ESPRIT	64
• Pelé, un roi que tout le monde a élu.....	64
APPRENDRE LA VIE	67
• Au coin de la rue.....	67
• Du travail à tout prix.....	70
• Etoiles brisées.....	72
• Le syllabaire.....	74
RESPECTER NOS AINES	77
• La mort de Man Tine.....	77
• Le souffle des ancêtres.....	78
CONNAITRE NOTRE CULTURE	79
• Le convalin.....	79
• Boudin créole.....	82
SE CONNAITRE, CONNAITRE LES AUTRES	84
• Monsieur «je sais tout».....	84
• Le coche et la mouche.....	85
• Le docteur Héraclius Gloss.....	86
ETUDIER LE PASSE	
POUR COMPRENDRE LE PRESENT	88
• Les Espagnols dans la province de Xaragua.....	88
• La mort des caraïbes.....	90
• L'épopée de Soundiata.....	91
• Qui sont nos héros.....	92
SURMONTER LES CONTRAINTES DE L'ENVIRONNEMENT	93
• La catastrophe de Saint-Pierre en 1902.....	93
• La mort du poisson.....	95
• L'avion dans la tempête.....	97
PROTEGER LA PLANETE ET L'HUMANITE	100
• Athènes : le nuage qui tue.....	100
LIBERER L'IMAGINATION	102
• Un combat de géants.....	102
ACCEPTER LA DIFFERENCE	105
• Conférence électorale.....	105
• Eloge de la différence.....	107

LIVRET N° 3

NIVEAU 4^{ème}

SURMONTER LA VIOLENCE 110

- L'homme au volant 110
- Toi, un boss ? 112
- Chahuté jusqu'au martyr 114

ETRE MAITRE DE SES CHOIX 117

- Les idoles 117
- Le triomphe de la médiocratie 118
- Ma plus belle vente 121
- Les choses 123
- Qui fréquenter ? 124
- Tu seras un homme 125

EVITER LES PARADIS ARTIFICIELS 126

- Le piège 126
- Pour combattre la drogue 129
- Le fait du jour 132

LUTTER CONTRE L'INJUSTICE 134

- L'expulsion des paysans 134
- Le chêne et le roseau 136

SE DIVERTIR 137

- Ménalque ou le distrait 137
- Oui dire 139

DISTINGUER LES VRAIS VALEURS 140

- Le beau et le laid 140
- L'homme et la mer 142

LIVRET N° 4

NIVEAU 3^{ème}

PENSER UN DEVELOPPEMENT

HUMAIN ET SOLIDAIRE 144

- Le grand magasin 144
- Télévision made in USA 147

APPRECIER TOUTES

LES CIVILISATIONS 149

- Regard d'indien 149
- Hoquet 150
- Vie d'une langue 152

FAIRE FLEURIR LES ARTS 155

- Quand le spectacle est dans la salle 155
- Faire des vers 158
- Le chef d'œuvre inconnu 160
- Le plaisir des sens 163
- Je suis Guadeloupéen 165

DEFENDRE LES DROITS HUMAINS 167

- L'appel du 18 juin 167
- Jean Moulin 169
- Le sacrifice des hommes 170
- Un homme 173
- Le Loup et le chien 175
- Interné politique 176
- Le spectre d'Hiroshima 179
- Une résolution de l'ONU 181
- Discours sur le colonialisme 183
- La jeune veuve 185
- Le féminisme en question 188
- La marche des femmes sur Dakar 189
- Questions que se pose un ouvrier qui lit 191

REFUSER LA FATALITE 192

- Le miracle de la chirurgie 192
- Faut-il internationaliser l'Amazonie 194
- Avis 195
- Le projet de vie 196



Contacts

ugtm.centrale@wanadoo.fr
robert.sae@wanadoo.fr